

Bibliothèque numérique

medic@

**Fournier, Raoul. Discours académiques
de l'origine de l'âme**

*A Paris, chez Denys Langlois, 1619.
Cote : 42332*







A
**MONSIEVR
 DE HEERE
 DOYEN DE S.
 Agnan d'Orleans.**

MONSIEVR,
 On dict que iadis à
 Rome fut instituée
 vne escole en laquelle on instrui-
 soit la ieunesse à cognoistre exa-
 ctement la monnoye, & discer-
 ner la faulse d'avec celle qui e-
 stoit de mise. Laquelle inven-
 tion fut si bien receuë du peuple,
 qu'en l'honneur de Marius

Gratidianus qui en estoit l'auteur, on dressa une infinité de statues parmy les places de la ville. Mais si cet art nouveau fut iugé digne d'une si belle récompense, quels honneurs doit on rendre à la memoire de ceux qui premiers ont institué ces académies où la communication des hōmes doctes enseigne à distinguer les vrayes opinions d'avec celles qui n'en ont que le masque? Certes tout ainsi que les Indiēs par un artifice trompeur scauoyent donner ancienmēt un si beau lustre à certaines pierres, qu'ō les eust prises pour oppales si la clarté du soleil n'eust faict discerner la verité d'aucque

l'apparence : aussi parmy les sciences il se trouve une infinité d'opinions si specieuses en leur faulseté, qu'on les feroit passer pour veritables, si la lumiere des conferences n'en descouuroit le desguisement. Cete consideration dés long temps occasionna l'assemblée de nostre premiere academie, où chacun à son tour ayant accoustumé de traicter quelque poinct, ie fus en mon jeune age porté d'une curiosité particulière à la recherche de l'origine de l'ame. Et combien que ie ne fusse pas ignorant du mancurement que i'auois des sciences les plus nécessaires à l'escaircissement de ce subject,

4
i'esperay toutesfois que le concert de nostre cōpagnie suppleeroit ce deffaut, puisque selon le iugemēt de Platon l'entreveue des gens de lettre est tres profitable pour la confirmation des choses veritables, la refutation des faulses, & l'esclaircissement des douteuses. Ce petit receuil que i'en ay tracé depuis à mon loisir ne meritoit pas, ie le confessé, de sortir en public, mais la fauver que vous m'auez cy devant faicté d'augmenter par vostre estime le prix de mes labours, m'a donné courage de mettre encore au iour celuy-cy.
Specialement depuis que vous

5
avez non seulement trouué bon
de renoueller en vostre maison
ces anciens exercices de nostre
academie, mais encore m'avez
faict l'honneur de publier soubs
mon nom quelques discours de
ceux qui y ont esté faictz, ie me
suis senty plus estroittemēt obli-
gé de vous rendre en quelque
façon la pareille. Je confesse
pourtant que i'eusse volontiers
condamné ce petit fruct de mon
trauail aux tenebres perpetuel-
les, mais le desir que m'avez
faict paroistre de le voir en lu-
mire m'a donné la resolutiō de
l'exposer avec ses imperfections
plustoſt que l'estouffer. Ains
Seneque autrefois pressé par ses

enfans de diuulguer le receuil
des declamations de son temps,
eut raison de se laisser aller à
leurs persuasions comme ie fais
aux vostres : mais luy pour le
merite de la chose , & moy
pour le respect de vostre priere
qui me tient lieu de commande-
ment. Ayez aggreable, Mon-
sieur , l'offre que ie vous en
fais , & l'estimez non tant
de la part de l'ouurage qui est
sans merite , que de la part de
l'autheur dont la volonté est
pleine de bonne affection. L'ef-
poir que vostre bienveillance
accoustumée m'en donne , fera
naistre en mon ame un resentiment
dont à iamais ie cheriray

*la memoire aussi bien que ie con-
tinueray le desir de demeurer,*

MONSIEVR,

*Vostre tres-hum-
ble, & affection-
né seruiteur,*

FORNIER.

*Approbation des Docteurs en
Theologie.*

Nous soubsignez Docteurs en Theologie de la faculté de Paris certifions auoir leu & examiné le liure *De l'origine de l'Ame composé par M. Raoul Fornier docteur regentez loix*, & n'auoir rien remarqué en iceluy qui ne soit conforme à la foy Catholique, saine doctrine, & bonnes mœurs : ains vn discours tresdocte & tresexacte de tout ce qui se peut dire sur ce subiect de plus rare & meilleur. Pour ce nous le iugeons tresdigne d'estre mis en lumiere pour le bien public & instruction d'un chacun. Faict à Paris ce 3. May l'an 1619.

A. DE GAZIL.

IOH. AL. BERNARD.

PAR grace & priuilege du Roy d'Orléans né à Sainct Germain en Laye le 4. May 1609. signé Par le Roy en son conseil, & plus bas Bernard. il est permis à Denys Langlois maistre imprimeur & libraire en l'vniversité de Paris, d'imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé *Discours académiques de l'origine de l'âme*, composé par M. Raoul Fornier docteur en droit en l'université d'Orléans. Et defenses sont faites à tous autres imprimeurs & libraires de ce royaume de l'imprimer, vendre, ny distribuer sinon du consentement dudit Langlois pendant le temps de six ans finis & accomplis, sur peine de mil liures d'amende, confiscation des exemplaires qui se trouveront imprimez, despens dommages & intérêts, comme plus à plein à plein est contenu aux lettres patentes scellées du grand sceau de cire jaune.



DISCOVRS ACADEMIQVES

De l'origine de l'AME.

PREMIER DISCOVRS

MESSIEVR S,
Le me suis esmerueillé
souuertesfois de la cu-
riosité de ceux qui a-
vec beaucoup de labeur & de
soing poursuyuans la cognois-
fance de ce qui estoit hors
d'eux, ont esté ce me semble
trop nonchalans à la recher-
che de ce qu'ils auoyent de
plus noble en euxmesmes. En-
tre tant de rares esprits qu'vn

A

©BIU Santé **D E L ' O R I G I N E**
amour naturel de sçauoir a i-
dis enflammé du desir de pe-
netrer les plus cachez secrets
de la nature, plusieurs ont em-
ployé beaucoup de temps &
de peine à compréndre les cho-
ses plus esloignees ; à mesurer
la haulteur du ciel, la grādeur
de la terre , la profondeur de
la mer : à conceuoir la diuersi-
té des mouuements celestes,
les accords discordans des
qualitez elementaires , la pro-
duction des meteores, la vertu
des plantes , la transmutation
des metaux , & la diuersité du
reste qui nous enuironne en
ce monde. **Quelques-vns s'ap-**
prochans encore plus pres
d'eux mesmes, se sont efforcez
de cognoistre la composition
du corps humain , les offices
diuers de toutes ses parties , &

le mesnage de la nature en ce chef d'œuvre admirable. Mais peu de gens se font aduisez d'entrer plus auant en eux-mesmes, pour considerer interieurement l'origine, l'essence, les qualitez, le siege de leur ame. Ainsi voyons nous plusieurs personnes qui s'enquierent importunement des loix & des coustumes qui sont pratiques aux nations estrâges, & vivent comme estrangers en leur propre patrie. Ainsi feignent les poëtes que Lamia estoit aveugle chez soy, & voyoit clair au dehors. Ainsi ces curieux se plaisent à contempler les obiects ordinaires comme cete espece de miroirs artificiels sur lesquels ceux qui iettent la veuë y voyent tout representé forseux-mes-

A ij

4 DE L'ORIGINE
mes. Et ce qui semble encore
rendre plus condamnable ce-
te commune negligence, est la
consideration du peu d'estime
qu'ordinairement nous faisons
de nostre ame, ie dirois volon-
tiers l'ingratitude dont nous
vsons enuers elle, en mespri-
sant la cognoissance de l'outil
par lequel nous cognoissons
toutes choses. C'estoit la rai-
son que les amis de Cassiodore
luy mettoyent en auant,
pour l'inuiter au discours de
la substance & des vertus de
l'ame, lors qu'ils disoyent *ni-
mis ineptum esse si eam per quam
plura cognoscimus quas à nobis alie-
nam ignorari patiamur, dum ad
omnia sit utile nosse quâ sapimus.*
Car à la verité de quel front
nous osons nous venter d'a-
voir quelque certitude en ce-

D E L' A M E.

te incertitude que nous avons de nous mesmes? Quelle cognoscience pouuons nous a- uoir de ces lumieres celestes, si nous ne scauons que c'est que ce diuin flambeau qui nous es- claire à l'intelligence du reste? *A Deo*, disoit Seneque, *animo non potest liquere de ceteris rebus, ut adhuc ipse se querat.* Et quelle folie d'essayer par les subtilitez mathematiques de mesurer tout le monde, & ne pou- uoir se mesurer soy-mesme? *Quasi vero, dict Pline, mensuram nullius rei possit agere, qui sui nesciat.* Aussi S. Bernard des l'entree de son traicté de l'Ame, com- mence par les reproches de l'ordinaire curiosité de ceux qui affectans la cognoscience de plusieurs choses laissent en arriere la cognoscience d'eux-

A iij

DE L'ORIGINE
mesmes. *Multi multa sciunt, &*
seipsoſ nesciunt; alioſ inſpiciunt, &
seipſoſ deſerunt. C'eſt donc vñ
des plus dignes obiects des
ſciences humaines que la co-
gnoiſſance de l'ame, l'eſtude
des hommēs ne peut viſer à vñ
but pl' loüable, & durât le tēps
que l'ame eſt enuelopee de ce-
te maſſe charnelle vne des pl'
belles meditations où elle ſe
puiſſe occuper, eſt la conſide-
ration de ſon origine. *Anima*
dum corpore uititur h.ec eſt perfecta
ſapientia, diſt Macrobe, ut unde
orta ſit, de quo fonte venerit, reco-
gnofcat. Mais comme d'vn co-
ſté ces raisons m'encouragent
à la poursuyte de mon entre-
prise, auſſi d'ailleurs la diſſi-
culté du ſubiect m'eſtonne
deſ le premier abord, & peu
ſ'en faut qu'elle ne me faſſe

renger à l'opinion de S. Augustin, qui traitant cete mesme questiō resoult qu'il n'en faut rien resoultre, & qu'il est plus à propos d'en laisser la decisio au secret de Dieu, que d'vnē temeraire presomption en affirmer quelque chose. Rufin apres auoir rapporté diuerses opinions des Grecs & des Latins sur cete controuerse, finalemēt appelle Dieu à tesmoin qu'il n'y a encore trouué rien de certain ny de bien resolu, & laisse la cognoissance de la vērité touchāt ce poinct à Dieu, & à ceux auxquels il la daignera reueler. Voiremais, dira quelqu'vn, estce pas vne hōme à l'homme, qui n'est hōme principalemēt que par l'ame, d'ignorer sa nature? & veu qu'il affecte d'estre si clairvoyant au

A iiiij.

D E L ' O R I G I N E
milieu des tenebres, ne co-
gnoistre pas toutefois cete lu-
miere qui luy fait cognoistre
le reste? Non certes, puis que
& son infirmité le rend excu-
sable, & les loix mesme de la
nature semblent estre aucune-
ment fauorables à son ignorâ-
ce, ne permettant pas que l'in-
strument qui exerce ses opera-
tions à l'endroit des choses de
dehors, puisse agir sur soymes-
me. A la verité si nostre œil
qui penetre iusques au ciel, ne
se peut voir luy-mesme: si no-
stre palais qui scait discerner
la diuersité du gouft de tant
de viandes, ne peutiuger de sa
propre faueur: si nos narines
qui de leur flair attirent à soy
toutes sortes d'odeurs, ne se
fentent point elles mesmes: si
nostre cerveau qui communi-

que le sentiment à tous les autres membres , n'en a point pour soy : se faut-il estonner si l'ame qui a tant de cognoscience des choses externes , en a si peu d'elle-mesme ? Philon Juif à ce propos fait vne belle remarque , quand il dist que dès le commencement Dieu appella le premier homme Adam , c'est à dire terre , pour demonsttrer sa nature terrestre & corruptible , différente de celle autre creée à l'image de son Createur , laquelle est toute celeste , & non pas terrienne . Mais pourquoy , (adiouste-il en la poursuite de son discours) ce premier homme qui imposa les noms à toutes autres créatures ne s'en donna il aucun à soy-mesme ? Parce qu'il ne cognossoit pas parfaity

A v

©BHL Santé DE L'ORIGINE
Etement sa nature. Car s'il est
ainsi que les communes appella-
tions des choses sont inuen-
tées pour exprimer leur pro-
priété naturelle, & si pour cete
occasion les anciens philoso-
phes apres auoir souuent dis-
puté φύσις τὰ ὅντα ή θέσις, ont
en fin determiné que les noms
estoyent plustost naturels que
positifs, il est nécessaire de co-
gnoistre la nature d'vne chose
premierement que luy former
vn nom conuenable. Or no-
stre ame, diet Philon, bien que
capable de cōprendre tout le
reste, ne se peut cōprēdre elle-
mesme, & ne peut assurement
resouldre quelle elle est, d'où
elle procede, si elle est esprit,
sang, feu, air, ou quelque autre
substante corporelle ou incor-
porelle. Ce n'est donc pas mer-

ue ille si Adam n'a peu trouuer de nom sortable à sa nature. Aussi le philosophe Sextus apres auoir rapporté les diuer- fes opinions & de ceux qui di- foyent qu'il n'y auoit point d'ames, comme Dicæarchus & Messenius, & de ceux qui sou- ftenoyent le contraire, & de ceux encore qui tenans vne moyenne voye n'en osoyent rien determiner, conclud enfin qu'il y a des ames, mais que leur nature est incomprehen- sible. Quoy donc? me voyant arresté tout court entre ces deux sentiers qui se presentent de front, lequel doy-je plustost tenir? A quel party me renge- ray-ie? Suyuray-ie ceux qui peut-estre trop hardiment osent donner vn iugement cer- tain en vne si incertaine ma-

A vi

tiere, comme plusieurs dont ic^e vous rapporteray cy apres les authoritez? Ou plutost ceux qui aiment mieux aduoier ingenuemēt leur ignorance, que hazarder vne douteuse opinion, comme nous voyōs que Galien & quelques autres ont fait? En cete perplexité, Messieurs, l'oracle d'Apollon me seruira de guide. On diēt qu'à l'étrée de son temple en Delphes deux preceptes estoient escrits en grosses lettres, l'un

COGNOSTO Y TOY-MESME, &

l'autre RIEN TROP. L'obser-

ueray le premier en apprenant

de vo⁹ parmi la diuersité de tāt

d'assertions que ie vous repre-

senteray, à laquelle il se faut

principalement arrester pour

cognostre soy-mesme, puis

que selon le dire de Platon ce-

luy.

luy qui commande à chacun de se cognoistre , semble luy commander de cognoistre son ame. Le second me retiendra dedans les barrières de mon infirmité, pour ne vouloir trop auant sonder les secrets dont ce grād architecte de l'vnivers s'est reserué la cognoissance infallible. Afin donc de donner entrée à mon discours , ie commenceray par l'opinion de ceux qui ont creu que noſtre ame est vne partie de la ſubſtance de Dieu , & avec voſtre permission examineray ce poinct d'autant plus exaſtement , que ie voy cette erreur auoir eſté non ſeullement inuentionnée par les philosophes gētis , & depuis ſuiuie par quelques heretiques , mais encore avec ie ne ſçay quelle inaduer.

tance approuuée mesme par
aucuns de ceux qui ont mieux
senty de la religion. Xenophane
nes disoit vn iour que si les be-
stes auoyent l'industrie de
peindre , elles figureroient
Dieu semblable à elles. Je ne
scay si i'auray tort de compa-
rer à cete bestise l'imbecillité
du iugement de ceux qui veu-
lent ou raualler si bas la gran-
deur de Dieu que la faire con-
forme à leur ame , ou esleuer si
haut la dignité de leur ame
que la rendre consubstantielle
à Dieu. Et neantmoins que
telle ait esté la croyance des
plus anciens , nous le pou-
uons coniecturer premiere-
ment de ce que Platon, Hiero-
cles , Mercure Trismegiste, &
plusieurs autres ont signifié
par vn mesme nom Dieu & l'a-

©BII Santé DE L'AME.
me, appellans l'vn & l'autre, ⁸⁹
Il est vray que ces authoritez
semblent attribuer de la diui-
nité non pas à l'ame, mais à l'é-
tendement que les Grecs ap-
pellent ¹⁸⁹, les Latins *mentem*
ou *animum*: qui est selon la cō-
mune opinion d'vne qualité
bien plus digne & plus reueée
que l'ame, & d'vn lustre autāt
esclatant par dessus elle que
celuy d'vn diamant à compa-
raison de l'aneau, & des astres
au regard de leur ciel. Et ie
vous accorderay bien que les
anciens ont recognu cete dif-
ference, comme entre les au-
tres Iuuenal ^{--- mundi}
Principio indulxit communis condi-
tor illis
Tantum animas, nobis animum
quoque.
Et Seruius faict cete distin⁹⁰

©BIU Santé
16 DE L'ORIGINE
que *animus* est *consilij anima vita*.
Je sçay que quelques modernes encore ont fait de la difference entre ces termes *mens* & *intellectus*. Je sçay que plusieurs ont tellement surhaussé la noblesse éminente de l'entendement, qu'ils l'ont séquestré, s'il faut ainsi dire, de la contagion de l'ame, ny plus ny moins que la supreme region de l'air de la corruption de la terre. Que comme la prunelle des yeux est appellée par quelquesvns œil de l'œil, aussi estiment ils l'entendement estre l'ame de l'ame. Et qu'enfin s'il faut établir en l'un ou l'autre de la divinité, ce n'est point tant en l'ame qu'en l'entendement. Ainsi Macrobe en l'interpretation du songe de Scipion, *Animus propriè*, dict il, *mens*.

est, quam diuiniorum anima nemo dubitauit. Mais comme le mesme autheur expliquant ces paroles de Ciceron *diuinis anima-temtibus*, diët que le mot *ani-mus* en ce passage est pris & proprement & impropremët, aussi en la poursuite de ce discours i'espere vous faire voir par diuers tesmoignages que plusieurs non seulement ont usurpé confusement ces termes differents que les autres separent, mais encore ont attribué tant à l'ame qu'à l'entendement vne nature diuine. Et pour commencer par la de-position de ceux qui par des paroles plus claires rapportët l'extraction de nos ames à la diuinité, Proclus diët que nostre ame estant séparée d'avec les diuines intelligences des-

©BIU Santé 18 DE L'ORIGINE
cend icy bas pour se conioindre aux substances materielles. Peut estre me direz vous que cete separation doit estre entendue des ames distraictes feulemēt de la compagnie des dieux , & non pas retranchées de leur substance. Mais pour ne m'arrester à present sur ce poinct , i'aime mieux passer aux authoritez qui souffrent moins de contradictiō , qu'inflister davantage à defendre opiniaſtrement l'interpretatiō particulière d'un paſſage qui la peut receuoir double. Philon dict que l'ame est vn retrēchemēt de Dieu, ou vn rayon, *ἡ διάνοια, ἡ ἀπόγεια.* L'oracle d'Apollō l'appelle *μερίδα*, vne partie. Epictete parlāt des ames, les appelle aussi parcellles & retranchemens de Dieu, à

te a' r'8 uocia & co, qd' Seneque a-
ra. Horace diuine particulam
aure. Seneque en ses epistres
tantost *Deum in humano cor-*
pore hospitem, t'atost in corpus hu-
manum partem diuini spiritus mer-
sam. Le mesme autheur sur la
fin de son traicté de la vie
heureuse confesse qu'il est du
party de ceux qui tiennet que
les hommes sont vne partie de
l'esprit de Dieu, qu'ils sont de-
scendus en terre comme cer-
taines estincelles des choses
sacrees, & s'y sont arrestez cō-
me en vne demeure estrange-
re. Et en ses questions naturel-
les, entre les diuerses opinions
touchant la nature de l'ame il
rapporte celle cy, *vim diuinam*
esse, & Dei partem. L'vn, dict il,
vous assurera que l'ame est
vn esprit, l'autre que c'est vne

©BIU Santé
20 DE L'ORIGINE
certaine harmonie, l'autre v-
ne vertu diuine, & vne partie
de Dieu, l'autre vn air tresde-
lié, l'autre vne puissance in-
corporelle. Mais de toutes ces
particulieres opinions nous
pourrons vne autre fois dis-
courir. Arrian remettant à
l'homme deuant les yeux la
grādeur de sa noblesse, & l'ex-
cellence de son extraction, tu
es, dict il, quelque chose re-
trenchée de Dieu, tu as en toy
quelque portion de Dieu.
Mercure Trismegiste en son
Pimandre attribue bien à l'a-
me vne nature diuine, mais il
ne tient pas pourtant qu'elle
soit retrenchée de la substan-
ce de Dieu, ains plustost com-
me despliee & estendue de
mesme sorte que les rayons du
soleil sur la terre. Et semble

que cet admirable Stoïque qui par tout ailleurs parle si divinement de l'esprit humain, ne s'est pas esloigné de cette conception de Mercure, quâd il en discourt en ces termes. Comme les rayons du soleil touchent bien contre terre, mais ils sont là d'où ils sont en- uoyez : aussi l'esprit grand & sacré, & enuoyé icy bas pour nous faire cognostre de plus pres les choses diuines, con- uerse bien avec nous, mais il est attaché à son origine, il en despend, il regarde tousiours & tend là, & n'est présent à ce qui est de nous que comme à des choses estrangères. Ma- crobe en l'exposition du son- ge de Scipion a employé la mesme similitude, lors qu'ex- pliquant ce que Ciceron auoit

©BIU Santé 22 DE L'ORIGINE
dict qu'au dessoubs de la lune
il n'y a rien diuin finon les es-
prits donnez au genre humain
par la faueur des dieux; Il ne
faut pas, dict-il, estimer que
les esprits soyent icy comme
s'ils y naiffoyent. Mais tout
ainsi que nous auons accou-
stumé de dire que le soleil est
en la terre quand son rayon
s'approche ou se retire; de mes-
me l'origine des esprits est ce-
leste, mais elle est icy releguee
par la condition d'une hospi-
talité temporelle. Euripide vn
peut trop hardiment appelloit
l'esprit de l'homme vn Dieu
selon le rapport de Ciceron, &
de Theon le sophiste, Εὐερίπιδος
εἰ ποντὸς τὸν γῆν οὐκανέχειτε φη-
μενον εἰναι θεόν. Le vers d'Euripide
supprimé par ces autheurs est
peut-estre celuy cy qui se trou-

ue parmy les monostiques de Menander: Οὐδὲ γὰρ οὐδὲν δοῦλος. Macrobeta esmoigne que les anciens philosophes, & mesme Ciceron, se sont tant aduancez que d'appeller l'ame vn Dieu, ayans esgard à la similitude de tant de prerogatiues esquelles l'ame semble imiter la nature diuine. Mais ie trouue Ciceron plus modeste en ses questions Tusculanes, où il pense faire assez d'honneur à l'esprit de l'homme quand il le qualifie diuin, *Ex quo animus*, dict il, *qui, ut ego, diuinus, ut Euripides audet dicere, deus est.* Il luy donne cet epithete à raison de son origine, & du lien de parenté, s'il faut ainsi parler, dont la nature semble conioindre les esprits humains avec les cele-

istes. Et si vous m'en demandez quelque preue, ie ne la mendieray point d'allieurs que de luy, puisque aucun n'est meilleur interprete de soy que soy mesme. Voicy donc ce qu'il diet en ses liures de la nature des dieux: *Ex quo verè vel agnatio nobis cum cælestibus, vel genus, vel stirps appellari potest. Doctrina que nous pouuons aisement recognoistre auoir esté puisee par cet autheur de ceux qui en auoyent escrit au parauat luy, puis qu'Aristote auoit appellé l'esprit σύνεσις τέλος, comme qui diroit tres-proche parent des dieux. Et Pythagoras en ses vers dorez, τέλος τέλος εἴη βροτοῖς. Et le poëte Aratus, duquel S. Paul n'a pas desdaigné de canoniser le tesmoignage en ses epistres, τά γὰρ τέλος*

γένος ἐπίγειον. Le philosophe Arrian reconnoissant la même antiquité de cette noblesse imaginaire, appelle l'homme non seulement parent des dieux, mais qui plus est encore fils de Dieu même. Et en un autre endroit il nomme la parenté de l'homme divine & bien-heureuse. Philon Juif ayant discouru de la formation du premier homme, adouste puis après que la postérité garde encore des marques, combien que un peu obscures & comme effacées par la longueur du temps, de cette ancienne parenté. Mais quelle parenté? Tout homme, dit-il, pour le regard de l'esprit est parent du Verbe divin, caractère, ou parcelle, ou splendeur, & comme rayon de cette nature bien-

B

heureuse. En somme tous ces anciens semblent estre d'accord à peu pres en general de cete premiere origine , laquelle dvn commun consentement ils rapportent à Dieu. Le principal different qui demeure entre eux consiste en la particuliere sorte de l'emanation, qu'ils nous figurent par autant de diuerses similitudes qu'ils ont de conceptions differentes. Car les vns retrenchent nostre ame de la substance de Dieu comme vn membre du corps vniuersel , les autres la font descouler cōme vn ruisseau de cete source eternelle, les vns proceder comme vn souffle de ce premier esprit, les autres comme les estincelles dvn feu, quelques-vns comme des petits rayōs de ce grād

soleil , les autres comme des branches d vn gros tronc. Et ne sçay si l'intention de Platon se pourroit point rapporter à cete derniere comparaison, quand il a appellé l'homme plante celeste, φυτὸν θεάγον, comme aussi a fait apres luy Mimesius en ses liures de la nature de l'homme , n'ayant peut-estre point tant egard à la forme du corps qu'à l'origine de l'ame. Car encore que la teste du corps humain represente la souche d vn arbre qui a ses racines cōtre mont, si ne peut on nier que les Platoniciens n'ayent pareillement estimé l'origine de l'ame estre toute celeste, & diuine. Car dites-moy, ie vous prie , si Platon, si Thales , & tant d'autres philosophes ont creu que

B ij

Dieu estoit l'ame du grand monde , pourquoy n'eussent-ils faict le mesme iugement du petit? A quel propos eussent-ils estably vne diuerse nature de l'ame du monde vniuersel & de celle de l'homme, laquelle Plotin mesme appelle sœur de l'ame du monde , comme ayant vn mesme principe , & vne mesme extractiō? Or quāt à ce grand monde les tesmoignages sont assez cōmuns de Thales & de Democrite , qui ne luy donnent point d'autre ame que Dieu mesme : & de Platon qui ne se contente pas d'appeller l'ame du mōde œuvre de Dieu , mais partie d'iceluy : ny de dire qu'elle soit par luy seulement, mais de luy: ny formee simplement par sa vertu , mais issue de sa propre

substance. Ils auront donc biē fait le mesme honneur à noſtre ame, non ſeulement comme à vne partie de ce grand tout, mais comme au plus noble chef d'œuure de Dieu, & à celuy pour lequel il a créé tout le reste. Cefe opiniō ayat été premierement introduite par ces vieux refueurs, a depuis trouué place en l'esprit des Stoiciens, aufquels ſaint Hierosme mesme attribue cette erreur, & lesquels pour luy donner la couleur de quelque apparence me ſemblent auoir recherché vne etymologie du mot ſaint, vn peu biē eloignee quand ils l'ont fait descendre ἀπὸ τοῦ Θεοῦ, ἡγετὸς τοῦ θεοντατοῦ, ἀρετή, comme qui diroit enfermant vne chose diuine, ſelō la cro- yance qu'ils auoyent que cete

Bijj

30 DE L'ORIGINE
regiō du corps humain qu'on
appelle thorax fust le siège, &
comme le troisième de cette par-
tie supérieure que les Grecs
nomment τὸ ιημονόν. A quoy
s'accorde aussi Lucrece en ces
vers,

*& dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum men-
temque vocamus,
Idque situm media regione in corpo-
ris haret.*

Apres ces Stoiciens encore
trouuons nous plusieurs here-
tiques, qui cheminans par les
mesmes ténèbres ont choppé
à la mesme rencontre, comme
les Gnostiques, les Maniche-
ens, Arrius le Philosophe Stoï-
cien, Cerdon, Priscillian, &
leurs adherans. S. Augustin en
ses liures de l'ame reprend l'i-
gnorance d'un certain Vincē.

tius Victor, qui ne voulant admettre que l'ame fust creée de rien, ny faicté aussi de la substance de Dieu, ny d'aucune matiere precedente, tomboit neantmoins sans y penser en l'erreur mesme qu'il auoit condamnée, & par vne tacite confession la recognoissoit estre faicté de la substance de Dieu.

Le premier autheur de ceste famille d'amour dont l'heresie regna quelque temps en Angleterre, introduisant vne abominable confusio de la nature creée & increée, faisoit accroire à ses sectateurs les Nicolaites que Dieu s'humanissoit soy mesme avec eux, qu'il les deffioit avec soy, & que l'ame de l'homme n'estoit pas vne creature, mais vne portion de Dieu increée. Leuinus Lem-

B iiij

nius tombant en pareille absurdité, parle de l'ame humaine en cete façon, *Quæ cùm sit spiritus aethereus, ac substantia incorporeæ ex diuinæ mentis archetypo de prompta, hoc homini præstat ut Deo sit similis, diuinæque essentia particeps.* Il auoit beaucoup dict de la faire semblable à Dieu, mais il s'aduance trop d'adiouster encore qu'elle participe à l'essence diuine. Dont incontinēt apres il infere que ce n'est pas merueille si l'ame est immortelle & incorruptible, puisque estat tiree de l'essence de Dieu, qui n'est subiecte ny à la mort ny à la corruption, elle deuoit retenir la nature de son origine: cōme au contraire le corps estant composé d'vné matiere caduque, nécessairement est subiecte à ces diuers accidens

ausquels la qualité de son extraction l'oblige. Laclâce Fir-mian parloit quelque peu plus discrètement, lors qu'il disoit que l'ame est ie ne sçay quoy semblable à Dieu. Si n'est-il pas pourtant du tout excusable quand ailleurs il passe si auant que de dire en parlât de la creation de l'homme : *Fictio enim corpore inspiravit ei anima de vitali fonte spiritus sui qui est perennis.* LES RABBINS qui d'vnç ignorance grossiere ont voulu enclore l'essence de Dieu dedâs vn nom de quatre lettres, entre les plus cachez secrets de leur doctrine ont tenu que l'ame procedoit de ce grâd nom de Dieu. Certes quant aux payens, on pourroit bien leur pardonner plus facilemēt ces erreurs que nous auons remar-

B v

©BIIU Saint-Denis
34 DE L'ORIGINE
quees. Car si l'egarement de
leur ame a faict des dieux à son
plaisir, pourquoi n'auront ces
pauures aueuglez vsé de mes-
me liberté à faire descendre
leurs ames des dieux ? Voire
s'ils se font tant aduancez que
de faire des dieux de leurs
ames, pourquoi au contraire
n'auront ils peu de pareille au-
thorité faire des ames de leurs
dieux ? Mais quoy ? si le mesme
soleil dont la lumiere fait tout
voir à nos yeux, a occasionné
de si espaisse tenebres en l'à-
me de plusieurs qu'ils l'ayent
adoré pour vn dieu, & que la
celerité du mouuement de ce
planete ait serui d'argument à
leur idolatrie; à combien plus
forte raison auront ils peu croi-
re le mesme de leur ame ? Et
pour parler encore plus gene-

ralement de tous ces dieux imaginaires de la gentilité, si l'opinion presumee de leur vérité a été les premiers motifs de les auoir faict esleuer en cette dignité: si pour la mesme raison quelquesvns ont faict le mesme honneur aux anges, desquels, comme dit Tertullian, *Velocitas diuinitas creditur, quia substantia ignoratur.* Si l'etymologie est veritable que les Grecs ont tiree de l'agilité de la course des dieux, *ἥρη ἀπὸ τῆς ἡρεῖν*, à qui conviendroit mieux cette diuine qualité qu'à nostre ame? puis qu'elle est si active en ses operations, que le sommeil ne l'arreste point: si prompte en son mouvement, qu'en vn instant elle s'elance iusques aux cieux, elle passe la terre & les mers, & se rend presentes en vn

B vj

©BIU Santé
36 DE L'ORIGINE
moment les choses les plus es-
loignées? Ainsi vrayement le
recogneut Thales Milesien en
l'vne de ses sentences dorees
qui ont bien merité l'honneur
qu'on leur a fait de les trans-
mettre à la posterité. Le plus
ancié de tout ce qui est, disoit-
il, c'est Dieu: parce qu'il n'est
point engendré. Le plus beau
c'est le monde: parce que Dieu
l'a fait. Le plus grand c'est le
lieu: parce qu'il contient tou-
tes choses. Le plus agile, l'ame:
parce qu'elle discourt, & se
promene partout. Le plus fort,
la nécessité: parce qu'elle sur-
monte toutes choses. Le plus
sage, le temps: parce qu'il in-
uente tout. Le plus commun,
l'esperance: parce qu'elle de-
meure encore à ceux qui ont
perdu le reste. Le plus proff-
itable

table, la vertu : car elle rend toutes autres choses proffitables à ceux qui en sçauent bié vser. Le plus dommageable, le vice : d'autant qu'il destruit & gaste tous les lieux ausquels il se rencontre. Or toutes ces considerations que i'ay mis en auant sembloyent auoir quelque specieuse couleur, qui a peu imposer aisement à la credulité payène. Mais les Chrestiens ayans au contraire, & des authoritez plus illustres, & des raisons plus certaines, ne peuuent estre excusez en la peruersité de cete croyance. Et pour ceste occasiō S. Augustin entre les diuerſes eſpeces d'erreurs qu'il iuge eſtre des plus detestables, & des plus cōtraires à la foy Catholique, donne à bon droit le premier lieu à

38 DE L'ORIGINE
celle de quelques-vns qui te-
noyent que Dieu auoit fait
l'ame non de rien,mais de soy-
mesme. Car pour en parler sai-
nemēt,quelle plus impie mes-
cognosſance peut tomber en
l'ame des hommes, que de se
vouloir esgaler à son Dieu , &
faire en quelque maniere aller
du pair le seruiteur avec son
maistre ? L'ancien rimeur Frā-
çois qui fit si mal à propos l'es-
say de son ignorance en la tra-
duction des pſeaumes de Da-
uid, a esté repris non sans cau-
ſe en ce qu'il a escrit que Dieu
a formé l'homme tel que plus
riē ne luy reste fors estre Dieu.
Mais ceux qui font l'ame de
l'homme conſubſtantielle à
Dieu , paſſent encore au delà
de cete impudence , puis que
d'vnctemérité nouelle ils se

deifient eux mesmes. Les habitans de la Thebaïde portoyent plus de respect à la diuinité, lors que voyans tous les peuples d'Egypte par chacune ville payer le taux qui estoit imposé pour faire les animaux qu'on y adoroit, n'y contribuoient rien de leur part, estimas que rien de mortel ne pouuoit estre Dieu, ains celuy seulement qu'ils appelloyé Cnef, exépt de naissance & de mort. Le statuaire Lysippus eut bo- ne raison de reprendre Apelles pour auoir peint Alexandre le grand avec vn fouldre en la main, au lieu que Lysippus s'estoit contenté de luy dōner vne lance. Ceux là me- ritent vne pareille censure qui ne se contentans pas de porter en leur ame l'image de Dieu,

40 DE L'ORIGINE
se veulent encore faire accroire qu'ils sont dieux par communication de substâce. Nous tenons donc aujourd'huy cette opinion pour heretique, puis qu'elle est rejetee comme telle par l'autorité de l'Eglise, ainsi que nous apprenons & des sacrez decrets des conciles, & de plusieurs tesmoignages des saincts peres. Parmy les diuerses opinions de Platon nous nous arrestons à celle cy comme plus veritable, que l'ame n'est pas Dieu, mais seulement œuvre du Dieu éternel, καὶ γὰρ τὰς ἀνθήνας τὸν θεόν, ἀλλὰ ἐργανὸν αὐτὸν τεῖχον. Nous croyons que rien ne peut estre Dieu que Dieu mesme, & que rendre nostre ame consubstâtielle à la diuinité, c'est trop audacieusement faire vn dieu

DE L'AME. 41
de nostre ame, confondre la
difference du Createur & de
la creature, & tomber en vne
erreur semblable à celle de ce
grand Varron, qui supposant
pour chose véritable que Dieu
estoit l'ame du monde, a esté
contrainct de conclure que le
monde estoit Dieu, & en con-
sequēce du tout adououēr que
les parties aussi comme parti-
cipantes à la nature du tout,
estoyent autant de dieux.
L'employeray volontiers icy
comme en passant les ter-
mes dont saint Augustin re-
fute cete absurdité, lors que
disputant contre la theologie
naturelles des payés qui auoit
abusé ce grand personnage
Varron: Ton ame, dijt-il, pour
docte & ingenieuse qu'elle
fust, n'a peu par les mysteres

42 DE L'ORIGINE
de ceste doctrine paruenir à ce
Dieu souuerain, c'est à dire ce-
luy par lequel & non avec le-
quel elle a été faite: duquel
elle est non portion, mais fa-
cture: & qui est non pas l'ame
de toutes choses, ains le crea-
teur de toutes ames. Mais pour
rentrer en nostre chemin, ie di-
sois que rien ne participe à la
substance de Dieu qui ne par-
ticipe à sa diuinité. Et me plaist
à ce propos la distinction que
faist l'escole de theologie en-
tre les operations qu'elle ap-
pelle *ad intra* & *ad extra*. Les
operations de Dieu qui se font
ad intra comme ils disent, & de-
meurent en leur autheur, ne
produisent que choses de mes-
me essence avec celuy dont el-
les procedent. Ainsi le Fils qui
est engendré de Dieu le Pere

luy est consubstancial, & par consequent vn mesme Dieu: Et combiē que ce soyent deux personnes distinctes, toutefois elles ne sont en rien differentes quant à l'essence, & la distinction qui s'y trouue consiste seulement en la relation, laquelle fait qu'une personne n'est pas l'autre. Au contraire, ce que Dieu produict *ad extra* est tousiours de diuerse essēce, cōme sont toutes les creatures. Et par ceteraison il est euidēt que nostre ame estant de cete derniere espece, ne peut estre de mesme substance que Dieu. Il est biē vray que Dieu est l'ēstre de toutes choses, mais non pas comme partie d'un tout composé de forme & de matière. Il est tres simple, ie l'aduoue, mais pour cela il n'entre

44 DE L'ORIGINE
point par meslange de substan-
ce en la composition d'aucune
chose, ny comme forme pour
luy donner son estre, ny cōme
matiere susceptible d'vne for-
me estrangere. Dont il appert
combien se sont destournez
du chemin de la verité ceux
qui ont estimé que Dieu estoit
ou l'ame du monde, ou l'ame
du premier ciel, ou la matiere
premiere, ou le principe for-
mel de toutes choses. Je pour-
rois vous produire pour preu-
ue de cete diuersité de nature
entre Dieu & nostre ame vne
infinité de passages de la sain-
te escriture, où l'vne & l'autre
sont souuent distinguees, cō-
me en ce lieu du Psalmiste, *si-
tinuit anima mea ad te Deus. & en
celuy cy. Dic anima mea salus tua
ego sum. & en cet autre encore:*

Nōne Deo subiecta erit anima mea?
Mais l'argument presse bien
dauantage que ie tire de plu-
sieurs autres tesmoignages, par
lesquels on void attribuees à
l'ame diuerses choses qui ne
peuuent conuenir aucunemēt
à Dieu: comme de dire que l'a-
me peche, qu'elle est guerie ou
sauuee, qu'elle est affligeec, pu-
nie, perdue, & plusieurs sem-
blables enonciations, des-
quelles il s'ensuyuroit vne ab-
surdité, voire vne impiété tres
grande, de rendre en conse-
quence vne partie de la diui-
nité subiette aux passions &
aux infirmitez, &c, qui pis est,
au peché mesme & à la peine
du peché. C'est vne des raisōs
dont se fert S. Augustin pour
refuter l'erreur de ce Vincen-
tius Victor duquel nous auons

©BIIISanté 46 DE L'ORIGINE
parlé cy deuant; que si l'ame
estoit de la nature de Dieu, il
s'ensuyuroit non seulement
que la nature de Dieu seroit
muable, mais encore changee
quelques fois en pis, & dam-
nee mesme par son autheur.
Sainct Iean Chrysostome en-
tre plusieurs blasphemmes, fo-
lies, impieteze (il les appelle
ainsi, & non simplement er-
reurs) des payens, il les reduict
à la confession d'vne absurdité
manifeste, en ce qu'ils attiroy-
ent Dieu non seulement aux
hommes, mais aussi aux plâtes
& aux bois. Car si nostre ame,
dict il, est vne partie de la sub-
stance diuine, & cete ame en-
core passe aux corps des ci-
trouilles, des courges, & des
oignons, il s'ensuyt que la sub-
stance de Dieu se pourra trou-

uer en ces plantes. Mais quelle apparence y a-il, disoit Arno-be à ce mesme propos, que ce grand Roy de l'vnivers ait enuoyé icy bas les ames engendrees de sa substance, afin que celles qui auoyent l'honneur d'estre deesses chez luy, exemptes de cete masse charnelle qui les enuironne, descoulaissent en la seméce des hommes, & sortissent du ventre de la mere pour estre assubiectes aux infirmitez & aux miseres qui les doiuent accompagner en ce mōde? Afin que ces ames qui nagueres estoient simples & d'vne bonté innocéte, vinsent apprédre parmy les hommes à simuler, dissimuler, mentir, tromper, flatter, & par infinitis artifices rechercher toutes sortes de ruses & de mali-

©BIU Santé
48 DE L'ORIGINE
ces ? Afin que ces ames qui vi-
uoyent en vne paisible tran-
quillité, empruntaffent desor-
mais de la compagnie du corps
les causes qui les fissent deue-
nir plus sauverages, pour exercer
entre elles des inimitiez, des
guerres, des prises de villes, des
feruitudes ? Afin que ces ames
qui cognoissoyent auparauant
Dieu, l'oubliaffent : & celles
qui conspiroyent d'vn mesme
accord en l'intelligence de la
verité, fussent distraictes en
vne infinité d'opinions diuer-
ses ? Mais de peur de vous en-
nuyer dauātage par le curieux
amas de preuues non necessai-
res en vne chose assez euiden-
te, i'adiousteray seulement ce-
te raison. Si nostre ame estoit
vne partie de Dieu, elle seroit
ou d'vn autre genre, ou d'vn
mesme

mesme , & comme parlent les logiciens , heterogene ou homogene. Or ne peut elle estre heterogene , parce qu'il n'y a point en Dieu de diuersité: elle n'est pas aussi homogene , parce que si elle estoit de mesme substance , elle auroit les mesmes facultez & les mesmes puissances : & ie vous vay faire voir par vne demonstra-
tion necessaire qu'elle ne les a pas. Il est tres- veritable que l'intelle&t souuerain, increé, & infiny de Dieu est son essence mesme, en laquelle comme en sa cause premiere se trouue tout ce qui a estre. De sorte que cet intelle&t diuin est vn acte pur , qui ne reçoit en soy ny la distinction de la puissance & de l'acte, ny le progrez de lvn à l'autre. Nostre intelle&t

C

©BIU Santé
50 **D E L ' O R I G I N E**
au contraire estant finy & bor-
né, ne peut estre puremēt aête
de toutes choses intelligibles;
ains, comme dijt Aristote, ne
plus ne moins qu'vne carte
blâche reçoit toute sorte d'es-
criture; ainsi nostre intelle&
est susceptible de toutes im-
pressions, lesquelles au para-
uant qu'il ait receuës il est au-
cunement la chose intelligi-
ble mesme, mais par puissance
seulement & non pas actuelle-
ment. Dauâtage tout ainsi que
nostre ame a diuerses puissan-
ces selon la diuersité des ob-
iects, aussi la cognoissance qu'-
elle a des choses est différente
selon la difference des choses
qu'elle cognoist. Car si nous
venons à considerer en l'hom-
me la cognoissance des prin-
cipes, nous appelerons cette fa-

DE L'AME. 31
culté intelligéce : si nous vou-
lōs exprimer la dexterité qu'il
a de tirer les conclusiōs de ces
principes, nous luy donnerons
le nom de science: si nous par-
lons de la discretion qu'il sçait
apporter au iugement de ce
qu'il faut suiure ou fuir, nous
l'appelerons prudéce ou con-
seil: si nous montons plus haut
à la cognoissance qu'il a de la
souueraine cause , nous la nō-
merons sapience. Mais la sim-
plicité qui est en Dieu n'ad-
met point toutes ces differen-
ces. Il est doncq manifeste que
nóstre ame n'a pas les mesmes
facultez, & partāt qu'elle n'est
pas de mesme substance que
Dieu. Voila , Messieurs , les
principales raisons que l'auois
à vous deduire sur ce poinct,
duquel i'attens vn plus ample

C ij

52 DE L'ORIGINE
esclaircissement par ce que vous
y contribuerez selon nostre
coutume. Apportez y donc
s'il vous plaist la césure de vo-
stre iugement auparauant que
je passe aux autres opinions.

THEODORE. Il me sou-
uient auoir leu que iadis on
donnoit à Apollon diuers e-
pithetes , selon les degrez de
l'aduancement que naturelle-
ment on fait aux sciences.
Car premierement on l'appe-
loit Pythius ; parce que le pre-
mier pas de ceux qui s'acheminent
à l'apprentissage est d'en-
querir: puis apres il estoit nom-
mé Delius & Phaneus , pour
signifier la lumiere de la co-
gnoissance qui succede à la
curiosité des demandes : & en
fin Ismenius, pour la perfectiō
de la science qu'on acqueroit

par ces moyens. Les qualitez de cet Appollon duquel vous auez dés le commencement suiuy l'oracle pour guide de vostre discours , me donnent occasion de vous faire vne demande , afin d'estre esclaircy de ce que vous auez dés l'entree discouru si l'ame se peut cognoistre elle-mesme. Car en vain nous trauaillerons-nous en la recherche de son origine , si la vertu de nostre intellect ne peut s'estendre à cete cognoissance. Je vous demande donc comment il est possible de comprendre la nature de l'ame , si ce n'estoit d'aduenture que nous voulussons nous figurer en l'homme vne autre ame superieure , par laquelle il peut cōtépler celle-ey.R.F.Cete raisō n'est pas sas

C iij

54 DE L'ORIGINE
apparence, aussi Vues la par-
ticulierement employée pour
son fondement lors qu'apres
tant d'autres il a escrit que
c'estvne chose bien embrouil-
lee & pleine d'obscurité que
la perquisition de la nature
de l'ame. Mais cet appuy me
semble fort peu asseuré. Car
il n'est pas tousiours necessai-
re que la faculté qui entend,
soit plus forte & plus grande
que la chose entendue, veu
qu'au contraire tous les Peri-
pateticiens, & avec eux Plotin
mesme, tiennent que les intel-
ligéces superieures sont com-
prises par les inferieures, & nō
celles-cy par celles-là. Cete
opinion vous semblera peut-
estre paradoxe, & trouuerez
étrange que ce qui est moin-
dre comprenne vne chose plus

grande. Mais ic vous respon-
dray que cela se fait par vne
certaine maniere d'vnion de
nostre intellect avec les for-
mes des choses qu'il entend,
par la comprehension desquel-
les il se fait grand & presque
egal à elles. Aristote nous ap-
prend que l'entendement par
puissance est aucunement tou-
tes les choses intelligibles, en-
core qu'actuellement il ne soit
aucune de ces choses aupara-
uant qu'il les ait entendues. Et
S. Thomas suivant ses traces
escrit que l'ame est en quelque
façon toutes choses, entant
que par puissance elle est por-
tee à toutes choses aux sensi-
bles par le sens, aux intelli-
gibles par l'intellect: le sens re-
ceuant les especes de toutes
choses sensibles, & l'intellect

C iiiij

36 DE L'ORIGINE
de toute les intelligibles.

POLIDORE. Cete difficulté m'ē rameine en memoire vne autre que i'ay veu traictée par Alexādre en son liure de l'ame. Si l'entendement, dict-il, se pouuoit entendre soy mesme, il s'ensuiuroit qu'il seroit tout ensemble l'agent & le patient. Orest-il que rien ne peut ou se mouuoir soy mesme, ou endurer par soy mesme cōme il se recognoist es choses corporelles. Dictes. nous donc en quelle façon ce la se peut faire. R. F. En ce point il me semble y auoir de la difference entre les choses corporelles & incorporelles, cōme aussi l'a recognu S. Thomas employant ce mesme argument dont vous vous estes seruy, lors qu'il traicté cette question, si l'Angē se cognoist

luy-mesme. Mais pour ne parler que de l'entendement, à la vérité de dire qu'il s'entend en la même sorte qu'il entend tout le reste, par cette union qui se fait de luy avec les choses intelligibles entant qu'il en est du nombre, il n'y a point d'apparence : non plus que de dire qu'il s'entend non comme intellect, mais comme un estre intelligible. L'entendement ne s'entend pas luy-mesme par l'espèce, à l'exemple des choses qui ont un estre matériel : mais par reflexion, comme il se fait ordinairement es choses immaterielles. Nostre entendement donc a deux actions, l'une droite, par laquelle il cognoist quelque chose : l'autre reflechie, par laquelle il cognoist qu'il co-

C ▼

©BLU Santé
58 DE L'ORIGINE
gnoist, & qu'il a la puissance de
cognoistre. Et toutesfois cette
reflexion par laquelle il se re-
plie & redouble luy-mesme,
ne le fait point pour cela da-
uantage agent & patient, non
plus que le sens qui void en-
semble le blanc & le noir, n'est
point pourtant contraire à soy
mesme.

Pygimede. Combien
que ces questions ne soyent
ny sans fruct, ny trop eslo-
gnées de la matiere dont il s'a-
gist icy, toutesfois afin d'ap-
procher encore plus pres de
nostre subiect, je desirefois dés
l'etree estre resolu de la dou-
te qui m'est venue en pensee,
lors que entre diuerses opi-
nions vous auez rapporté, & ce
me semble improuué cellescy,
que nos ames sont cōme estin-

celles de ce feu diuin, comme
rayons de ce grand soleil, &
parties de la lumiere celeste.
Quelle absurdité trouuez vo^z
à aduoier vne chose à la con-
fession de laquelle semblent
s'accorder non seulement les
tesmoignages de plusieurs do-
ctes hommes, mais aussi de la
sainte escriture? Je vous pour-
rois alleguer l'autorité de ces
anciens philosophes dont par-
le Plutarque, qui estimoyent
la substance de l'ame n'estre
autre chose qu'vne lumiere. Je
vous dirois encore que l'vsage
de parler des Grecs qui appel-
loyent l'homme φῶν, parauē-
ture estoit fondé sur cete con-
sideration. Mais pour emplo-
yer la deposition de tesmoins
plus irreprochables, nous li-
sons assez souuent en la sainte

C vj

60 DE L'ORIGINE
Eté escriture que Dieu est ap-
pelé lumiere, & particuliere-
ment S.Iean l'Euangeliste par-
lant de nostre Seigneur diſt
qu'il est la vraye lumiere qui il-
lumine tout homme arriuant
en ce monde.Or puis que nous
apprenons d'ailleurs que l'ho-
me est formé à l'image de
Dieu, dictes -moy ie vous prie
où est-ce que cete image de
Dieu & cete lumiere dont il
nous esclaire en nostre naissâ-
ce se recognoist mieux qu'en
nostre ame? Ainsi à mon aduis
le semble auoir entédu Cassio-
dore, lors qu'ayant reietté l'o-
piniō de ceux qui attribuoyēt
à l'ame vne substance de feu
touſiours agifſant par la mobi-
lité de ſon ardeur , & viuifiant
toutes les parties du corps par
ſa chaleur naturelle,*Nos autem,*

dict-il, *lumen esse potius non improbè dixerimus propter imaginem Dei.* Et vn peu apres, *Hus itaque rebus edocet lumen aliquod substantiale animas habere haud improbè videmur aduertere, quando in euangelio legitur lumen quod illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Tertullian discourat de l'effigie de l'ame rapporte la vision d'vne saincte dame, qui auoit ordinairement plusieurs reuelations particulières de l'esprit de Dieu. Vn iour entre les autres au retour du seruice diuin, durant lequel son esprit auoit esté touſiours en ecſtase, elle raconta qu'el- le auoit veu en ſon rauiflement cōme l'effigie corporelle d'vne ame, qui estoit lumineufe, de couleur etheree, & de forme humaine. Vn certain mo-

62 DE L'ORIGINE
derne entre plusieurs definitions de l'ame extraictes ce
semble de la doctrine de Pla-
ton, commence par celle-cy,
*Anima humana est lux quædam
divina ad imaginem verbi, cause
causarum, primi exemplaris creata,
substantia Dei sigilloque figurata,
cuius character est verbum eternū.*
Monstrez-nous ie vous prie
l'effect de cete lumiere en
l'esclaircissement de ce point.
R. F. Ce n'est pas chose nou-
uelle de voir que ceux qui ont
ignoré la vraye nature de ce
qui est plus caché à nostre co-
gnissance, ayant pris les plus
eminentes qualitez pour la sub-
stance de la chose, cōme il est
arriué au subiect duquel nous
traictons. Ainsi les anciens Ma-
ges qui establissoient deux
substances en Dieu, luy don-

DE L'AME. 63
noyent la lumiere pour son corps, & la verite pour son ame. Et de là semble estre des-
cēdue l'erreur des Manicheés,
qui croyoient que Dieu estoit vne certaine lumiere corpo-
relle, & que nostre ame estoit vne partie de cete lumiere at-
tachee à nostre corps. Raby Moses estoit de la mesme opi-
nion. Car comme quelques-
vns ne rengeoyent soubs la pro-
uidéce de Dieu sinon les cho-
ses incorruptibles, à tout le moins les corruptibles non se-
lon les indiuidus, mais seule-
ment selon les especes, en cō-
sideratiō desquelles elles sont incorruptibles. De cete gene-
ralité des choses corruptibles Raby Moses exceptoit l'hom-
me, à cause, disoit il, de la splé-
deur de l'entendement qu'il

©BIU Santé
64 DE L'ORIGINE
tient de Dieu. Mais ie prens
cete lumiere plustost pour vne
qualité lumineuse qui rēd no-
stre ame susceptible de la co-
gnoscance des choses , que
pour la substance de l'ame : &
pense que comme toutes les
graces & les dons souuerains
nous sont oētroyez du ciel , &
descendēt du Pere des lumie-
res; aussi ce flambeau de la rai-
son qui reluit en nostre ame , &
qui nous distingue d'avec les
bestes brutes, vient de la mes-
me source. C'est cete image &
semblance de Dieu , ce chara-
ctere imprimé en nos ames, ce-
te clairté qui nous est commu-
niquee par celuy qui illumine
tout homme venant en ce mō-
de, de laquelle mesme Dauid
semble auoir entendu ce ver-
set dont les Hebreux conti-

DE L'AME 65
nuent la liaison en eete manie-
re; *Multi dicunt, quis ostendit no-
bi bona? Signatum est super nos lu-
men vultus tui Domine.* Comme
si pour satisfaire à la demande
de ceux qui s'enquierent d'où
nous vient ce don de la co-
gnoissance de tant de choses,
le Psalmiste respondeoit, Sei-
gneur vous auez imprimé en
nostre ame la lumiere de vo-
stre face. Platon en ses liures
de la republique fait vn cer-
tain rapport du soleil à Dieu,
& de nostre œil à l'ame, en ce
que comme nostre œil n'est
pas le soleil, mais il emprunte
de luy vne clarté par laquelle
il void toutes choses, & toutes
fois ne peut voir cete grande
lumiere en sa source: de mes-
me nostre ame n'est pas Dieu,
mais elle en a quelque image,

66 DE L'ORIGINE
& comme vne fille qui ressemble à son pere elle en retient quelques tra is , recognoissables singulierement en cete lumiere par laquelle elle entend toutes choses, excepté que durant cete vie elle ne peut voir la splendeur de ce grād Soleil en sa source. Sainct Augustin reprenant l'opinion de ceux qui disoyent que nostre ame est vne certaine lumiere qui fait mesme paroistre quelques estincelles de sa lueur par les rayons de nos yeux , adouoë que l'ame par le ministere de ces messagers reçoit biē quelques especes des obiects corporels, mais neantmoins qu'elle est d'vne nature tellement differēte , que quand elle veut entendre ou Dieu, ou les choses diuines, ou soymesme, tant

s'en faut qu'elle mendie cete
clairté des yeux pour cōpren-
dre quelque chose de vray ou
de certain, que plustost elle en
destourne l'vsage, non seule-
ment comme ne seruant de
rien, mais comme empeschant
mesme les fonctions de la lu-
miere interieure, & ne l'em-
ploye que pour cognoistre les
couleurs & les formes corpo-
relles.

E V P O R E. Je pourfuyuray s'il
vous plaist ce qui a esté main-
tenant discouru de la forma-
tion de l'homme, & vous diray
quel cete interpretation de
quelques anciens n'estoit pas
sans apparence, Dieu a faict
l'homme à sa semblance, c'est
à dire a creé nostre ame de sa
substance. Car il est vray-sem-
blable que tout ainsi com-

68 DE L'ORIGINE
me en la generation de l'homme vn corps engédre vn corps de sa substance, aussi en la production de l'ame vn esprit fait vn esprit, si que lvn & l'autre tient de l'essence de son principe. Et quand Mercure Trismegiste a dit en son Pimandre que ceste souueraine intelligence qui est la vie & la lumiere a enfanté l'homme semblable à soy, & l'a aimé comme son propre enfant, d'autant qu'il estoit parfaitement beau, aiät l'image de son pere, il semble par la similitude de l'enfancement nous auoir voulu faire entendre que nostre ame comme fille de son Createur est vne parcellle de sa substance, ne plus ne moins que l'enfant au dire des Iurisconsultes est vne partie des entrailles de la

mere. Aussi le poëte ingenieux
dés le commencement de ses
metamorphoses faict l'honneur
à cete saincte creature de l'ex-
traire de la semence de Dieu,
Sanctius his animal, mentisque ca-
paciens altæ,
Deerat adhuc, & quod dominari in
cætera posset
Natus homo est : siue hunc diuino
semine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris
origo,
Sive recens tellus, & ce qui s'en-
suit. En quoy ie rapporte cete
terre recente à la formatiō du
corps, & la semence diuine à
celle de l'ame, qui par la no-
blessé de son origine, par l'ad-
mirable beauté de l'image
qu'elle portoit de son Crea-
teur, par ce miroir, & si i'ose di-
re communication de substance

70 DE L'ORIGINE
de la diuinité, se rendoit tout
ensemble aimable & redouta-
ble au reste des animaux,
--*& quod dominari in cetera posset,*
Natus homo est.

R. F. Je sçay bien de vray que
quelques-vns ont attribué à
cete image de l'essence diuine
qui reluit en l'homme l'auan-
tage qu'il a d'estre craint & ai-
mé des autres animaux: com-
me de l'elephant, que Pline
rapporte enseigner fauorable-
mēt le chemin à ceux qui sont
esgarez, & au contraire trem-
bler d'apprehension aussi tost
qu'il recognoist les vestiges
des hommes: comme des ti-
gres, lesquelles espouuenta-
bles aux autres animaux, à la
rencontre de l'homme sont
tellement espouuétees, qu'el-
les transportent leurs petits en

vn autre lieu. Damis en Philo-
strate s'estonnoit de voir vn
jeune garçon de treize ans qui
conduissoit vn elephant, & en
vn age si infirme se faisoit o-
beir par vn si puissant animal.
Mais supposé que nous eussiōs
encore cete prerogatiue sur
tous les animaux, comme on
diēt nostre premier pere l'a-
uoir euē en son estat d'ino-
cence, ie n'aduouerois pas
pourtant que cet effect deust
estre necessairement rapporté
à l'image de Dieu. Et quand
bien ie l'aurois accordé, enco-
re ne s'ensuyuroit il pas pour
cela que nostre ame fust partie
de l'essence diuine. Au cōtrai-
re me voudrois ie feruir de cet
argument pour en tirer vne
consequence repugnante à ce-
te opinion. Car puis qu'vne

chose ne peut estre la mesme que celle à qui seulement elle ressemble, il s'ensuyt que l'homme ayant été créé semblable seulement à son Createur, il ne peut estre de mesme substance: nō plus que la peinture qui represente seulement quelque obiect, ne peut estre la chose mesme qui est representee. Rapportez donc si vous voulez cete image ou au commandement donné à l'homme sur les bestes, selon l'interpretation de saint Jean Chrysostome & de saint Augustin: ou selon saint Thomas à l'excellence de ce qui rend l'homme eminent par dessus toutes les creatures, sçauoir est la raison & l'intellect: puis que le texte de la Genese semble fauoriser l'une & l'autre interpretation,

cc

en ce qu'apres ces paroles *Fa-*
ciamus hominem ad imaginem &
similitudinem vestram, inconti-
nent il est dict, *& præstis pescibus*
maris, &c. Ou bien selon saint
Bernard à la conuenance qui
se remarque de la volonté, la
memoire, & l'intellect, en vne
seule ame: avec le Pere, le Fils,
& le Saint Esprit, trois perso-
nes en vne mesme esſe. Bref
s'il vous plaist encore rappor-
ter cete image aux qualitez de
l'ame plus approchantes de la
diuinité, comme d'estre im-
mortelle, inuisible, intelligen-
te, incorporelle, selon S. Gre-
goire de Nysse, i'en'y contredi-
ray point: mais d'y enuelopper
aussi la substance de Dieu, ie
n'y puis consentir.

THEODORE. Tandis que
nous sommes sur les authori-

D

74 DE L'ORIGINE
tez de la Genese, permettez
que i'en tire encore vn passa-
ge, pour essayer de redre à nos
ames la noblesse de l'extractio-
ne que vous leur voulez oster par
vostre discours. Il est dict que
Dieu apres auoir formé l'hom-
me du limon de la terre inspi-
ra en sa face le souffle de vie,
*Et factus est homo in animam vi-
uentem.* Est ce pas vne conie-
cture assez suffisante pour mon-
trer que de ce premier souffle
l'ame ait aussi bien tiré l'origi-
ne de sa nature comme elle a
faict de son nom, s'il est vray
que ce mot *anima* soit descen-
du de *ἀνέμος*? Nous lisons bien
en Plutarque l'opiniō des Stoi-
ciés auoir esté que l'ame n'est
autre chose qu'un esprit ou un
vent chaud. Nous y trouuons
bien que Anaximenes & Ana-

xagoras maintenoyent l'ame
estre de nature d'air. Mais
quand nous apprenons dvn
plus authentique tesmoigna-
ge que ce vent & cet air est in-
spiré de dieu mesme, que pou-
uons nous conclure sīnō que
l'ame est vn esprit procedant
de l'esprit de Dieu, tout ainsi
que le corps est engendré du
corps ? Ceux qui subtilisent
sur l'etymologie ou proprié-
té des termes , nous veulent
persuader que la formation
du corps est appelée creation,
du nom Grec $\chiρας$ qui signifie
chair : & la productiō de l'ame
est appellée inspiration, de cet
esprit qui dès le commencement
anima le corps du pre-
mier homme. Que si cete con-
jecture ne vo^o semble du tout
recevable, au moins à mon ad-

76 DE L'ORIGINE
uis ne pouuez vous nier cette
différence qui se trouve exprimée
en la creation des animaux. Quat aux bestes brutes
tant pour le regard de l'ame
que du corps elles n'ont point
d'autre origine que la terre,
Producat terra animam viuentem.
Mais quant à l'homme , pour
monstrer que son ame & son
corps ont diuers principes,
Moïse nous enseigne que le
corps fut moussé premiere-
ment de terre , puis apres il re-
ceut exterieurement de Dieu
l'infusion de l'esprit , *Factus est*
in animam viuentem : Le Chal-
deen dit *ανιμωτός* , *animatus est* ,
A cela me semble merveilleu-
fement bien se pouuoir rap-
porter la doctrine d'Aristote
es liures de la generation des
animaux , quand il discourt

que l'ame vegetative & la sensi-
tive sont bien du commen-
cement en la semence, sinon
actuellement, à tout le moins
en puissance, & que par pro-
grez de temps l'une vient après
l'autre, mais qu'elles n'ont tou-
tes deux autre principe que la
generation : la seule ame rai-
sonnable & intelle^tuelle, dit-
il, suruient de dehors, & seule
est diuine.

R. F. Cete authorité de la Ge-
nese a vrayemēt quelque cou-
leur, & pour ce ne m'estonne
pas si elle a deceu si facile-
ment plusieurs anciens, & mes-
me Lactance. C'est ce passage
lequel a principalement don-
né occasion à la rage (ainsi l'a-
puis je appeller apres Théo-
dorét de Cerdon, & encore à

D iiij

78 DE L'ORIGINE

Marcion, de croire que l'ame estoit vne partie de la substance de Dieu. Mais tant s'en faut que ces paroles *spiraculum vite* doiuéestre prises pour l'esprit de Dieu, que plutost elles signifient l'émision d'une chose estrangere. Car comme ce luy qui respire pousse dehors vne haleine qui ne fait aucune portion de sa substance, aussi Dieu inspirant en cete masse inanimée du premier homme l'esprit de vie, il luy communia qu'a vne chose de toute autre nature que la sienne. Et puis, qu'elle apparence y a-il de tirer de cet exemple singulier vne conséquence vniuerselle de la creation des ames? Non plus certes que de vouloir reduire la production ordinaire de nos corps à l'exemple de la

iii d

formation de celuy d'Adam.
Et quoy? si le souffle de Dieu
est la seule cause de l'estre de
nos ames, d'où est venue l'ame
d'Eve, sur la face de laquelle
Dieu ne souffla point cet es-
prit de vie? D'où est-ce que
Cain & Abel, & pour compré-
dre en vn mot toute la posteri-
té, a eu ces ames que Dieu ne
leur a point particulierement
comuniquées par son souffle?
Mais au contraire lors que no-
stre Seigneur apres sa resurre-
ction donna le saint Esprit à
ses disciples, & que selon le
tesmoignage de S. Ieā *insuffla-*
uit eis, dirons nous que par ce
soufflement il leur ait donné
de nouvelles ames? C'est vne
mesme espece d'action, qui se-
lon la diuerte intention de son
autheur a produit des effets

D iiiij

80 DE L'ORIGINE
dissemblables. L'Esprit de vie
fut communiqué à Adam par
le souffle de Dieu, pour lui fai-
re cognoistre la grâce de sa
prerogatiue. Le saint Esprit
fut donné aux Apôtres soubs
l'espèce du souffle, pour mon-
trer la puissance du ministère
en la dispensation des sacre-
mens. Et n'est point hors de
nostre propos cette remarque
de saint Augustin, qu'en S.
Iean est exprimé le mot *πνεύμα*
qui se prend communement
pour le saint Esprit : & en la
Genèse le terme *πνεύμα*, qui signi-
fie toute sorte de souffle, pour
montrer que Dieu non de sa
propre substance, mais d'un tré
a soufflé l'âme de l'homme. A
quoy se rapporte aussi dedans
saint Irénée la distinction de
πνεύμα ζωντανόν, & *πνεύμα ζεομένον*, le

viii

souffle de vie, & l'esprit vivifiant : dont l'un fait l'homme animal, l'autre spirituel. L'adiousteray volontiers pour l'illustration de ce poinct vn discours de saint Athanase, dont voicy la substâce: L'Ame se trouve de deux sortes, dont l'une qui appartient aux bestes brutes est irraisonnable, tiree de terre, & doit les desirs & les affections attachées à la terre n'ont aucun soing des choses celestes: l'autre qui appartient aux hommes est raisonnable, inspiree de Dieu, & pour cete occasiō capable de la cognoscance des choses celestes & divines. Il ne faut pas toutefois estimer que cet esprit que Dieu a soufflé en l'homme soit fait ame, mais seulement qu'il donne à l'ame son accomplis-

D v

82 DE L'ORIGINE
fement & sa perfectiō. Car au-
trement si l'ame de l'homme
estoit de cet esprit, elle seroit
de l'essence de Dieu, & par con-
sequent exempte de change-
ment & d'alteration, toutain-
si que Dieu mesme. Orest-il
que l'ame est tantost sage tan-
tost folle, quelquesfois iuste
quelques fois pecheresse, ores
croyante & ores incredule, du
commencement ignorant &
puis apres sçauante, quelques-
fois prompte & quelquefois
tardiue : lesquelles mutations
ne se rencontrent point en
Dieu. Jusques icy saint Atha-
nase, par le discours duquel
j'aurois enuie de terminer le
mien, si ie n'estimois encor à
propos de dōner vn petit mot
de censure à ce qui a esté dic
en passant de l'opiniō de ceux

qui croient l'ame n'estre autre chose sinoñ vn vent ou vn air. Il est probable à moñ aduis que les autheurs de cete vieille er-reur se sont principalement appuyez sur ce qu'il semble que nous viuōs par l'attraction de l'air qui nous enuironne. Au moins estoit ce le fondement sur lequel Anaximenes esta-blissoit la croyance qu'il auoit que l'air fust le principe de l'ame , comme de tout l'vnivers: puis que, disoit-il, comme l'on void l'air entretenir toutes choses en leur estre , & toutes choses se resoultre en luy, au-
si nostre ame n'estant qu'air retient en vie nostre corps, qui doit apres la mort se resoudre en ce mesme principe. Varron nous a laissé des vestiges de cete doctrine, quād il a definie

D vj

l'ame vn air conceu dedans la bouche , refroidy dedans le poulmon,tiedy dedas le cœur, espādu par le corps. Et ne faut point selon mon iugement chercher ailleurs l'occasiō de ce que plusieurs autheurs ont usurpé ce mot *anima* tantost pour l'haleine , & tantost pour le vent. De la premiere façon de parler suffiront ces exemples , où ce terme euidemmēt est pris pour l'haleine , *Interea fætida anima nassum oppugnat*, dedans Titinnius. *An fætet anima tuæ vxori?* dedans Plaute. *Ieiunitatis plenus animam fætidat*, dedans le mesme poëte. *Anima leonis virus graue , vrsi pestilens*, dedans Pline. A la seconde signification, qui se rapporte au vent, fauorise l'ctymologie devant remarquée de ce mot

anima tiré de *avicos*. Et l'vsage de parler se trouue aussi confirmé par ces vers, *Aurarumque leues anime, calidi-que vapores*, dedans Lucrece. *Quantumignes animaque valent*, dedans Virgile. *Ne quid anima foris amittat dor-miens*, dedans Plaute. Mais pour ne m'arrester davantage à refuter cette erreur, je me serviray seulement de la raison que Laetance Firmian oppose à la definition de l'âme inuention par Varron. Si l'âme n'estoit autre chose qu'un air conceu dedans la bouché, il s'ensuyuroit qu'elle ne commenceroit à viure qu'à l'instat qu'elle reçoit premicrement cet air. Or est il certain que l'âme est faicte long temps au parauant que l'enfant soit capa-

86 DE L'ORIGINE

ble de receuoir cet air par la bouche, l'ame n'est d'auc point simplement vn air ou vn vent. **POLID.** Ces argumens puisez de l'escriture sainte meritoient à la verité tenir le premier lieu, mais ie ne laisse pas pourtant de me promettre que vo^z aurez agreable la suite que ie leur veux donner de ce petit traict de l'escolle. Toutes choses qui ont estre, & ne differerent en rien, sont vnes : Dieu & l'ame de l'homme sont de cete qualité : ce n'est donc qu'vne mesme chose. Je dis que ces choses ne different en rien, parce que si elles estoient differentes, il s'ensuyuroit aussi qu'elles seroyent composees, sinon d'autres choses, à tout le moins de similitudes & de differences ; ce qui repugne à la

simplicité que no⁹ recognoifsons en Dieu.

R.F. Tout la force de vostre argument cōsiste en cete proposition que ie ne puis laisser passer pour véritable : Toutes choses qui ne sont point différentes sont vnes : parce qu'encore qu'elles ne soyent pas différentes à proprement parler, si peuuent elles estre diuer-
ses. Il est bien vray que toutes choses différentes nécessairement sont diuerses, mais toutes celles qui sont diuerses ne sont pas différentes. Et le Philosophe nous enseigne fort bien qu'il y a beaucoup à dire entre $\epsilon \tau \rho \tau \nu$ & $\delta \iota \chi \phi \sigma \alpha$. La diuersité peut estre entre les choses simples, la difference ne se trouve qu'être les composees. La diuersité se considere abso-

llement & à par soy, la diffé-
rce au regard de quelque au-
tre chose. Il n'est pas nécessai-
re, dit Aristote, que ce qui est
diuers soit en quelque chose.
diuers de ce dont il est diuers:
mais ce qui est different doibt
en quelque chose differer de
ce dont il est different. Ainsi la
simplicité qui est en Dieu n'
exclut pas la diuersité qui em-
pêche que luy & nostre ame
soyent reputez vne mesme cho-
se: mais elle exclut bien la dif-
ference, d'autant que la diffe-
rence qui est entre deux cho-
ses monstre qu'entr'elles mes-
mes il y a quelque conuenan-
ce, & par consequent que ces
choses sont composees de si
militudes & de differences. Et
pour conclure en vn mot, la
difference n'est autre chose

que ce qui separe les especes comprises soubs son mesme genre, ou les genres compris soubs vne mesme substance. Or Dieu & nostre ame ne peu-uet estre compris ny soubs vni mesme genre, ny soubs vne mesme substance: il n'y a donc point entr'eux de difference, mais de diuersité seulement.

Puisque vostre silence m'oblige de faire icy la fin, Mes- sieurs, il suffira d'auoir exami- né ce iour'd'huy la premiere opinion qui s'est presentee sur nostre subiect; Je remettray les autres, si vous l'avez agreable, à la prochaine assem- blee.

SECOND DISCOVRS.

MESSIEVRS, Comme
ceux là me semblent
fort louables qui par
l'interieur resentimēt
de leur infirmité sont retenus
de s'informer trop curieuse-
ment des secrets que Dieu no^z
veut estre incognus : aussi ne
puis ie excuser la nonchalan-
ce de ceux qui mesprisent la
cognoissance de ce tresor pre-
cieux qui porte l'image de son
Createur, & dont la marque
honorable nous donne vn si
grand aduantage par dessus les
autres creatures. Illustre mar-
que de nostre extraction , qui
nous doit inciter de plus en

plus non seulement à admirer la grādeur de l'ouurier en son ouurage, mais encore à rechercher la nature de l'ouurage d'vn si admirable ouurier. Certes s'il est ainsi que Dieu n'a mis à autre fin la lumiere en ce monde que pour nous faire voir le monde, nous pouuons sans presomption estimer que la lumiere qu'il a mise en nos ames sera bien à propos employée à la contemplation de la grandeur & l'origine de ce noble chefd'œuvre qui nous rēd superieurs au reste de toutes les creatures.. C'est pourquoy Platon en son Timee exhorte l'homme à s'efforcer de se cognoistre tant qu'il luy est possible, & se remettre deuant les yeux que Dieu luy a assubiecty tout ce qui est au dessous

92 DE L'ORIGINE
de la lune , de peur que ne co-
gnoissant pas sa dignité il s'ab-
baissa au dessous de ce qui
luy est inferieur. Vincentius
Victor par la mesme raison au-
trefois condamnoit cete ne-
gligence qui rend quelques
hommes quasi semblables aux
bestes brutes , pour ne reco-
gnoistre pas comme il faut ce
charactere qui nous distingue
d'avec elles ; & mesme accô-
modoit à ce propos le passage
de l'escriture sainte, *Homo cum
in honore esset non intellectus, propter
rea comparatus est iumentis insipienti-
bus, & similis factus est illis.* Les
animaux qui ont la teste pen-
chée vers la terre ne pourchass-
ent rien sinon ce qui est de la
terre : & le pourceau , disent les
naturalistes , a les prunelles des
yeux tellement disposées qu'il

ne peut regarder le ciel. Mais puis que Dieu nous ayé d'oué d'une plus belle forme,
Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Tu sit, & erectos ad sydera tollere
*vultus, il semble par là nous inulter à la recognoissance de particulier priuilege. C'est cette consideration principalement qui m'a donné le premier desir, & qui me continue encore le courage d'entreprendre avec vous la recherche de l'origine de nos ames. Et puis que nous avons desia combat-
tu le party de ceux qui les font consubstantielles à Dieu, examinons encore aujourd'huy la diuersité de tant d'autres opinions qui se rencontrent sur ce subiect. Quelques vns ont donné tant d'avantage à l'ame*

94 DE L'ORIGINE
que la faisans presque aller du
pair avec Dieu ils se la figu-
royent exempte de commen-
cement. Telle estoit la croyan-
ce des anciens Mages, qui e-
stablissoient en general trois
principes, Oromasis, Mitrīs, &
Ariminis, c'est à dire Dieu, l'in-
telligence, & l'ame: de sorte
que selon leurs traditionis l'ame
estoit un principe qui ne tiroit
point son origine d'ailleurs.
Plusieurs autres ont suiu y cete
erreur, estimans qu'il estoit
conuenable que ce qui n'auoit
point de fin, cōme l'ame, n'eust
point aussi de commencemēt.
Mais Lucrece destournant au
contraire la consequence de
cete raison, estime que l'ame
est engendrée avec le corps, &
partant qu'il est nécessaire qu'el-
le soit esteinte ensemble avec

le corps. Et comme ceux-là supposans vne eternelle duree de l'ame en ont inferé vn principe eternel, aussi celui-cy presupposant au contraire que l'ame auoit vn mesme commencement que le corps, a conclu qu'elle deuoit auoir mesme fin. Tellement qu'apres auoir montré la société de la naissance, de l'augmentation, de la vieillesse, de la decadence, & des infirmitez communes à lvn & à l'autre, finallement il en determine le mesme de la mort.

*Praterea gigni pariter cum corpore,
& una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem. Et vn peu apres,
Quare participem lethi quoque conuenit esse.
Et toutesfois cōme il est sou-*

ziose

uent arriué que ceux qui philosophoyent sur l'origine de l'ame se sont trouuez contraires non seulement aux autres, mais encore à eux-mesmes, selon que vous verrez par la suite de nostre discours, aussi le mesme auteur ne se souuenat pas de ceste premiere proposition, a depuis escrit que l'ame estant du commencement descoulee du ciel, y deuoit retourner encore apres la mort du corps.

Cedit item retro de terra quod fuit
ante in terram, sed quod missum est ex
aetheris oris,
Id rursus cœli fulgensia templa re-
cepant.

Certes cette dernière opinion semble auoir été plus comument receue par toutes les nations

DE L'AME. 97
nations, des Caldeens, des Egyptiens, des Hebreux, & des Grecs : qui presque d'un consentement mutuel ont reconnue que les ames estoient divines, c'est à dire qu'elles auoyent quelque societe avec Dieu, & qu'estant creées de Dieu premierement, elles estoient depuis descendues du ciel pour estre iointes aux corps. Ils consideroyent que l'origine des ames ne se pouuoit trouuer en terre, & ne descouurans en ce monde aucun lieu d'où elles peussent sortir, ils iugerent instantanément qu'il falloit qu'elles vinsent du ciel, auquel tous les mortels selon le dire d'Aristote establissent le siege du grand Dieu : & lequel est appélé par le même auteur tantost un corps divin, tantost le

E

98 DE L'ORIGINE
domicile des dieux. Dont ils
conclurēt en fin que l'ame ne
deuoit recognoistre que Dieu
pour son autheur, le ciel pour
le lieu de sa naissance, & la ter-
re pour sa prison, pour son do-
micide, ou plustost son passage.
Pythagoras, Origene, & pres-
que tous les Platoniciens ont
creu cete descēte des ames, &
cete origine celeste. Plusieurs
aussi des Latins ont eu la mes-
me opinion. Et s'il vous plaist
que ie recueille leurs voix, pre-
mierement ie vous produiray
ce qu'en escrit Ciceron en ses
questiōs Tusculanes, & en ses
liures de la nature des dieux.
I'y adiousteray ce suffrage d'-
Ovide en ses liures de l'art
d'aimer,
Sedibus aetherius spiritus ille venit.
Si vous demandez à Macrobe

DE L'AME. 99

ce qu'il en pense, il vous dira qu'il tient cete opinion pour chose arrestee & comme indubitable entre les bons philosophes, *animarum originem manare de caelo*. Si vous interrogez Boëce là dessus, il n'y sera pas grandement refractaire : au moins y a-t-il apparaëce qu'il en ait creu quelque chose quand il luy est eschappé de dire
Hic clausit membris animos
Celsa sede petitos. Si vous en voulez auoir l'aduis de Seneque, feuilletons ses cahiers, & nous n'y trouuerons quasi rien plus frequent que cete consideration, de laquelle il se fert en vne infinité de diuers subiects. Car soit qu'il veuille exciter l'esprit humain à la contemplation des choses du ciel, il luy propose sur tout le desir

. E ij

100 DE L'ORIGINE

naturel qui le doit porter à la recherche des obiects diuins & celestes , comme les plus conformes au lieu de son origine. *Cum illa tetigit, alitur, crescit, ac velut vinculis liberatus in originem redit: & hoc habet argumentum diuinitatis sue, quod illam diuinam delectant.* Soit qu'il veuille representer le bonheur de ceux qui sont partis de ce mōde en leur premier aage , il employe cete mesme raison , que les esprits trauersent plus legere-ment le chemin qui les conduict au lieu de leur origine, quand ils ont moins fait de seiour sur la terre, où les souili- leures de la conuersation ordinaire du monde leur eussent apporté de la pesanteur & du retardement. *Facilius ad superos iter est animis citio ab humana con-*

DE L'AME. 101

uersatione dimissis. Minus enim
facis ponderisque traxerunt, ante-
quam obduceretur, & altius terrena
conciperent, liberati, leuiores ad ori-
ginem suam reuolant, & facilius
quidquid est absoluti transfluunt.
Soit qu'il descriue la nature de
l'ame, qui est toufiours en a-
etiō, impatiente de repos, ai-
mant la nouueautē, il en rap-
porte la cause à sa premiere
source, *Quod non miraberis si pro-
priam eius originem aspiceris. Non*
ex terreno & graui concreta corpore,
ex illo cœlesti spiritu descendit. Et
en vn autre lieu, ntitur animus
*illo unde dimissus est, ibi illum eter-
narequies manet.* Or encor que
tous ces anciens se soyent cō-
me en gros accordez touchât
çete descente des ames issues
du ciel en general, toutesfois
il se trouve en detailbeaucoup

E iij

102 **D E L'ORIGINE**
de diuersité entre leurs opí-
nions touchant la maniere de
cete descente & la formation
des ames. Car les vns ont pen-
sé que Dieu en auoit certaine
quantité reseruée comme de-
dās vn magasin, pour les distri-
buer puis apres à chasques
corps à mesure qu'ils vien-
droyent en ce monde. Aucuns
les ont fait naistre de la substā-
ce de Dieu, comme nous auōs
discouru cy deuant: les autres
de la ruine ou la conuersiō des
Anges, de la cheute des estoil-
les, ou du retrenchement de
quelque portiō du ciel. Sainct
Hierosme touche cete diuer-
sité avecque quelques autres
en l'vne de ses epistres dont ic
vous rapporteray tout au long
la teneur. *Super animæ statu me-
mini vestra quæstiuncula, imò ma-*

simè ecclesiasticae questionis, utrum
lapsa de cœlo sit, ut Pythagoras phi-
losophus, omnesque Platonici, & O-
rigenes putant: an à propria Dei sub-
stantia, ut Stoici, Manicheus, &
Hispanie Priscilliani hæreses suspi-
cantur: an in thesauro habeantur Dei
olim condita, ut quidam Ecclesia-
stici stulta persuasione confidunt: an
quotidie à Deo fiant, & mittantur
in corpora, secundum illud quod in
euangelio scriptum est Pater meus
usque modo operatur, & ego operor:
an certè ex traduce, ut Tertullianus,
& Apollinaris, & maxima pars oc-
cidentalium autumant, ut quomodo
corpus ex corpore, sic anima nasca-
ture ex anima, & simili cum brutis
conditione subsistat. Le même S.
Hierosme en un autre endroit
rapporte à ce même propos
ces paroles de Rufin, sur les-
quelles puis après il donne sa

E iiii

©BIU Santé 104 DE L'ORIGINE
censure, Legi quosdam dicentes
quod pariter cum corpore per humani
corporis traducem etiam anima dif-
fundantur, & hec quibus poterant
assertionibus confirmabant: quod pu-
to inter Latinos Tertullianum sen-
sisse, vel Lactantium, fortassis &
nonnullos alios. Alij afferunt quod
formatis in utero corporibus Deus
quotidie faciat animas & infundat.
Alij factas iam olim, id est tunc cum
omnia creavit Deus ex nihilo, nunc
eas iudicio suo nasci dispenset in cor-
pore. Hoc Origenes & nonnulli alij
Gracorū. Iean Euseque de Hie-
rusalem fut iadis soupçonné
d'adherer aux opinions erro-
nées d'Origene & des Arians,
entre lesquelles cete cy se
trouue remarquée en vne épi-
stre du mesme S. Hierosime,
que les ames sont attachées
aux corps, & resserrées comme

DE L'AME. 105
dedans vne prison : qu'au pa-
rauant que l'homme fust for-
mé en Paradis, elles faisoient
leur seiour au ciel parmy les
creatures raisōnables, & qu'a-
pres la mort éstant deliurees
de leur captiuité elles doiuent
encore retourner au lieu de
leur premier repos. Synesius
en ses epistres dit qu'il n'esti-
méra iamais l'origine de l'ame
posterieure à celle du corps,
αμέντων τοχεῖν αἴσιον τὸν οὐμανόν
ὑπερβούντων. Et S. Gregoire
de Nyffe en son traicté de la
formation de l'homme s'ef-
force de demontrer par la de-
duction de plusieurs raisons
que l'ame n'est faicte ny au pa-
rauant le corps ny apres. Mais
de cecy nous traicterons en son
ordre. Retournons aux anciēs
philosophes. Pline dict que

E v

V'

106 DE L'ORIGINE
hipparchus ne peut estre assez
loüé, parce que personne n'a
prouué si clairement que luy
l'alliance que nous auons avec
les estoilles, & cōme nos ames
sont vne partie du ciel. Hera-
clite dedans Macrobe appelle
l'ame vne estincelle de l'essen-
ce des estoilles. Platon tient
que l'ame est comme vne tier-
ce espece composee de deux
diuerses substances, l'une diui-
sible, l'autre indiuisible & par-
ticipante de ce qu'il nomme
l'Autre & le Mesme. Et pour
cete occasiō ceux qui ont sui-
uy sa doctrine ont rapporté la
compositiō de l'ame au nom-
bre de cinq, lequel est compo-
sé du premier pair, à sçauoir
deux qui est diuisible en éga-
les parties, & du premier im-
pair, à sçauoir trois, qui est in-

diuisible en parties égales. Quelques vns ont creu que les ames estoient d'oncees de Jupiter en la naissance des hommes, & qu'en mourant puis apres on les luy rendoit comme vn deposit. Les autres ont estimé que l'enfant au parquant sa naissance estoit nourry naturellement dedans le ventre de sa mere, comme vne plâtre dedans la terre: mais qu'aussi tost qu'il sortoit en lumiere le refroidissement de l'air enuirant l'animoit, & que pour cette cause le mot Grec qui signifie l'ame estoit tiré de la refri geration, ινει de ινει. Etymologie que saint Athanase es crit auoir été premierement inuentee par quelques esprits grossiers, qui mal à propos attribuoient vne qualité froide

E vi

108 DE L'ORIGINE
à l'essence de l'ame. C'estoit
néanmoins l'opinion de Chry-
sippus selon le rapport de Plu-
tarque au traité qu'il a faict
des contrarietez des Stoïques.
Aussi estoit elle de Hicesius,
selon que Tertullian nous le
tesmoigne en ces termes, *De
qua sceleris necessitate nec dubita-
bat credo Hicesius, iam natis animā
superducens ex aëris frigidi pulsū,
quia & ipsum vocabulum anima pe-
nes Grecos ex refrigeratione respon-
dens.* Où il rectifie un peu après
cette erreur d'une plaisante fa-
çon, quand il demande si les
Barbares & les Romains sont
animés d'une autre manière
que les Grecs, puis qu'ils ap-
pelé leur ame d'un autre nom
que ιψη. Et fait une autre
question, comment il se peut
faire que l'on rencontre des

peuples animez es regiōs chaudes, puis qu'elles sōt despouruees de cete qualité à laquelle on attribue le principe de l'ame. Et de vray si la formation de l'ame dependoit du froid, il est vray semblable que les pl^e beaux esprits naistroiēt aux païs les pl^e froids, où l'experience nous fait voir au contraire que les plus subtils se trouuent ordinairemēt es plus chaudes contrees. Ce qui a fait dire autrefois à Galie qu'ē Scythie, qui est vne region Septentrionale, il s'est rencontré par merueille vn Philosophe, & à Athenes tous quasi naissent tels. Aussi Plutarque a remarqué la contradiction de Chrysippus, en ce que premièrement ayant establi le froid pour principe de l'ame, puis

YIIO DE L'ORIGINE
apres il a dict que l'ame estoit
vn esprit plus rare & de plus
subtile nature , ce qui ne peut
arriuer par le froid , duquel la
propriété est d'espaisir les
choses subtils plustost que de
subtiliser les espaisées. Entre
plusieurs erreurs d'Origene
qu'a receuilly theophile Euse-
que d'Alexandrie, il le reprend
de ce que ne voulant tirer le
nom de l'ame de sa premiere
source , il aime mieux lede-
riuer du mot Grec qui signifie
refroidissement. Mais encore
qu'Origene ait suiuyl les an-
ciés en l'etymologie du mot,
toutefois il en a destourné le
sens à vne autre interpretatio.
Car en ses liures *μεί αφλού* ayant
montré par plusieurs tesmoi-
gnages que l'ame des iustes est
embrasée du feu de charité,

que Dieu mesme est appellé
vn feu consumant, & les Anges
vn feu bruslant: quel' Ange de
Dieu est apparu dedás le buis-
son en figure de feu. Au con-
traire que le mal est tousiours
signifié par le froid, que le dia-
ble est souuent nommé serpēt
& dragon pour sa froideur, que
d'Aquilon qui est froid doiēt
arriuer tous les maux sur les
habitans de la terre selon le di-
re du prophete. Il tire de cete
antithese vne coniecture, que
nostre ame pourroit auoir eu
son nom de la refrigeration, à
cause du refroidissement de
cete chaleur diuine qu'elle
auoit au commencement en
l'estat de sa perfection. Com-
bien qu'en fin il conclud que
tout ce qu'il a mis en avant
touchant l'ame raisonnante

112 DE L'ORIGINE
n'a point tant esté pour résou-
dre ny décider rien de certain,
que pour soumettre le tout à
la balance du meilleur iuge-
ment des leéteurs. Aussi cete
opinion avec plusieurs autres
du mesme auteur se trouve
depuis condamnée par vn cō-
cile vniuersel assemblé soubs
l'Empire de Iustinian. Heracli-
te disoit que l'ame du monde
procedoit de l'enaporatiō des
humeurs qui se rencontroyēt
en luy: & que l'ame des ani-
maux estoit mesme tant de l'e-
uaporation des humeurs de
dehors que du dedans & de
mesme gēre. Ce grād philosop-
phe dōt les sentēces ont esté si
venerables à l'antiquité, qu'ō
luy donna le nom de Pythago-
ras, à cause que la vérité de ses
paroles égaloit les oracles du

Dieu Pythien, ne rencontra pas plus heureusement que les autres, lors que croyant nos ames estre plus anciennes que nous, il les faisoit passer apres la mort d'un corps en autre, jusques à rendre raisonnables par ces nouveaux changemens les animaux qui auroyent esté auparauant irraisonnables, & d'une conuersion réciproque donner aux bestes brutes des ames humaines & raisonnables. Absurdité ridicule, & non seulement contraire à la foy Catholique, mais aussi tellement esloignee de toute apparence, que les successeurs mesme de ceux qui l'ont inuée ont eu honte de l'adououer, & pour cete occasion ils ont mieux aimé se persuader que Pythagoras auoit esté mal en-

114 DE L'ORIGINE
tendu, que confesser qu'il a-
uoit mal pensé. C'estoit vn
moyen specieux pour couurir
cete erreur si grossiere par la
faueur d'vne interpretation
plus receueable: comme si quel-
qu'vn au contraire vouloit de-
stourner au sens de Pythagoras
la vraye intelligence de ces
paroles du Psalmiste, *homo cum*
in honore esset non intellexit, pro-
ptere a comparatus est iumentis insi-
pientibus: & encore de celles cy,
Ne tradideris Domine bestiis ani-
mas confitentium tibi. Mais l'in-
tention manifeste de ce philo-
sophe se descouvre assez par
ce qu'il interdisoit l'vsage de
chair, de peur que ceux qui pê-
seroyent manger du mouton
ou du beuf mangeassent en ef-
fect quelque proche parent.
Et pour la mesme raison ab-

horroït-il aussi le massacre des bestes , de crainte qu'en les tuant on commist quelque parricide execrable. *Interim sceleris hominibus ac parricidij metum fecit , cum posint in parentis anima inscijs incurriere , & ferro morsuue violare in quo cognatus aliquis spiritus hospitaretur* , disoit Seneque. S. Gregoire de Nyſſe se sert de cete consideration pour reitter l'opinion de ceux qui esté- doyéſ ceste transmigratio des ames iusques aux plâtes & aux arbres. Cõmét, diſtil, vn hōme osera-il coupper les bleds, foulter les raisins, arracher les espines , ceuillir vne fleur , mettre du bois dās le feu , puis qu'il est incertain si cete violē- ce & cete cruaute ne s'addrefſe point à quelqu'vn de ses pa- rens ou ses familiers , duquel il

116 DE L'ORIGINE
 emploie le corps à son bren-
 uage, son aliment, son chauf-
 fage ? Estrange metamorpho-
 se, & laquelle autresfois le
 poëte ingenieux a eu raison de
 mettre au rang des fables

Errat, & illinc

*Huc venit atque illuc, & quoslibet
 occupat arsus
 Spiritus, eque feris humana in cor-
 poram transiit;*
*Inque feras noster, nec tempore de-
 perit ullo. Ce sont vrais tours de
 passe-passe, dignes plustost d'un
 bastelleur que d'un philosophe
 comme des long temps Minu-
 tius Felix l'a iugé. Addunt istis
 & illa ad detorquendum veritatem,
 in pecudes, aues, bellugas hominum
 animas redire: non philosophi san-
 studio, sed mimi officio digna ista
 sententia est. Aussi n'est-ce pas
 merueille si cete refuerie a fer-*

uy d'esg^{ay}ement à tāt d'escri-
uains qui l'ont estimee plus di-
gne de r^{ise}ee que de refutation.
Comme quand Lucian feint
Mycillus auoir receu l'ame de
quelqu'vn de ces fourmis
qui fouillent l'or en Indie.
Et quand il fait philosopher
vn cocq qui auoit l'ame de Py-
thagoras, laquelle estant pre-
mierement venue d'Apollon
& descendue en vn corps hu-
main pour subir les peines me-
ritées, auoit animé tantoft des
roys & tantoft des belistes,
tantoft des capitaines comme
vn Euphorbus, tantoft des phi-
losophes cōme Crates le Cy-
nique, tantoft des femmes im-
pudiques comme Aspasia, tan-
toft des cheuaux, des jays, des
grenouilles. Et quand sain^t
Gregoire de Nyse entre les

118 DE L'ORIGINE
autheurs des fables Grecques
se mocque de celuy de leurs
sages qui se disoit auoir esté
quelquesfois femme & quel-
quesfois hōme , tantost auoir
volé auecque les oiseaux, ores
auoir esté arbre , & ores auoir
vescu dedans les eaux. Certes
il parloit , dit-il , cōme vn jay
sans raison , & introduisloit vne
doctrine vrayement digne de
la brutalité des poissans & de
l'insensibilité des chesnes , de
croire qu'vne mesme ame
peult passer en tant de sortes
de choses. Et quand Diogenes
Laërtius en vn des epigrāmes
qu'il a faict sur ce subiect dict
que Pythagoras n'est pas seul
qui s'est abstenu des choses a-
nimees. Car qui voudroit mā-
ger aucune chose ayant ame?
Mais quand vne chair , dict il,

est bien cuicte & bien assaison-
nee, alors on ne faict plus de
difficulté d'en manger, parce
que l'ame en est dehors. A
quoy se rapportent aussi ces
vers d'Alexis chez Athenice:

O' ἀπότος εἰπώγεν σοφίσις ὑδη εἰς
Ἐμπορχεῖσθεν, οὐδὲ τίς λύ.

Cete transmigration des ames
que les Hebreux appelloient
gilgoel nephascot, les Grecs quel-
quesfois μεταμόρφωσιν, quelquesfois
μετενσωμάτωσιν, Cronius παλιν γενεῖσαν,
Tertullian reciprocationem ani-
marum in corpora, estant prise vn
peu plus largement n'a point
esté yne particuliere opinion
de Pythagoras, mais vne com-
mune croyance premieremēt
des Egyptiens, & puis des grecs
selon le rapport de Iamblique.
Et quant aux Egyptiens, c'est
de leurs traditions que Pytha-

gues

v.

120 DE L'ORIGINE

goras du commencement puis
sa cete doctrine, si nous croyōs
le tesmoignage d'Eusebe, le-
quel est d'autat plus croyable
que nous apprenons d'ailleurs
que Pythagoras a conferé sou-
uent avec les prophetes des
Egyptiens pour apprendre leur
philosophie mystique, & qu'il
a mesme esté disciple de Son-
chede archiprophepte Egyptié.
Quant aux Grecs, tous ceux
qui ont approuué l'immortal-
ité de l'ame, ont d'vn commū
accord estimé que les ames a-
pres la mort estoient transfe-
rees d'vn corps en vn autre.
Leur principal different con-
sistoit en la diuersité des for-
mes qu'ils dōnoyēt aux ames.
Car les vns en establissoyent
vne seule espece qui estoit rai-
sonnable, & qui passoit toutes-
fois.

fois aussi bien aux herbes & aux plantes qu'aux corps des animaux, soit au poinct de quelque temps determiné, soit à l'aduenture, selon la diuersité de leurs opinions. Les autres faisoient deux sortes d'ames, les vnes raisonnables, les autres irraisonnables. Et quelquesvns encore en figuroyent autant de formes qu'il y a d'espèces d'animaux. Ce qui mesme a distrait les Platoniciens en differentes interpretations de ce qu'auoit escrit Platon, que les ames intemperees, fureuses, rauissantes, estoient transfereees aux corps des afnes, des lions, & des loups. Car les vns ont estimé que ces espèces d'animaux deuoient estre precisement entendues selon la lettre. Les autres ont creu

F

que Platon par cete figure de parler vouloit signifier les personnes dont les meurs vitieuses imitoient le naturel de ces animaux. Et quelquesvns encore d'vne plus estrange inuention se sont imaginé les esprits de ces animaux attachez à l'ame de l'homme par vne certaine maniere de dependance que les sectateurs de Basilides dedans Clement Alexandrin appeloient *περιεπικατα*. Plusieurs trouuans esloignee d'apparence cete communication d'ames entre les animaux rai-sonnables & les irraisonna-bles , l'ont restreinte dedans les bornes d'vne semblable es-pece : & Iamblique a fait expres vn traicté sur ce subiect, que les ames ne passent point des hommes aux bestes , mais

seulement des hommes aux hommes, ou des bestes aux bestes. Outre les Egyptiens & les Grecs je rencontre encore des vestiges de cette croyance parmi les Druides, plus anciens philosophes à mon iugement que ceux des Grecqs. Ces vieux philosophes Gaulois pour encourager vn chascun à l'amour de la vertu par le mespris de la mort, s'il est vray ce que Cæsar en escrit, s'efforçoyent de persuader l'immortalité des ames, & faire croire qu'elles passoyent d'un corps en l'autre apres le trespass. Et ne sçay si l'on pourroit point avec quelque couleur soupçonner que Pythagoras eust premierement appris en leur escole cete philosophie. Certes la conjecture n'en est pas

F ij

124 DE L'ORIGINE
moins probable que celle d'eu-
sebe dont nous avons parlé cy
deuant,puisque Alexandre au-
traieté qu'il a faict des symbo-
les Pythagoriques tesmoigne
que Pythagoras a esté audi-
teur des Gaulois, c'est à dire
des Druides, car les Druides
estoyent anciennement aux
Gaulois ce que les prophètes
aux Egyptiés , les Caldees aux
Assyriens,les Gymnosophistes
aux Indiens , & les Mages aux
Perfes. Mais comme en vne in-
finité d'autres curieuses re-
cherches de l'antiquité nous
ne cheminons qu'à taftons, de
mesme en celle cy trouuons
nous à chasque pas des om-
bres & des obscuritez qui no^o
arrestent. Car encore que pour
le regard de l'immortalité des
âmes il soit assez manifeste

que les Druides l'ont creue,
toutesfois ce que Cesar y ad-
iouste de la metempsychose
est redu plus douteux par l'ar-
gument que quelquesvns ont
tire de Valere, lequel traictant
des anciennes coustumes de
diuers peuples, rapporte celle
cy des Gaulois, qu'ils prestoy-
ent de l'argent pour leur estre
redu quelque iour aux enfers.
Passons encore à d'autres peu-
ples, & voyons si les Iuifs rete-
noyent point aussi quelque
chose de ces vieilles traditiōs.
Vous iugerez, s'il vous plaist,
de la coniecture que ic vous
en vay representer, si cela se
peut pas probablement infe-
rer de la demande qu'ils firent
vn iour à sainct Iean s'il estoit
Elie, c'est à dire s'il auoit l'es-
prit d'Elie. Car ayans appris

F iij

126 DE L'ORIGINE
par les prophéties qu'Elie de-
uoit estre enuoyé au parauant
la venue de nostre Seigneur,
*Ecce ego mittam vobis Eliam pro-
phetam, antequam veniat dies Do-
mini magnus & horribilis* : Ils in-
terpretoyé ce passage du pre-
mier aduenement de I E S V S
C H R I S T, cōme si c'eust été
vn mesme precurseur de son
arriuee que Elie & sainct Iean,
c'est à dire que l'ame d'Elie
par vne metempsychose eust
été trāsmise au corps de sainct
Iean. Et fondoyent principa-
lement cete opinion sur l'au-
thorité de sainct Luc, qui tes-
moigne que l'ange s'apparut à
Zacharie, & luy promit que sa
femme Elizabeth luy enfante-
roit vn fils qui seroit nommé
Iean, & precederoit la venue
du Dieu d'Israel en l'esprit &

en la vertu d'Elie. A quoy se rapportent ces paroles de saint Matthieu, *Omnis enim propheta & lex usque ad Ioannem prophetauerunt, & si vultis recipere, ipse est Elias. Qui habet aures audiendi audiat.* Encore aujourdhuy s'aident ils de semblable interpretation pour destourner à la personned de Ioseph ce que leurs Talmudistes ont escrit du Messie. Car cōme ils auoient leu dedans le Talmud ez oraisons qu'ils font au ieufne de la propitiation que l'Empereur Adrian auoit fait punir de divers supplices dix Rabins des Iuifs, à cause qu'ils auoyent fait mourir le iuste frère Iuif Iesus, & les auoit condamnez par leur propre loy, qui portoit que si quelqu'ū estoit descouert auoir pris vn sien fr-

F iiii

128 **D E L ' O R I G I N E**
re entre les enfans d'Israël , &
l'auoir vendu à prix d'argent,
il seroit tiré du milieu du peu-
ple pour estre mis à mort. Ces
Juifs aujourd'huy tiennent que
cela fut ordonné non pour le
regard du Messie , duquel ils
attéderent encore l'arriuee , mais
de Ioseph qui fut vendu par
ses frères. Et d'autant qu'ils
voient cette suppositiō de per-
sonnes euidemment conuein-
cue par le rapport des temps
de l'Empereur Adrian & de
Ioseph fils du patriarche Ia-
cob , qui estoient distans l'vn
de l'autre pour le moins de
quinze cés ans , ils ont recours
à cette metempsychose , & se
font accroire que ces dix Ra-
bins qui furent occis par le
commandement d'Adrian auoyent les ames des frères de

Joseph. Nous apprenons d'Origene que quelques Juifs ont bien creu le mesme de nostre Seigneur, sçauoir est qu'elstant né d'une femme de mediocre qualité, & tenu pour le fils d'un pauvre charpétier, il n'estoit pas vray semblable qu'il eust tant de puissance que de se resusciter soy-mesme: mais que c'estoit l'esprit de quelque grand prophete qui animoit de nouveau le corps mort de nostre Seigneur. Aussi lissons nous en la sainte escripture qu'aucuns le croyoyent estre Elie, les autres Hieremie, ou quelqu'un des prophetes. Le mesme Origene le premier entre ceux qui ont fait profession de la foy Catholique, a tenu que toutes les ames en particulier ont esté creées dez

F v

le commencement du monde, mais qu'elles sont puis apres applicquees aux corps en leur naissance, pour leur seruir de prison qui tienne lieu de supplice aux anciennes offenses. Car comme il supposoit que toutes les ames auoient peché de leur creation, il concluoit aussi que par l'ordonnance de Dieu leur punition estoit d'estre vnies à des corps plus ou moins parfaicts selon les de-
grez differens de leurs trans-
gressions. Doctrine qu'il auoit puisee des Pythagoriciens, en-
tre lesquels Philolaus long
temps auparauant Origene a-
uoit rapporté le tesmoignage
des anciens theologiens & pro-
phètes, qui disoyent que pour
quelques supplices l'ame est
attachée au corps, & comme

enseuele en ce funelte tōbeau
 ὁς διάπεις πνεύμας οὐχὶ τῷ σώματι συνε-
 τεκται, ἀλλὰ πάντες εἰς σώματα τέτταφενται.
 A quoy s'accorde aussi
 l'appellatiō grecque du corps,
 lequel selon le dire de Platon,
 Macrobe, Eustathe, & plusieurs
 autres, est tantost nommé σῶμα,
 ἐπ σῶμα ὅστις, τεττάφενται πάντες πνεύματα,
 tantoft θέματα, comme qui diroit
 le lien de nos ames. Et nous lis-
 sons dedās Cicéron que pour
 la mesme occasion le corps est
 appellé quelquefois lien, quel-
 quesfois sepulcre, quelques-
 fois prison de nostre ame. Ce-
 te opinion de Pythagoras ap-
 prouuee par Empedocles, par
 Porphyre, & presque tous les
 Platoniciens, a depuis encore
 facilement trompé les Mar-
 cionistes, lesquels en conse-
 quence de cete premiere er-

F vj

132 DE L'ORIGINE
reure en sont venus si auāt que
de condamner le mariage cō-
me estant le moyen par lequel
on arriue à vne mauuaise fin.
Car telle reputent ils la gene-
ration : non pas qu'elle soit
mauuaise de sa nature, mais
en consideration de ce qu'elle
attire vne ame diuine & bien-
heureuse en vn lieu de suppli-
ce. Sainct Cyrille Euesque d'A-
lexandrie expliquant ces pa-
roles de l'Euangile de S. Iean
Erat lux vera quæ illuminat omnem
hominem venientem in hunc mun-
dum, eſcrit que quelques-vns
abusans de l'authorité de ce
passage ont estimé que les a-
mes du cōmencemēt estoient
dedans le ciel jouiffantes d'v-
ne heureufe vie, mais que raf-
fasiees de l'abondance du con-
tentement qu'elles y receuoy-

ent, & comme ennuyees d vn
meilleur estat , elles ont esté
poussées du desir deshonneste
d vne autre vie, & par ce moyé
sont tombees en vne conditiō
beaucoup pire que la premie-
re. Que le Createur offensé de
cete volonté desordonnee les
a enfermees dedans les corps,
comme dedans des cauernes
& des prisons , pour esteindre
le feu de leurs concupiscéces.
Et destournoyent encore à la
faueur de leur opinion le sens
de ces paroles du Psalmiste,
Prinsquam humiliarer ego deliqui.
Au parauant , disent ils , que
mon ame fust humiliée , c'est à
dire abbaissée en la captiuité
des liens corporels , elle auoit
desja peché , & pour cete oc-
cation iustement a elle esté de-
puis assubiectie à la nécessité

134 - DE L'ORIGINE
de ce supplice. Ainsi ces pau-
tures abusez croioyent que cō-
me durant l'espace de neuf
mois nostre corps demeure
emprisonné dedās les cachots
tenebreux des entrailles de
nostre mere, en attendant le
bonheur d'vne pleine liberté
& d'vne agreable lumiere:
aussi durant le cours de nostre
vie l'ame est retenue captiue
dedans le corps qui l'environ-
ne, en esperance de rentrer
quelque iour en possession de
sa premiere liberté, & en q'a
jouyssance des lumieres cele-
stes. Macrobe en a touché ce
petit mot en l'exposition du
songe de Scipion, *Cum rursus ē*
corpore ubi meruit contagione vitio-
rum penitus elimata purgari, ad pe-
rennis vita lucem, restituta in inte-
grum, reuertatur. Euxitheus Pe-

ripateticiē(vn certain moder-
ne par inaduertence rapporte
ce que ie vay vous dire à Car-
neus Euxittus, & ne prend pas
garde que dedās Athenee c'e-
stoit Carneus qui le disoit de
Euxitheus) non seulement af-
fermoit que les ames estoient
attachées aux corps par forme
de chastiment, mais adioustoit
encore que Dieu auoit ordon-
né que si elles en sortoyent au-
tant le temps qu'il auoit pres-
cript à leur deliurance, elles
seroyent de nouveau assubiet-
ties à de plus griefues peines.
La premiere occasion de cete
erreur semble auoir pris sa naif-
fance de la peruerse interpre-
tatiō de ceux qui auoyent mal
entendu ce lieu des liures de
Moïse , auquel il est escrit que
le premier homme à cause de

136 DE L'ORIGINE
sa desobeissance fut chassé de
Paradis. Car les Caldeens de-
puis corrompans le vray sens
de ce discours par leur expli-
cation mystique, & prenans la
verité de l'histoire pour vne
figure, se sont imaginé que ce
n'estoit autre chose sinon l'a-
me chassée du ciel, releguée en
ce monde, & enfermée en la
prison du corps pour l'expia-
tion de ses fautes. Et comme il
n'y eut iamais si absurde inu-
tation qui ne trouuast quelque
apparence de fondement en
l'escriture sainte, aussi celle
cy sembloit elle estre fauori-
see non seulement des tesmoi-
gnages cy deuant alleguez,
mais de quelques autres enco-
re, par lesquels aucunz se sont
faict accroire que l'ame reco-
gnoissant le mal estre cause de

son emprisonnement, desire avec affection voir le iour bié-heureux de sa liberté; comme en ce passage *Reuertere anima mea in requiem tuā: & en cet autre cy, Educ de carcere animam meam.* Et au contraire en plusieurs autres lieux le iour de la naissance est appellé maudit, à comparaison ce semble de l'heur qui au parauant accompagnoit les ames dans le ciel. Ainsi disoit le prophete Hieremie, Maudit soit le iour auquel ie suis né. Que le iour auquel ma mere m'a enfanté ne soit point benist. Maudit soit l'homme qui apporta ces nouvelles à mon pere, Il t'est né vn enfant masle. Sainct Hierosme remarque en ses commentaires sur ce passage, que ceux qui pensent que les ames ayēt

138 DE L'ORIGINE
esté premierement au ciel, dieu
les en ait precipitez, & par ce
moyen ait empiré leur condition , se seruent de cete au-
thorité & d'autres semblables,
afin de prouuer que la demeu-
re eust esté plus heureuse au
ciel qu'en la terre. Mais cete
vieille opinion que S.Gregoi-
re Nazianzene appelle folle,
absurde, contraire à la foy & à
la doctrine de l'Eglise , & la-
quelle neantmoins les moder-
nes au lieu de l'ensevelir de-
dans l'oubly ont reuestue de
nouuelles pareures , n'est pas
mal aisée à renuerfer tant par
le discours de la raison que par
les autoritez tirées des plus
pures fontaines.Clement Ale-
xandrin recettant l'erreur de
ces philosophes qui disoient
que nos ames issuës du ciel ve-

noyent icy bas s'approcher des corps, y entrer, & y estre attachées, *μεταπλεόμενη, προματέσθια, εἰδοῖς*, conclut qu'il n'y a point d'apparence de croire que l'ame soit enuoyee des cieux en terre comme en vn lieu de malheur & de supplice, puis que nous sommes assuréz que Dieu faict tout pour le mieux. Et S. Augustin touchant la mesme corde, *Quid fuit causa, disoit-il, ut anima innocenter viuens inséreretur vita humanus carni, in qua peccando ipsum qui eam creauit offenderet, unde eam meritò sequeretur laboris arumna, damnationisque cruciatus?* Mais afin de donner quelque lumiere à cete raison par vn plus ample discours, considerons premierement la qualité des choses en l'estat de leur creation,

140 **D E L'ORIGINE**
puis apres la nature de la pei-
ne. Quant à la qualité des cho-
ses creées, nous ne pouuons
doubter de leur perfection,
puis que le tesmoignage de la
Genese nous apprend que Dieu
veid que tout ce qu'il auoit
faict estoit tres-bon. Or si tou-
tes les ames furēt creées dés le
commencemēt séparées de la
masse charnelle, il faut ad-
uoüier que cete maniere d'e-
stre estoit la plus conuenable
à leur nature, & par conséquēt
ce seroit faire iniure à la bonté
diuine de croire qu'elle eust
voulu depuis abaisser ces
ames à vne pire condition, au
lieu de les esleuer à vne meil-
leure. Quant à la peine, elle re-
pugne à la bonté de la nature,
en conséquence de ce qu'elle
est ordonnée pour le mal de

l'offense, ce qui fait que nous voyons même la punition quelques-fois estre appelee mal, *Non est malū in ciuitate quod non fecerit Dominus.* La nature de l'homme au contraire est bonne de soy, comme est celle de toutes les autres creatures. C'est donc admettre deux choses contraires, à scauoir le bien & le mal, en vn mesme subiect, que de penser que les ames ayēt esté vnies aux corps par forme de supplice. Et quoy? puisque la nature tend à l'vnion du corps & de l'ame, & que la generation se termine à cete fin, comment pourrions-nous estimer cete liaison estre vn bien de nature, si nous supposions que c'est vn chastiment? Certes si c'est vn chastiment à l'ame, si celuy est vn

©BII Santé 142 DE L'ORIGINE
mal d'estre attachée avec le corps: si ce luy est vn bien d'en estre separée: quelle cruaute de laisfer viure les bons auquel il faudroit plustost adua-
cer la mort pour recompenser leur merite? Quelle iniustice au contraire de faire mourir les meschans qu'il faudroit plustost punir par vn plus long seiour des ames en leurs corps? Mais si c'est vn malheur aux ames d'estre vnies auecque les corps, comment pourra subsister ce que nous auons cy def-
sus rapporté de S. Iean, que tout hōme venant en ce monde est illuminé? Car l'illumina-
tion qui demonstre l'aduement d'vne nouuelle grace, appartient plustost à l'hōneur qu'au supplice, & ne peut-on sans faire tort à la gloire de

Dieu rapporter aux peines & aux tourmens la participation de sa lumiere. L'adiouste que si l'ame est illuminée seulement à son arriuee en ce monde, il s'ensuit qu'auparauant elle estoit sans lumiere, & partant deffectueuse à raison de ce mancquement. Et toutesfois ces philosophes supposent que l'ame dés son commencement estoit pure, & en cete premiere integrité plus coniointe au bien souuerain:mais que par le desir du mal elle a depuis esté chassée du ciel en terre. En quoy de rechef ils ne prennent pas garde à l'absurdité qui resulte de leurs suppositions. Car est ce pas faire grād tort à l'ame de la vouloir obliger à bien viure & à fuir le peché tandis qu'elle de-

meure prisonniere en ce monde, au lieu qu'il eust esté plus à propos de luy imposer cete loy plus aisée à garder lors qu'en sa premiere liberté elle viuoit exempte de ces perturbations que la familiarité de la chair fauorise ? Mais afin de fortifier ces raisons par l'appuy des authoritez de la sainte escripture , l'Apostre tesmoigne disertement de Iacob & Esau qu'auparauant qu'ils fussent nez , ny qu'ils eussent encore iamais fait ny bien ny mal , il fut ordonné de Dieu que l'aisné seruiroit au plus ieune. Leurs ames estoient doncq alors encores innocentes. Et neantmoins l'histoire de la Genese nous apprēd que cete ordōnance fut pronōcée de Dieu depuis la conception de

de Jacob & Esau à Rebecca qui en estoit enceinte. Il n'y a donc point d'apparence de croire que les ames des long temps ayent commis des pechez, pour l'expiatio desquels elles doiuent estre bannies du ciel, & souffrir du mal en ce monde. Que si le seiour que nous faisons icy bas tient lieu de supplice, c'estoit plustost vne malediction de Dieu qu'une benediction quand il promit à Abraham de multiplier sa semence comme les estoiles du ciel. A tort Moïse voyant le peuple d'Israël accreu iusques à vn tel nombre qu'il ne pouuoit plus suffire tout seul à vne si grande multitude, pria Dieu qu'il l'augmentast encore à milliers, & lui donnaist sa benediction comme il auoit

G

146 DE L'ORIGINE
promis. Anne fille de Phanuel
n'auoit point de raison d'em-
ployer tāt de larmes, de vœux,
& de prières envers Dieu pour
auoir vn enfant. Ezechias qui
estoit homme de bien, & qui
n'auoit iamais eu son pareil en
saincteté entre tous les Rois
de Iuda, ne deuoit point estre
espouventé ny pleurer amerci-
ment comme il fit à l'aduertis-
sement du prophete qui luy
vint annoncer de la part de
Dieu qu'il ordonaſt de fa mai-
ſon, parce que fa mort estoit
proche : puisque les bonnes
nouuelles occasionnent cou-
ſtumierement la joye plustost
que la tristesse. Et d'autre costé
quelle faueur estoit ce quand
Dieu flechy par ses larmes &
sa pieté luy prolōgea la vie de
quinze ans? Car qui n'impute

ra ce delay plustost à charge
qu'à bien-faict , si les corps
sont associez avec nos ames
ainsi que les bourreaux avec
des criminels? Or cōme sou-
uēt vne erreur est la mere d'v-
ne autre , & les anciennes he-
refies donnent occasion d'en
faire naistre de nouuelles avec
quelque desguisement , aussi
ceuxqui ont creu que les ames
issues du ciel estoient iointes
aux corps par vne espece de
supplice, semblent auoir dōné
la premiere ouverture à ceux
qui depuis ont faict passer aux
corps des bestes brutes les a-
mes humaines pour l'expiatio
des pechez qu'elles auoyent
commis lors qu'elles estoient
enfermees dedās les corps des
hommes. Erreur qui reduict
ses auteurs à la nécessité de
•

G ij

148 DE L'ORIGINE
confesser l'vne de ces deux ab-
surditez : ou que les ames hu-
maines perdent leur immorta-
lité par l'assocation de ces
corps qui ont des ames mor-
telles , ou qu'au contraire les
ames des bestes brutes deuié-
nent immortelles par l'acqui-
sition que ces animaux ont
faict des ames qui estoient
dotiées de cete qualité. Aussi
diët on que certains peuples
d'Utopie croyët l'eternité des
ames des bestes ny plus ny
moins que de celles des hom-
mes. Mais pour ne m'arrester
dauâtage à combattre les chi-
meres de ces opiniôs qui sont
au iugement d'Eusebe plus di-
gnes de mespris que de refu-
tation , ie termineray la con-
damnation de cete cy par la
seule demande que faiët Ne-

mesius à ce propos, pour quelle occasion les ames furēt enuoyees aux corps de ces animaux qui estoient creez au parauant le premier homme. Car on ne pourra dire que ce fust pour la satisfaction des pechez qu'elles auoyent desia faict dedans les corps des hommes, puis qu'ils n'estoient pas encore en nature. Afin doncq de ne vous ennuyer point plus long temps par des discours importuns en choses qui ne le meritent pas, ie passeray les autres opinions vn peu plus legerement. Les vns ont compoſé l'ame de la conionction des nombres quaternaires, les autres de la rencontre des atomes, Dicæarchus (ou comme les autres l'appellent, Dinar- chus) de l'harmonie des qua-

• • • G iiij

350 DE L'ORIGINE
tre elemens, Symmias compa-
roit nostre corps à vne lyre, &
nostre ame à l'harmonie qui
en sort, Asclepiades le mede-
cin composoit l'ame du com-
mun concert de tous les senti-
mens, Epicure d'vne meslange
temperee de quelque peu de
feu, d'air, de vent, & de force
sensitiue, Parmenides de la
terre & du feu, Xenophanes
de terre & d'eau, Boethus d'air
& de feu. Et tous ceux-cy qui
ont fait entrer des elemens en
la composition de l'ame sem-
blent auoir été poussez à ces
inuentions nouuelles, ou par
ceste raison qu'en rapporte A-
ristote, que chasque chose est
cogneuë par ce qui luy est
semblable. Or l'ame cognoist
les choses vniuerselles, elle est
doncq composee des princi-

DE L'AME. 151
pes vniuersels de toutes choses : ou peut estre, par la correspondance que l'ame paroist auoir aux quatre elemens, comme à la terre par les sens, à l'eau par l'imagination, à l'air par la raison, au feu par l'intellect. Les Manicheens qui s'estimoient, ou qui vouloient à tout le moins qu'on les estimast Chrestiens, mesloient aussi la substance de l'ame parmy les elemens, avec lesquels ils croioient qu'elle estoit dissise en la naissance des corps, & que derechef en leur dissolution elle retournoit en sa masse, tout ainsi que l'eau se rassemble aysement & se reunit avec vne plus grande quantité dont elle auoit esté separée. Ils tenoient doncq qu'à proprement parler, il n'y auoit .

G iiij

152 DE L'ORIGINE
qu'une seule ame, laquelle estoit distribuee par diuerses
parcelles en chaques corps, &
aussi bien en ceux qui estoient
inanimez qu'animez : mais
qu'il y en auoit plus en ceux
cy qu'en ceux-là, & plus enco-
re és corps celestes qu'en tous
les autres. Ainsi attachoient
ils la substance de l'ame avec
les elemens, & puis la diui-
soient, non pas indiuisement,
(ce que Nemesius dit *αὐτεῖσος*
μείζων) comme quand vne
mesme voix est receuë par les
oreilles de plusieurs, ce qui
eut esté aucunement plus tole-
rable : mais d'vne reelle diui-
sion ils admettoient le retren-
chement de la masse, & puis la
reunion des parties, & d'vne
inexcusable cōfusion faisoit
l'ame corporelle & passible, &

toutesfois immortelle. Ceux qui ont voulu esleuer la nature de l'ame comme plus deliee au dessus de la masse grossiere des quatre elemens, ont estably vn cinquiesme corps qui n'est ny terre, ny eau, ny air, ny feu mesme, soit ce terrestre dont la lueur est plus trouble, soit le celeste qui est plus pur & plus luisant. Mais de faire en aucune de ces façōs la substance de l'ame corporelle, c'est vne ignorance trop lourde à mon aduis pour meriter que nous perdions à sa refutation le temps destiné à meilleures choses. Certes encore que ces diuerses opinions ayēt eu des seſtateurs, toutesfois ny les nombres de Pythagoras & Xenocrates, ny les atomes d'Epicure & Democrite,

G v

154 DE L'ORIGINE
ny les idees de Platon & Posse-
donius, ny les entelechies d'A-
ristote, ny l'harmonie de Cri-
tolaus le Peripateticien, ny
toutes les resueries des autres
philosophes, n'ot iamais trou-
ue tant de foy à l'endroit des
esprits des hommes, que l'opi-
nion de ceux qui ont creu que
nos corps & nos ames ont vn
mesme principe de generatio,
que l'vn & l'autre d'vn pareil
fort de naissance procede de
la souche de nos parés: & tout
ainsi que le froissement du fer
& du caillou produist des e-
stincelles de feu, aussi la con-
ionction de l'homme & de la
femme fait fortir au dehors
auecque la semence ce feu ca-
ché dont la vertu secrete don-
ne à nos corps le mouvement
& la vie. Tertulliā dedans son

traicté du tesmoignage de l'ame entre les diuers iugemens qu'il rapporte touchant l'origine de l'ame, n'a pas oublié celuy cy, *Seu diuina & aeterna res es secundum plures philosophos, seu minimè diuina, quoniam quidem mortalis, ut Epicuro soli videtur, seu de cœlo exciperis, seu de terra cōciperis, seu numeris seu atomis concinnaris, seu cum corpore inceperis, seu post corpus induceris.* Le philosophe Zenon tenoit que la semence qui sort de l'homme n'est autre chose qu'un esprit conioinct avec l'humide, vne partie & vn retranchement de l'ame, & que la meslange qui se fait des semences de l'homme & de la femme est vn assemblage des parties de l'ame. C'est ainsi qu'en escrit Eusebe

Tò dè antequa φωτὶ Ζεύς εἴναι οὐ μείνοντα

G vj

156 DE L'ORIGINE

αὐτὸν τὸν ματθεῖν, οὐχὶ μέρες ἡ
ἀποτασσα, τὸν περιπάτος τὸν τὸν περιπάτον κέ-
ρας ἡ μηματικὴ φυσικὴ μερῶν συνελπιν-
τον. Et Diogenes Laertius en la
vie de Zenon: αὐτὸν δὲ περιπάτον
μελισσον ἡ αὐτὸν, μεθ' ὑγεῖαν συγκεντάσης τοῖς
τοῖς φυσικὸν μέρεσιν, καπνὸν μηματικὸν περι-
πάτον λόγην. Cleanthes suiuit de-
puis ces mesmes traces, & se
persuada que cete propagatiō
des ames aussi bien que des
corps estoit manifestement
confirmee par l'argumēt qu'il
tiroit de la similitude ordinai-
re des mœurs. Car tout ainsi
que l'on void bien souuēt que
dans la face des enfans comme
dedans des miroirs est repre-
senteel la figure du visage des
peres & des meres, aussi les qua-
litez de l'ame, disoit-il, se com-
municquent volontiers aux
enfans auecque tāt de ressem-

blance qu'on peut probable-
ment attribuer l'un & l'autre
rapport à quelque vertu se-
crete transmise avec la se-
mence. Quant aux peres, ce
vers en est commun

*Et patrum in natos abeunt cum se-
mine mores.*

Quant aux meres, en voicy le
tesmoignage de Iuuenal,
*Scilicet exspectas ut tradat mater ho-
nestos,*

Atque alios mores quam quos habet?
C'estoit aussi pourquoy Pla-
ton entre les diuerses loix qu'il
a laislé par escrit ordonnoit la
temperance à ceux qui se vou-
loyent disposer à la generatiō,
parce qu'autrement, disoit-il,
l'intemperance des parens par
la corruption qu'elle apporte
à leur semence pourroit impri-
mer plusieurs vices & defe-

158 DE L'ORIGINE

Etouitez tāt aux ames qu'aux corps des enfans qui en naissent. Les anciens astrologues estoient pouslez à mon aduis d'vne mesme consideration, lors que faisans les natuitez ils prenoyent ordinairement le poinct de leur horoscope non pas sur l'instant de l'infusion de l'ame, comme font quelquesvns: ny sur le temps de la natuïté, comme la plus-part des autres: mais sur celuy de la conception, d'autant qu'ils estimoyent que c'estoit iustement le poinct où l'ame aussi bien que le corps prenoit son commencement. En somme il n'est pas iusques aux interpres des songes qu'ils n'ayent donné lieu à cete resuerie parmy les vanitez de tāt d'autres. Car Artemidore trait

Etat des songes dont les effects se descouret en d'autres personnes que celles qui en ont eu les apparitions, rapporte l'exemple de ceux qui ont quelquesfois songé qu'ils mouroyent, & depuis il est arriue qu'o a veu le songe effectue en la mort de leur pere: parce que, dict il, le fils est comme vne mesme personne avec le pere, duquel il a tire par participatiō le corps & l'ame. ἀπερ ἦν ἀλλος ἀντὸς τῷ ἦν σώματος ἢ φυγῆς μετέχει τῷ αὐτῷ. Oseray-ie, Messieurs, icy mettre en auant en la presence des medecins la cōiecture que i'ay faite autresfois sur vn passage d'Hippocrate? Ouy certes avec protestation que c'est plustost pour en apprendre des maistres la vraye intelligence que pour dessendre la mienne.

Quand doncq ce grād docteur a escrit que celuy là n'est pas sage qui pense qu'ē la generation l'ame n'est point meslée avecque l'ame, ~~υπόχ. μὴ τρεπούσης~~ ~~υπόχ.~~ Je m'en rapporte à vous s'il n'y a pas apparēce qu'il ait creu qu'avecque la meslange des femences il y ait aussi quelque communication des ames du pere & de la mere , puisque mesme en plusieurs autres lieux le mesme autheur appelle la femence animee , ~~ανιγναθη~~ ~~υπόχ.~~ Je sçay biē que quelques-vns ont interpreté en ce lieu d'Hippocrate ~~υπόχ. υπόχ. semen~~ ~~semini~~ , prenans ~~υπόχ.~~ un peu plus largement ce mot d'ame pour la semence , avec la mesme estendue de signification que quelques autres l'ont usurpé pour la moüelle , comme Ab-

syrtus λοχή τῆς καλοκαρνίδος, & les autres pour le sang, comme Aristophane, lors qu'il dict que les Corinthiens (il entend les punaises, faisant allusion au mot κόπτει) luy succent l'ame, τούτην την καρνίδον, c'est à dire le sâg. Il viens maintenant aux modernes, entre lesquels Tertullian qui auoit plusieurs erreurs touchant l'ame de l'homme, comme de l'estimer corporelle, auoit aussi cette faulce croyance qu'elle prouenoit de la semence, laquelle en mesme instant donnoit commencement & à la chair & à l'ame, *Simul ambas & concipi & perfici, sicut & promi, nec ullum intervenire momentum in conceptu quo locus ordinetur.* Eten vn autre lieu, *Nam & exinde à benedictione geniturae caro atque anima simul fiunt sine calculo tempo-*

*ru, ut quæ simul in utero etiam figura-
rantur, contemperant fætu, coeta-
neant natu, duos istos homines, sanguis
ex substantia duplice, non tamen &
atate, sic unum edunt dum prior
neutra est. Vincentius Victor
pareillement a pensé que les
ames venoyent de souche, &
sa principale raison estoit tiree
de la succession qui faict deri-
uer le peché originel des peres
aux enfans, comme si nos pa-
rens transmettoyent en nous
cete marque qui entache leurs
ames, de mesme sorte que nos
corps retiennent les maladies
hereditaires des corps qui les
ont engendrez. Et peut estre
est ce de luy que Cassiodore
entendoit parler en son traité
de l'ame, quand il a di&t, *Opinio-
ne quoque fertur aliquorum quod
creator ille potentiissimus sicut de cor-**

*pore nostro semen carnis educit, ita
& de anime qualitate animam pos-
se nouam generari, quatenus origi-
nalis peccati quod Catholica confite-
tur Ecclesia, per traducem peccati rea-
posset ostendit, nisi dono fuerit baptis-
matis absoluta.* A la verité cete
raison n'estoit pas de legere
importance, aussi en reserue-
rons nous vn plus ample es-
claircissement aux controuer-
ses qui serōt traictées cy apres.
Mais cet autre argument est
bien plus foible, & presque in-
digne d'estre recité, si le nom
de l'autheur ne sembloit luy
donner quelque poids. C'est ce
grand Tertulliā qui veut prou-
uer le prouignement des ames
humaines par la similitude
qu'il remarque entre la mort
& la generation : comme si l'a-
âge de la generation diminuoit

l'ame de quelque partie, tout ainsi qu'en la mort l'ame entière abandonne le corps. Je vous rapporteray ses paroles, pour ce qu'elles sont emphatiques.

Denique ut adhuc verecundia magis pericliter quam probatione, in illo ipso voluptatis ultime aestu quo genitale virus expellitur, nonne aliquid de anima quoque sentimus exire, atque adeò marcescimus & deuigescimus cum lucis detrimento? Hoc erit semen animale protinus ex anima destillatione, sicut & virus illud corporale semen ex carnis defecatione.

Il veult conclure que cette partie de l'ame qu'il suppose sortir de nous en cette action est ce qui anime le corps engendré. Comme si l'ame pouuoit souffrir diuision de ses parties, & se diminuer autant de fois que l'homme s'applique à l'acte de

DE L'AME. 165
generation: or cōme si le changement que l'on ressent en cette action n'estoit pas plus tost vne debilitatiō des forces corporelles qu'un retrenchement de l'amē. Certes & l'autorité des grands personnages qui ont tenu cete opinion & la force des raisons dont ils l'ont confirmée, ont rendu la question si douteuse, que S. Augustin en ses liures de l'ame la laisse tousiours indecise, & n'ose en aucune façon refoudre si nos ames sont créées tous les iours, ou si elles descédent par propagation des peres aux enfans. Eucherius retenu de la mesme crainte diēt aussi que cete controuerse est difficile à determiner, d'autant qu'il ne s'en trouue rien manifestemēt arresté ny par les saincts per-

166 DE L'ORIGINE

sonnages, ny par les escriptures. C'est pourquoy quelquesvns n'ont pas suiuy le iugement de saint Thomas , qui tient pour heretique cete propositiō que les ames humaines viennent de la souche des parens , veu que plusieurs autheurs eminens en doctrine & en saincteté ne l'ōt osé tenir absoluēment. Mais il me semble que sans preiudice de l'honneur que nous deuons à l'authorité de ces grands personnages nous pouuons hardiment prononcer que cete opinion est si non heretique , à tout le moins erronee , & conclure que comme nous tenons de nos parens l'estre de nos corps, aussi tenons nous l'estre de noſtre ame de Dieu. Platon felon ce que nous auons desia plusieurs fois remarqué peu

constant en ses premières opinions, a mis en avant celle cy, combien qu'il la quelque peu desguisée par vne maniere de parler poëtique, ainsi qu'ailleurs souuent il a accoustumé de cacher la vérité soubs le voile des fables. C'est en son Timée, où il introduist le souverain createur de l'univers apres auoir formé les ames donner la charge & le pouuoir aux dieux inferieurs d'engendrer les corps humains, & d'appliquer les natures mortelles aux immortelles. Et Proclus ne s'esloignoit pas de cete doctrine quand il disoit que l'ame raisonnable est procreée de ce grand architecte du monde, mais que l'ame irraisonnable est produicté par les ieunes dieux. Peelle aussi expliquant cet ora-

168 DE L'ORIGINE
de Caldaïque tant célébré par
les Platoniciens,

Χρήστης τονίστις τὸ φῶς καὶ παρθεὸς ἀνθρακεῖς
Εἴσα ἐπέμψει τοι τούτην πολλὰ ἐσαμένην γένη.
dict que l'ame n'a point em-
prunté sa substance des semen-
ces humaines , ny ne subsiste
point par les tempéramens du
corps, mais qu'elle a tiré d'en-
hault son estre qui luy a été
donné de Dieu. Asclepius le
recognoissoit ainsi , comme il
est aisé de conjecturer par son
hymnodie au Roy Ammon, où
il appelle Dieu le pere de nos
ames, Θεῷ μόνῳ πατρὶ μετεπέστη τοι πατέρι τοῦ
ἀμετέροντος Λυχνίου . &c.

*Denique caelesti sumus omnes semi-
ne oriundi,*

*Omnibus ille idem pater est , dict
Lucrece. Voulez vous des
tesmoignages plus authentiques ? Je donneray le premier
lieu*

lieu à ce grand Salomon, lequel rapporte disertement l'origine de nos corps à la terre, & de nos ames à Dieu. *Antequam reuertatur, dicit il, puluis in terram suam unde erat, & spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* L'autorité de ce passage a eu tant de poids envers saint Hierosme, qu'avec raison il en a conclu que ceux là sont bien ridicules qui se persuadent que les ames sont semees avec les corps, & ne sont point envoiées de Dieu, ains engendrees des pères & meres. Car puis que la terre, dicit il, retourne en terre, & l'esprit à Dieu qui l'a donné selon les paroles de Salomon, il s'ensuit manifestement que le pere de nos ames est Dieu, & non pas les hommes. Laetance ayant proposé cete

H

©BIU Santé
170 DE L'ORIGINE
question si l'ame estoit engen-
dree du pere, ou de la mere, ou
de tous deux enséble, respond
fort bien que de tous ces trois
poincts aucun n'est véritable.
Il est bien vray, dict-il, que les
corps peuuent naistre des corps,
parce que le pere & la mere cō-
tribuent à la generation quel-
que chose de corporel. Mais
les ames ne peuuent pas d'vne
mesme façon estre issues des
ames, d'autant qu'il ne peut
riē dechoir d'vne chose si sub-
tile & incomprehensible com-
me est l'ame. Et puisque les
mortels ne peuuent rien en-
gendrer qui ne soit de mesme
condition qu'eux, est il pas ne-
cessaire que les ames estat im-
mortelles ayent vne bien plus
noble origine de leur estre?
C'est doncq de Dieu & nō pas

DE L'ÂME. 17t
des hommes que depend la
production de nos ames. Voi-
re mesme si nous laissons à
l'homme l'acte de la generatio
qui luy est commun avec les
bestes brutes, le reste est deu à
Dieu, comme la conception,
l'information du corps, l'infu-
sion de l'ame, la conseruation
de l'enfant. Mais afin de vous
demonstrer encore que l'estre
de nostre ame est tiré du non
estre, i'vseray de cete inductio
Si elle estoit produict par la
voye naturelle de quelque
chose existéte, ce seroit ou de
soymesme, ou de quelque au-
tre. de soymesme elle ne peut,
d'autat que ce qui est produict
de soymesme a necessairement
eu quelque autre germe prece-
dent & plus ancien principe
de son estre: comme l'on dict

H ij

©BII Santé 172 DE L'ORIGINE
du Phenix, lequel renaissant
de ses cendres retient neant-
moins quelque germe de la
nature de ceux qui ont esté
deuant luy. Or cela ne se peut
dire de l'ame, laquelle estant
vivante, & toute ensemble, &
indivisible, elle ne peut auoir
de matiere preiacente dont el-
le se produise elle mesme. Il
faut donc qu'elle ait son origi-
ne d'ailleurs. Ce ne sera pas ny
d'vne autre ame, comme nous
venons de montrer: ny d'vn
ange, selon l'ancienne erreur
refutee par saint Augustin, de
ceux qui faisoient les anges
peres des ames comme les ho-
mies des corps: & qui reco-
gnisoient bien Dieu crea-
teur de l'vne & de l'autre sub-
stance, mais de la corporelle
par le moyen des hommes, &

de la spirituelle par le moyen
des anges. Encore moins dirōs
nous que l'ame ait son origine
de quelque autre portion de
la substance de l'vniers, parce
que tout ce qui est au monde
est inferieur à l'ame, & creé
pour elle:ny par vne action de
moindre vertu que la sienne,
parce que rien ne peut engen-
drer plus puissant que soy. Il
reste donc qu'elle tienne son
estre & d'vne plus souueraine
puissance, qui est la creation:
& d'vn agent plus excellent,
qui est Dieu. L'emprunteray
s'il vous plaist encor' quelques
raisons de celles que les Scho-
lastiques employent à ce pro-
pos, & puis ie finiray. Premie-
rement il est impossible que la
vertu actiue qui est en la ma-
tiere,estende son action à pro-

H iij

174 DE L'ORIGINE
duire vn effect immateriel. Or
est il certain que le principe
intellectif en l'homme est esle-
ué par dessus la matiere: car il
exerce des operatiōs auxquel-
les le corps ne contribue au-
cune communication. Il n'y a
doncq point d'apparence que
la vertu qui est en la semence
puisse produire le principe in-
tellectif. Dauantage il est ne-
cessaire que ce qui est principe
de l'operation intellectuelle,
qui est l'ame de l'homme, soit
vn certain principe incorpo-
rel & subsistant de soy. Il faut
dis ie premierement qu'il soit
incorporel, puis qu'il cognost
la diuerte nature de tous les
corps, car l'organe de toute
cognosſance pour bien dis-
cerner les obiects doibt estre
exempt de leurs qualitez. Il est

aussi subsistant, d'autant qu'il n'exerce pas son operatio par aucun organe corporel. Puis doncq que le principe intelle&ctuel opere de soy sans communicatio du corps, puis qu'il subsiste de soy, & que c'est vne substance immaterielle, il ne peut tirer son estre de la generation, mais de la creation seulement. Outre ce chascun sçait qu'aucune vertu ne peut agir au dela de ce qui est compris soubs son genre. Or l'ame intelle&ctuelle excede tout le gēre des corps, & les operations de l'entendement sont si nobles & si releuées qu'elles surpassent tout ce qui est de materiel. On ne peut doncq rapporter sa production à aucune vertu corporelle, comme est celle qui est cachee en la se-

H iiii

176 DE L'ORIGINE
mence. Et pour conclure par
ce dernier argument, si la ge-
neration de quelque chose est
la cause de son estre, il s'ensui-
ura que sa corruption aussi se-
ra la cause de la fin de cet estre.
Or la corruption du corps ne
cause pas la fin de l'estre de
nostre ame, car elle est immor-
telle; la generation doncques
du corps n'est pas aussi la cause
du commencement de l'estre
de nостre ame. Et toutesfois
la propagation de la semence
est la propre cause de la gene-
ration des corps, elle n'est donc
pas la vraye cause qui produit
les ames en leur estre. J'auois
encore, Messieurs, à vous re-
présenter icy l'opiniō de ceux
qui rapportent au sang, à l'eau,
ou au feu, l'origine des ames:
mais la briefueté du temps me

iii H

constrainct d'en remettre le discours à la premiere entreeue.



III DISCOVR S.

MESSIEVR S, Autant de fois que ie iette les yeux sur la diuersité des opinions qui se rencontrent touchant l'origine de l'ame, ie pardonne aussi volontiers les erreurs à ceux qui choppent en cete matiere, que les esgaremés & les cheutes à ceux qui cheminent par my l'obscurité de la nuit. Car ce n'estoit pas le iugement du seul Heraclite, que la nature de l'ame est tellelement cachee, & la cognoissance de ce subiect si profonde, qu'il est impossible

H v

178 DE L'ORIGINE
ble à l'homme d'y arriver, quel-
que peine qu'il y puisse em-
ployer. Saint Grégoire de
Nyssa estoit de mesme aduis,
& faisoit à ce regard vne com-
paraison de nos ames à Dieu,
lors que traictant de l'image
de Dieu qui est emprunte en
nos ames, il diet que de tous
les hommes qui ont iamais esté
depuis la creation du monde
aucun n'a sceu cognoistre la
substantia ny de Dieu ny de l'a-
me raisonnabile. Et que com-
me nous croyons bien qu'il y
a un Dieu, mais pour cela nous
ne pouuons descouvrir le lieu
de sa demeure : ainsi sçauons
nous bien en gros qu'il y a vne
ame dedans nostre corps, &
qu'elle y exerce ses operatiōs,
mais en particulier nous igno-
tons le vray lieu de son giste:

& n'est pas en la puissance de l'esprit humain de comprendre la secrete maniere de laquelle nos ames sont produites en leur estre. Dont il semble en fin rapporter la cause à ce que comme l'original, qui est Dieu, est incomprehensible, aussi est son image. A la verité vous diriez quasi que l'autheur de la nature ait voulu cacher en nous ce tresor, & nous honorer de ce don precieux, pour en admirer plus tost les effects que pour en cō- prēdre les causes: & pour nous faire adououer de l'ame ce que le poëte a dict autresfois de la riviere du Nil,

*Et gentes maluit ortus
Mirari quam nosse tuos. & vn autre escriuāt du mesme subiect,
Secretō de fonte cadens, qui semper
inani*

H vj

*Querendus ratione latet, nec conti-
git ulli. Hoc vidisse caput. Car tout ainsi
comme nous cognoissons biē
la beauté de ce fleuve, sa ferti-
lité, sa grandeur, & la ressem-
blance de ses eaux à celles de
la mer, mais sa source nous est
incognue : aussi apperceuons
nous bien quelque chose de la
grandeur & puissance de l'a-
me, & par les effets ordinai-
res nous voyons des marques
apparentes de ces trois facul-
tez qui appartiennent aux
mœurs, la concupiscente, l'i-
rascible, & la rasonnable : &
de ces trois autres dont aucu-
nes nous sont communes avec
les bestes & les plantes, la ve-
getatiue, la sensitue, & l'int-
tellectuelle : & de ces autres
encore dont traicté la medeci;*

ne, la naturelle, la vitale, & l'an-
imale : mais son origine & sa
source est cachee aux pl^e clair-
uoyans. De sorte que plus ie
vay recherchant & ce que les
anciens en ont creu, & ce que
les modernes en tiennent, plus
ie me trouue empesché à me
desuveloper de leurs diuerses
opinions. Tant les œuures de
Dieu sont admirables & incō-
prehénsibles, que nous ne pou-
uons nous venter d'en auoir
aucune parfaicte cognoissan-
ce, si non par emprunt de sa fa-
uer qui nous en communi-
que autant que bon luy sem-
ble. Et quant à nostre subiect
mesme, quelquesvns ont pen-
sé que ces paroles de l'Eccle-
siaste s'y deuoyent rapporter,
*Quo modo ignoras que sit via spiri-
tus, & quare ratione compingatur ossa*

*in ventre pregnantis, sic nescis opera
Dei qui fabricator est omnium.*
Mais c'est à mon avis trop
apporter de violence & à l'in-
tention de l'auteur & au sens
des paroles , que les vouloir
destourner à cette interpreta-
tion. Il semble que la conti-
nuité du discours & l'inter-
ponction du texte Grec est
bien plus conuenable à cet au-
tre sens , Celuy qui prend
garde au vent ne semera
point , & celuy qui regarde
les nuées ne fera point la
moisson , car en ces choses
aucun ne cognoist la voye
de l'esprit. Comme les os de
l'enfant au ventre de la me-
re , ainsi les œuures de Dieu
nous sot incognueüs. Quoy
que c'en soit nous sommes
contraints de confesser que

L'origine de l'ame est vn des plus cachez secrets, mais aussi des plus dignes de la recherche d'une ame Chrestienne. Aussi ne me suis-je pas tant engagé à ceste entreprise par aucune presumption de sçauoir, que par desir d'apprendre ce qu'il en faut tenir: n'estant point tant ignorant de la difficulté, qu'amoureux de la beauté du subiect. Or n'ayant encore osé iusque icy rien hazarder pour approfondir la resolution de ce point, ie me suis contenté de vous repreſenter la multiplicité des opinions qui s'y rencontrent: imitant en quelque maniere les elephans, qui ne pouuans nager en grande eau, prennent à tout le moins plaisir de fe promener sur le bord des riuieres. Per-

184 DE L'ORIGINE
mettez-moy, Messieurs, pour
l'etree de ce discours que i-ad-
iouste encore trois opinions
aux precedentes, auparauant
que de venir à l'examen de ce
que vous en iugerez estre di-
gne. La premiere sera de ceux
qui ont creu que l'ame estoit
de sang, comme il appert par
le tesmoignage de Hippon, le-
quel en euitant cet escueil a
heurté contre vn autre. Car
estant en cete erreur dōt nous
auons parlé cy deuant, que l'a-
me procedoit de la semence,
il disoit en consequence que
l'ame estoit d'eau, & pour cete
occasion reprenoit le iugemēt
de ceux qui l'asseuroyent estre
de sang: d'autant, disoit il, que
la semence n'est pas sang. En-
tre ceux d'oc qui ont creu que
l'ame estoit sang, ie trouue das

les autheurs anciens que Critias & Empedocle tenoyent le premier reng. Et quant à Critias nous en auons la depositio d'Aristote assez manifeste. Mais pour le regard d'Empedocle il se rencontre quelque varieté entre les rapports qu'ō en fait. Car il semble au dire de Macrobe qu'il estimast l'ame tout à fait estre de sang. Plutarque escrit de luy qu'il estableffoit non la substance, mais seulement le siege de l'ame en la consistence du sang. Encore selon les autres n'esté doit-il pas si au large la situatiō de l'ame que de la faire nager en la masse vniuerselle du sang, mais il la resserroit en cete partie qui enuironne le cœur, comme nous apprenons de Tertullian, lors qu'en son

186 DE L'ORIGINE

liure de l'ame il discourt de l'estre & du lieu de ce souverain degré que les Grecs appellent *ὑμενίον*. Et ille versus *Orphei vel Empedoclis*, dit-il, *Namque hominis sanguis circumcordialis est sensus*. Et Ciceron dedans ses questions Tusculanes, *Empedocles animum esse censit cordi circumfusum sanguinem*. Le vers d'Empedocle dont ils ont entendu parler est celuy cy qui se trouue encore parmy les fragmens recueillis de l'antiquité par diuers auteurs,

Αἴτια γάρ τις σπένδει μετεγέρπει τον θεόν τον θεόν.

Quelques philosophes ont mis au sang non la substance ou le siege de l'ame, comme Critias & Empedocle; mais la nourriture, comme Pythagoras avec ses sectateurs. Et ne sçay si c'est point pour cete

consideration que Sextus Empiricus a dict autres-fois qu'ordinairement les ames sont alterees de sang, comme portees par vn desir naturel à l'aliment qui les entretient. Ainsi voyōs nous en l'Odysee d'Homere qu'Ulysse mettoit son espee au deuant du sang espandu, pour empescher les ames d'en approcher: & qu'aussi tost qu'il s'estoit retire, ou qu'il auoit remis son espee au fourreau, les ames beauoyent de ce sang, & au mesme temps commençoyent à parler. C'est pourquoi le poete introduit entre les autres ames celle de Tiretias parlant en ceste sorte:

Αν' ἀποχέος δόθε, ἔπιχε δὲ φάστανον ὅξι
Αἴματος ὄφεα πίε, καὶ τοι μηδέτε εἴ πο.

Tous ces philosophes anciens ont peu estre attirez à ces par-

188. DE L'ORIGINE
ticulieres heresies par la spe-
cieuse apparence de diuerses
raisons. Aristote allegue cel-
le-cy, qu'ils estimoyent que le
sentiment estoit la principale
opération de l'ame, & que l'a-
me tenoit cete propriété de la
nature du sang. Ceux qui met-
tent le siege de nos ames au
sang se sont peut-estre fondez
sur ceste maxime vulguaire,
que l'esprit ne peut demeurer
dans le sec. Et si cete coniectu-
re vous semble tiree de trop
loing, ie vous donneray pour
garant S. Augustin, qui dict,
Anima certe, quia spiritus est, in
siccо habitare non potest, ideo in san-
guine fertur habitare. Ce sont ses
propres termes extraict des
questions qu'il a faites sur le
vieil & nouveau testament, &
repetez par Gratian dedans les

canons du decret: où la glosse adiouste vn traict facetieux, duquel le recit en passant resiouira vos esprits, *Et est argumentum, ditelle, pro Normannis* (ie ne sçay s'il seroit point plus à propos de lire *Germanis*: à ces deux nations la dispute) *Anglicis, & Polonis, ut possint fortiter bibere, ne anima habitet in secco.* Mais ne vous estonnez vous point commé t'on a creu que la propre assiette de l'ame deust estre dans le sang pour ne pouuoir habiter dans le sec, vnu qu'il semble au contraire que la siccité produit ordinairement de plus beaux effets d'entendement & de prudence que l'humidité? Chascun sçait ce dire ancien d'Heraclite que la lumiere scie che est la meilleure ame, &

190 DE L'ORIGINE

celle au contraire qui est destrepee avec le corps est comme vne vapeur espaisse, pesante, & tenebreuse, qui ne peut estre enflambee ny esleue en hault. Platon escrit que l'ame entrant au corps est tres aduisee, mais qu'aussi tost qu'elle est enuironnee de cete humidite qui s'y rencontre, elle devient assopie & ignorante. Galien diet que le sang à l'occasion de sa grande humidité rend les hommes stupides & simples. Et les Naturalistes nous apprennent qu'entre les bestes brutes celles là sont plus aduisees dont le tempérament tient du sec, comme les fourmis & les abeilles : & celles à l'opposite qui ont plus d'humidité sont plus lourdes, comme le pourceau, & les au-

tres semblables. Clement Alexandrin semble rapporter la cause de l'opinion de ceux qui disent que le sang est la substance de l'ame, à ce que le sang se trouue engendré le premier en l'homme. Laetance Firmian à ce que l'ame sort du corps par l'effusio du sang, & sas luy ne peut nō plus subsister que la clarté d'une lampe se conseruer sans huile. Cōsideration qui semble estre fauorisee par les princes des poëtes Grecqs & Latins, dont l'un appele la mort purpuree, *περιπούλησις θάνατος*, & l'autre à son exemple dict *Purpuream vomit ille animam*. Mais Laetance en la suite de son discours montre bien la foiblesse de cette raison. Et quoy donc, dict il, si l'ame est estinte aussi tost que

. 3831

le sang est respandu par l'ouverture d'une playe, ou consommé par l'ardeur d'une fieure, s'ensuit il que la substance de l'ame soit en la matiere du sang ? Certes si nous admettons cette consequence, il sera permis par la même raison de conclure que la lumiere n'est autre chose que l'huile, pour ce que l'huile estant consommée aussi tost la lumiere s'esteint. Enfin par l'adresse de cette comparaison fuyant une erreur il se laisse glisser en une autre, & ne voulant establir au sang ny la substance de l'ame avec Critias, ny le siege avec Empedocle, il en tire la nourriture avec Pythagoras, & fait l'ame semblable à la lumiere, en ce que tout ainsi comme la lumiere tire son aliment

ment de l'huile , aussi faict l'ame de l'humeur du sag. Quelques vns voulans censurer cette opinion se sont rendus dignes eux mesmes d'vne iuste censure , lors que pour la refuter ils ont allegué que si l'ame estoit sang il s'enfuiroit qu'ē perdant vne partie du sang on perdroit vne portion de l'ame. Et n'ont pas pris garde que des choses qui ont les parties semblables la portion qui reste est mesme que le tout , cōme peu d'eau est autant eau que beaucoup , comme l'or & l'argent , & toutes choses en general dont les parties ne sont différētes d'ēsſence, retiēnent en la moindre quantité la denomination du total. De mesme donc supposé que l'ame fust sang , on pourroit dire neant.

I

194 DE L'ORIGINE
moins que le peu qui en resteroit seroit vne ame. Mais cete autre raison semble bien preser d'auantage, que s'il faut tenir pour ame ce dont la priuation fait cesser l'estre de l'animal, par consequent & la pituite, & l'vne & l'autre bile est ame: le cœur, le foye, le cerveau, les intestins, sont autant d'ames, puis que chacune de ces choses estat séparée de l'animal il cesse à mesme instant de viure. Dauantage il se trouve vne infinité de subiects qui ont des ames & n'ont point de sang, ce qu'on peut remarquer principalement aux poissons mollassez, que les Grecs appellent *μαλάχια* ou *μαλακόβρευς*, comme la seiche, le pourpre, le casserol: ou ceux qui sont couuerts d'vne escaillle dure,

D E L' A M E. 195

que les Grecs nomment *ἰσπακό-
σίρια*, comme les huistres & les
moules : ou ceux qui ont l'es-
corce plus tendre , que les
Grecs appellent *μαλακόσπατα*, Ne-
mesius *ἀπαλόσπατα* , comme la
langouste, le hōmar, l'escreuif-
se, lesquels estans animez , &
n'ayans point de sang , nous
font euidentement recognoi-
stre que l'ame n'est pas sang.
Mais pour ne m'arrester da-
uantage à la refutation de ces
opinions, vous iugez aisement
combien elles derogent à la
grandeur de nos ames, les met-
tant au reng de celles des be-
stes brutes , & leur ostant cete
immortalité que les payens
mesme ne leur ont pas deniee.
Car de vray si la substance de
l'ame est au sang , que deuien-
dra l'ame quand le sang est

I ij

196 DE L'ORIGINE
perdu? Si c'est son siege, où se
reposera-elle apres la mort? Si
c'est son aliment, dequoy se-
ra elle nourrie? Arrestons nous
donc plustost à la distinction
que fait Cagliodore entre les
animaux irraisonnables & les
hommes, en ce que la vie des
bestes brutes ne consiste qu'au
sang, là où l'ame humaine est
immortelle, & pour ce est elle
bien à propos appelee *anima*,
selon la coniecture de quel-
ques-vns, comme qui diroit
anima, qui ne participe rien du
sang, d'autant qu'apres la
mort du corps & l'effusion du
sang la substance de l'ame de-
meure tousiours en sa perfe-
ction. La seconde opinion est
de ceux qui plus importuns au
jugement d'Aristote (mais ne
trouuez vous pas qu'il les flat-

te, quand il les note d'vne si douce iniure, les appelant *οργητηρίας*:) ont tenu que l'ame estoit eau. L'vne de leurs raisons estoit tiree de la nature de la seméce, laquelle en tous animaux est humide. Mais la force de cet argumét est assez renuersee par ce que nous auons cy deuant demontré que nos ames ne viennēt point de la semence. L'autre raison estoit que l'eau semble nous donner la vie, puis que nous ne pouuons viure sans eau. Mais si cete consequence estoit valable, nous conclurions le mesme des alimens, & des autres choses aussi nécessaires à l'entretien de nostre vie. Dauantage s'il se trouve en nature des animaux qui ne boiuent iamais, comme on dijt de cer-

I iij

198 DE L'ORIGINE
taines aigles, des perdrix, &
quelques autres, dirons nous
pourtant que ces animaux soy-
ent sans ame? Certes si la sub-
stance de nos ames dependoit
de quelque element, ce seroit
de l'air plustost que de l'eau,
puis qu'on se peut abstenir
d'eau par vn long espace de
temps, là où sans respiration
& sans air on ne peut subsister
vn moment. Et toutesfois en-
core peut on remarquer infi-
nis animaux qui ont vie & ne
respirent point, comme tous
les insectes, les mousches à
miel, les guêpes, les fourmis,
plusieurs animaux marins, &
tous ceux en general qui n'ont
point de poulmon. Nous pou-
uons donc à plus forte raison
conclure que la substance de
l'ame n'est point eau. La der-

niere opinion est de ceux qui font nostre ame de feu. Je ne veux point icy reperer importunement ce que ie vous ay cy deuant dict de ceux qui font entrer le feu en la composition de l'ame. Encore moins m'arresteray-ie à examiner ce que disoit Democrite que l'ame est vne certaine composition en feu, de choses perceptibles par la raison, qui ont leurs formes rondes, & leur puissance de feu, comme nous apprenons de Plutarque: ou comme l'explique Nemesius *τὰ ὁρατοῦ ἔστιν οὐχί-ματα τὸν ἀτόμων συγκριτόμενα πόρ τε καὶ φυχὴν ἀποτελεῖν.* Mais quant à ceux qui ont tenu que l'ame est simplement vn feu, leurs principales raisons au rapport d'Aristote estoient fondees sur ce que le feu est de tressubtiles

I iiiij

200 DE L'ORIGINE
parties, qu'il est beaucoup plus
incorporel que les autres elem-
mens, & qu'il est meu & meut
aussi tout le reste. Cassiodore
dict que les autheurs qui ont
attribué à la substance de l'a-
me vne qualité de feu, auoient
egard à ce qu'elle est tousiours
entretenue en son estre par
vne ardeur mobile, que par sa
chaleur elle viuifie tous les
membres du corps, que toutes
choses celestes sublissent par
la vigueur d'une flamme eter-
nelle, & non par la simple for-
ce d'une fumée consomptible
& temporelle.

*Igneus est ollis vigor, & cœlestis
origo*
Seminibus, dict le poete S. Atha-
nase & quelques autres s'ap-
puyent sur cete principale rai-
son, que la presence de l'ame

donne la chaleur au corps, & son absence le réd froid. Nous pouuons adiouster encore celle-cy, que des quatre qualitez naturelles, la chaleur, la froideur, la siccité, & l'humidité, la plus inutile ce semble, & qui cause le plus d'empeschement aux fonctions de l'homme, est la froideur. Car son excez apporte volontiers de la resistance ou du retardement en l'estomac à la concoction des viandes, ez testicules à l'elaboration de la semence, ez muscles à la liberté des mouemens du corps, au cerueau à la ratiocination & discours. Et si nous luy ostons cete seule propriété de temperer la chaleur naturelle, nous trouuerōs au regard du surplus véritable le dire de Galien qu'elle nuit

I v

202 DE L'ORIGINE
manifestement à tous les offices de l'ame. Or s'il est ainsi,
Messieurs, comment accorderons nous les autheurs de cete opinion avecque Chrysippus & les autres dont nous auons traicté en nostre premier discours, lesquels rapportent la formation de l'ame à la refri- geration de l'air qui vient en- uironner le corps en sa naissance? Comment les pourrōs nous concilier avec Origene qui s'Imagine vn refroidissement de cete chaleur diuine que l'ame auoit premieremēt en l'estat de sa perfection? Cō- ment respondrons nous à Aristote quand il dict qu'ordinai- rement les animaux qui ont le sang froid, & par consequēt plus subtil & delié, ont plus d'entendement & de pruden-

ce, & ceux au contraire qui l'ôt chaud sont de nature plus terrestre, grossiere, courageuse, & cholérique, ainsi qu'on peut remarquer aux sangliers & aux taureaux? Si vous ramenez en faueur de ceux qui font l'ame de feu, ce qui fut mis en auant en nostre premier discours, que les esprits plus grossiers se rencontrent aux païs les plus froids, & les plus subtils aux plus chaulds, encore leurs aduersaires pourront ils s'eschapper par cete raison qu'ailleurs en rend le mesme Aristote, quand il diët que c'est d'autat que ceux qui habitent aux regions les plus froides sont plus chauds, à cause que la froideur du lieu resiste à leur chaleur naturelle, & l'epesche de se diminuer en

I vj

204 DE L'ORIGINE
se dispersant. Au contraire
ceux qui demeurent aux lieux
chauds sont plus froids, parce
que l'excès de chaleur du pays
consomant la chaleur naturelle
du cerveau, rend les hommes
plus froids, & par consé-
quent plus ingénieux & mieux
advisés. Mais pour ne perdre
point d'avantage de temps & au
rapport & à la refutation de tant
de diverses opinions, j'aborderai
seulement à cette dernière
la censure de Laetance en ces
termes. *Qui autem ignem putauerunt hoc usq; sunt argumento, quod
præsente anima corpus caleat, rece-
dente frigescat. sed ignis & sensu
indiget, & videtur, & tactu combu-
rit: anima vero & sensu aucta est, &
videri non potest, & non adurit.*
Jusques ici, Messieurs, j'ai dé-
ployé sur le tapis plusieurs in-

pties de l'antiquité, indignes
ie l'adououë, de vostre patiéce,
mais auxquelles neantmoins
nous auons cete obligation,
que parmy leurs tenebres no^z
trouuons quelques estincelles
qui nous esclairët à la recher-
che de la verité. Aristote n'a-
uoit point trop mauuaise rai-
son de dire que les erreurs de
ceux qui commencerent les
premiers à philosopher meri-
toyent estre tenues en singu-
liere veneratiō, d'autant qu'il
est plus aisé d'adiouster aux
choses inuentees, que d'en in-
uenter de nouuelles. L'espere
aussi que l'examen & la censu-
re que vous apporterez sur ce
qui a été discouru faisant re-
cognostre ce q l'ame n'est pas,
me tracera vn chemin plus fa-
cile à descouvrir ce qu'elle est.

THEOD. Encore que de toutes les opinions qui ont esté representées aucune à mon avis ne merite estre tenue pour véritable, & qu'on puisse au contraire à bon droit en faire le même iugement que Plaute a faict des femmes, *Optima nulla potest eligi, alia atque alia peior est frater:* toutesfois parmy cette diuersité il y en a de plus vraysemblables les vnes que les autres, & pour cette cause ont elles aussi rencontré plus grand nombre de sectateurs. Entre toutes il me souuient de celle qui establit au sang la substance, ou le siège, ou la nourriture de l'ame. En quoy je ne m'estonne pas si entre les anciens philosophes Critias, Empedocle, & Pythagoras l'ont creu: & entre les poëtes Ho-

merc & Virgile és lieux que vous auez rapporté. Mais ie suis plus esmerueillé des vestiges qui s'en peuuent remarquer és sainctes escritures. En la Genese apres que Cain eut occis son frere Abel , quand Dieu luy diët: *Qu'as tu fait?* la voix du sang de ton frere crie à moy de la terre, quelques vns interpretent la voix du sang, c'est à dire de l'ame. Mais la preuue est bien plus manifeste en cet autre passage , auquel apres que Dieu eut permis de manger indifferemment de tout ce qui auoit vie & mouvement, il adiouste cete restriction , *Excepto quod carnem cum sanguine non comedetis. Sanguinem enim animarum vestiarum requiram &c.* Les termes Hebreux expriment plus disertement,

208 DE L'ORIGINE
Excepto quod carnē in anima suā in
sanguine suo nō comedetis. Et au Le-
uitique, Homo quilibet de domo Is-
raël & de aduenis qui peregrinantur
inter vos, si comedet sanguinē, ob-
firmabo faciē meā cōtra animā illius,
& disperdā eā de populo suo, quia ani-
ma carnis in sanguine est. Fadiou-
ste encore ce lieu du Deuteron.
Hoc solū caue ne sanguinē comedas.
Sanguis enim eorum pro anima est.
L'Hebreu passe pl^o auāt, nā san-
guis est ipsa anima. D'où incōti-
nēt en la suite du texte il est in-
feré. *Et idcirco non debes animam*
comedere cum carnibus, sed super ter-
ram fundes quasi aquam. R. F. Je
scay que quelques-vns inter-
pretent ainsi ces passages, le
sang est l'ame, c'est à dire le
siège de l'ame, la fontaine des
esprits, la nourriture & la con-
seruation de la vie. Je scay qu'ē
la langue Hebraïque yn mes-

me mot signifie le sang & l'ame, & se prend ordinairement pour cete vie qui nous est cōmune avec les bestes brutes. Mais il est principalement à remarquer qu'és lieux sus alleuez il n'est point parlé de l'ame humaine dont nous traîtōs, ains de celle des animaux seulement qui seruent à nostre nourriture. Et de ceux-là nous aduoüons que l'ame & la vie est contenuë dans leur sang. Ainsi Auen Estra explique ce lieu que nous auons rapporté de la Genese, Vous ne mangerez point la chair avec son ame, car son ame est le sang, tout ainsi, dict il, que s'il ordonnoit: ne deuorez point l'ame avec la chair, parce que l'ame de tous les animaux est leur sang, & ceste ame est la sensitiae & vegetatiue, & cell e

qui a mouvement, sçauoir est le corps mesme. L'ame, dict il, de tous les animaux est le sang. Il entend des autres animaux que de l'homme, ainsi que nous pouuons mesme receuillir de l'interpretatio de S.Ieā Chrysostome sur le mesme passage, *τὸ αἷμα τὸν ἀλλον λέων οὐχὶ ἀντὸν εῖται*.

Quant à ceux dont nous a parlé cy deuant, qui establissoient la substace de l'ame humaine au sang, Iustin Martyr ne veut point emprunter d'ailleurs de plus solides argumens pour les conueincre, que des paroles du createur qui distingue l'ame d'avec le corps. Comme quād la puissance fut accordee au diable d'affliger Job en son corps & non pas en son ame. Et quand il est dict qu'il ne faut point apprehéder

ceux qui peuvent occire le corps seulement, & n'ont point de iurisdiction sur nos ames.

P O L I D. Entre ces diuer-
ses opiniōs que vous auez rap-
portées, celle cy sembloit estre
des plus probables qui faisoit
descendre les ames du ciel, afin
d'estre enfermées dedans les
corps pour l'expiation de leurs
anciennes fautes. Mais sur ce
poinct il m'est demeuré vne
curiosité de sçauoir la vraye
intelligence de ce passage de
Hieremie duquel vous auez
obserué que plusieurs abu-
soyent pour la confirmation
de cete opinion, lors que le
prophete maudit & le iour de
sa naissance & celui qui l'a pre-
mierement annōcé à son pere.
R. F. Ceux là vrayement en-
ont abusé qui ont creu que

212 DE L'ORIGINE

Hieremie estimast le iour de sa naissance malheureux , pour auoir transporté son ame d'vn seiour bien-heureux en la captiuité du corps. Et les Hebreux n'ont guere mieux rencontré , lors que par la subtilité de leurs supputations rapportans au temps de la natuïté de Hieremie le cinquiesme mois auquel la ville de Hierusalem fut prise & le temple destruit , ils en ont inferé que le prophete appelloit infortuné le iour de sa naissance , ayant égard au desastre du sac de Hierusalem. Mais l'intention de Hieremie est assez manifeste en ce qu'incontinent apres il adiouste , *quare de vulua egres-
sus sum ut viderem laborem & do-
lorem , & consumerentur in confu-
sione dies mei* : Pour montrer

que la seule consideration des maux qu'il enduroit luy faisoit deplorer le iour de sa naissance comme pour la mesme cause plusieurs implorent la mort à leur secours, d'autant que *me-
lior est mors quam vita amara, &
requies eterna quam languor perse-
uerans.* Ainsi voyons nous que Job au milieu de ses afflictions faisoit les mesmés souhaits, *Pereat dies in qua natus sum, & nox
in qua dictum est conceptus est homo,
& ce qui s'ensuyt. Et vn peu a-
pres, Quare misero data est lux, &
vita his qui in amaritudine anime
sunt? Qui expectant mortem, & non
venit, &c.* Ainsi nostre Seigneur pour exprimer l'extreme malheur auquel Iudas s'estoit precipité, dicit qu'il eust esté expedient à cet homme de n'estre jamais né.

P Y C. Ces lieux de la faincte
escriture m'en ramenent en
memoire vn autre , duquel S.
Hierosme tesmoigne aussi que
ceux là se sont voulu seruir qui
ont creu qu'au parauant la cō-
stitution du monde les ames
faisoyent leur demeure avec
les anges en la Hierusalem ce-
leste. C'est au commencement
de l'epistre de saint Paul aux
Ephesiens, où il diët, *sicut elegit*
nos in ipso ante mundi constitutio-
nem , ut essemus sancti & immacu-
lati in conspectu eius in charitate , qui
prædestinavit nos in adoptionem fi-
liorum per Iesum Christum in ipsum
secundum propositum voluntatis sue
in laudem gloriae gratiae sue. Ceux
qui pour exclure la predestina-
tion luy opposent comme cō-
traire cete iustice diuine qui
reluit en la distribution des

DE L'AME. 215
peines & des salaires, & croyer
que Dieu estit les personnes
non tant par le preiugé de sa
science que par leurs merites
se figurent qu'auparauant l'e-
stablissement des creatures vi-
sibles en ce monde Dieu auoit
faict des creatures inuisibles,
entre lesquelles estoient aussi
les ames, & que d'icelles au-
cunes pour certaines causes
cogneues à Dieu seul ont esté
precipitées en cete vallée de
larmes, en ce lieu d'affliction
& de pellerinage, duquel Da-
uid desiroit avec tant d'affe-
ction de sortir pour retourner
en son ancienne demeure,
*Heu mihi quia incolatus meus pro-
longatus est, habitavi cum habitanti-
bus Cedar, mulium incola fuit ani-
ma mea. Et l'Apostre en son e-
pistre aux Romains, Infelix ego*

homo, quis me liberabit de corpore mortuus huius? Au parauant donc, disent ils, que les ames fuffent releguees aux peines de ce mōde, Dieu a choisi particuliérement sainct Paul & ses semblables, qu'il a neātmoins enuoyé icy bas, mais pour la conduite & l'instruction des ames pecheresses plustost que pour le supplice: ne plus ne moins qu'ē la captiuité de Babylone quād le Roy Nabuchodonosor emmena le peuple en Chaldee, on choisit entre les enfās d'Israël Ananias, Misael, Azarias, Daniel, Ezechiel, Aggee, Zcharie, qui furent enuoyez nō comme ayans merité le ioug de seruitude, mais pour le service du Roy, & la consolation des captifs. Ainsi entendent ils aussi que deuant la creatiō du monde.

monde, & la generatiō de toutes choses qui y sont, Dieu estoit le refuge de ses bons seruiteurs, & destournent à cette interpretation ce que Dauid chantoit en la personne de Moïse, *Domine refugium factus es nobis à generatione in generationem, Priusquam montes fierent aut formaretur terra.* R. F. Ce lieu que vous auez allegué de S. Paul en l'epistre aux Ephesiens desireroit vn plus ample traicté, pour montrer que la predestination n'exclut point la iustice de Dieu, mais de peur que cette dispute nous tire trop loing de nostre subiect, ie diray seulement que l'selection de saint Paul n'estoit point fondee sur les merites precedens de sa part, ains sur le bon plaisir de nostre Seigneur; cō-

K

218 DE L'ORIGINE
me ie remarque premierement
par ces paroles, *secundum propo-*
situm voluntatis suæ : & puis en-
core par ces autres, elegit nos in
ipso ante mundi constitutionem, ut
essemus sancti & immaculati. Pre-
nez garde s'il vous plaist que
l'Apostre ne se diët pas auoir
esté esleu de Dieu pource qu'il
estoit desia sainct & sans ma-
cule deuant la face de Dieu,
mais afin que desormais il fust
tel. De sorte que cete authori-
té de sainct Paul ne donne au-
cun aduantage à l'opinion ny
d'Origene, qui croyoit que l'ef-
fet de la predestination depé-
doit des merites qui auoyent
precedé la naissâce: ny de ceux
qui ont rapporté la predesti-
nation aux merites qui en pre-
cedent l'effet durant le cours
de nostre vie, comme si nos

bōnes œuures estoient la cau-
se de cete predestination, selō
l'erreur des Pelagiens qui di-
soyent que le principe des bō-
nes actions est de nous, & la
consommation de Dieu:ny de
ceux encore qui ont dict que
les merites qui suiuent l'effeſt
de la predestination font cau-
ſes de la predestination: com-
me si Dieu auoit ordonné de
toute éternité de donner ſa
grace à quelqu'vn d'autant
qu'il a preueu des lors qu'il en
vferoit bien. Et moins certes
peut on receuillir de cete au-
thorité l'ancienne demeure
descreatures inuifibles au ciel,
dont les vnes ayent été en-
uoyees en cete valee de miſe-
re, & les autres par vne ſingu-
liere eſlection retenues, & pre-
ſeruée des malheurs de ce mo-

K ij

220 DE L'ORIGINE
de. Car il n'y est rien diserte-
mēt exprimé de l'estat auquel
estoyent les ames au parauant
la production des creatures vi-
sibles. Mais seulement l'Apo-
stre tesmoygne la presciēce de
Dieu à qui toutes choses futu-
res sont presentes, & cogneuēs
au parauant qu'elles soyent. Et
d'autant que la predestination
est vne partie de sa prouidēce,
il nous enseigne aussi que la
souueraine bonté de Dieu en-
tre plusieurs en choisit quel-
ques-vns, & les rend partici-
pans du bonheur de cete pre-
destinatiō, qui n'est autre cho-
se qu'vne preparatiō de la gra-
ce pour le present, & de la gloi-
re pour l'aduenir. Quāt au lieu
du Psalmiste *Hei mihi quia inco-
latus meus prolongatus est*, &c. c'e-
stoit vne plainte de Dauid lors.

qu'il estoit persecuté de Saül, & vne priere qu'il faisoit à Dieu pour estre preserué du venim des langues mesdian-tes, combien que spirituelle-ment la plus part l'interprete du desir qui porte vne ame deuote à la deliurance des tene-bres du mōde & de la conuer-sation des pecheurs pour s'ap-procher de Dieu. Tout ainsi qu'ailleurs quand le mesme Psalmiste disoit *Educ de carcere animam meam*, il est manifeste qu'il demandoit à Dieu la de-liurance de sa captiuité, & l'is-sue de la cauerne où il estoit mussé fuyant la persecutiō de Saül, combien que quelques-vns spirituellement prennent cete prison ou pour les tribula-tions, ou pour les enfers, ou pour le mōde, ou pour le corps

K iij

222 DE L'ORIGINE
mesme qui emprisonne nostre
ame.

Evr. Je passeray s'il vous plaist à cete autre opinion qui rapporte la descente des ames aussi bien que des corps à la generation des hommes, & vous sommeray de la promesse que vous nous fistes lors que traitant de ce point vous remistes au discours du iourd'huy l'esclaircissement de la raison tiree du peché originel. Je cōfesse que ie ne puis comprendre aisement le moyen par lequel ce peché qui est attaché à nostre ame peut estre transmis en nous par nos parens, si nous ne receuons d'eux-mesmes le subiect auquel cete marque est emprunte, qui est l'ame. Car puis que selon la maxime des philosophes l'acci-

dent ne peut passer d'un subiect en un autre, comment se peut il faire que cete tache qui n'a point de residence ailleurs qu'en nostre ame, nous soit communiquée si non par ceux mesmes qui nous donnent les ames? En voulez vous vne plus manifeste preuve que quand Dauid tesmoigne que nous sommes conceus en peché: *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, & in peccatis concepit me mater mea.* Car qu'est-ce autre chose de dire que ma mere m'a conceu en peché, sinon qu'el'e a conceu le subiect auquel cet accident est attaché, qui est l'ame? Au contraire l'ame de nostre Seigneur n'a point été asservie à cete commune loy qui nous oblige au peché, d'autant que par vne particuliere

K iiiij

224 DE L'ORIGINE
façon de naissance il est venu
au monde sans copulatiō char-
nelle. Aussi apres que l'ange
eut dict à la Vierge *Spiritus san-*
ctus superueniet in te, & virtus Al-
tiſimi obumbrabit tibi, il adiou-
sta Ideo que & quod nascetur ex te
sanc̄tum vocabitur filius Dei. R. F.
Encore que nos ames soyent
creées de Dieu, & non pas en-
gendrees des hommes, toutes-
fois le Createur par vn secret
iugement les reputé pechereſ-
ſes en nostre premier pere. Dōt
la raison bien qu'à nous inco-
gneuē ne ſçauroit eſtre que iu-
ſte, puis que Dieu l'a ainsī or-
donné. Et peut eſtre en ce
poinct ſeroit il plus expedient
à l'exemple de S. Auguſtin de
cōfesser avec humilité nostre
ignorance, qu'avec presom-
ption trop hardiment aſſurer

iii X

ce que Dieu a voulu no⁹ estre
caché. Aucq cete recognoissā-
ce de nostre imbecillité nous
pourrions dire que comme au
sacré mystere de l'Eucharistie
pardessus les regles cōmunes
de nature apres la consecratio
du pain les accidens demeuer-
rent sans la substance, aussi par
vn moyen secret nous tiron
de nos peres & meres la quali-
té du peché originel au para-
uant la creation de l'ame qui
en est le subiect : par la mesme
raison que la iustice originelle
eust esté par euxmesmes trans-
mise en nous, si nostre premier
pere eust persisté en son estat
d'innocence. Si ce n'est que
nous aimfions mieux philoso-
pher avec ceux qui disent que
nous tenons de nos parens le
péché originel, en considera,

K v

226 DE L'ORIGINE
tion de ce que nous receuons
d'eux vrayement la nature hu-
maine, & en consequéce aussi
son infection. Je dis que nous
receuons d'eux la nature hu-
maine, non pas que la genera-
tion soit immediatement cau-
se de la production de nostre
ame, mais à tout le moins de
cete dernière disposition qui
en est susceptible, & de laquel-
le s'ensuyt naturellement l'vn-
ion substantielle de l'ame &
du corps dont la nature hu-
maine est composee. Cela sup-
posé, ce qui est principalemēt
remarquable en ce poinct, est
que quand Dieu defendit à A-
dam l'usage du fruit excepté,
tout ainsi que la promesse des
graces & prerogatiues fut fai-
te non seulement à luy, mais à
route sa lignee s'il eust obey à

ce commandement, aussi en ce cas de désobéissance la menace des peines regardoit pareillement toute sa postérité comme participante à sa transgression. *Nostra est Adam's culpa*, dit S. Bernard, *quia et si in alio nos tamen peccavimus*. De sorte que pour juger que l'homme soit entaché de la souillure originelle, il n'est point besoin de s'embrouiller de plusieurs curieuses recherches, vne seule condition est requise, sciauoir est qu'il soit issu de la race d'Adam. De là pouuons nous apporter quelque lumiere à ce verset du Psalmiste qui nous fait conceus en peché, & duquel saint Hierosme en ses commentaires recognoist la difficulté, lors que sur ces mots

K vi

228 *in peccatis concepit me mater mea, il n'a dict autre chose sinon Obscurus locus, & altius retractandus.* Arnobe pense que l'intention de David estoit d'adououer que son peché ne pouuoit estre imputé à Dieu, puis qu'il n'a pas dict *cum iniquitatibus*, ny *cum peccatis*, mais *in iniquitatibus*, & *in peccatis*. Et toutesfois il se trouve vne certaine traduction cōcēue en ces termes, combien qu'en vn autre sens, *Ecce cum dolore natus sum, & cum peccato concepit me mater mea.* Mais ie dis que ce lieu premierement doit estre pris du peché originel, qui n'est autre chose que cete loy des mēbres, ou de la chair, comme elle est appelee en l'escriture sainte, cete concupiscence, & cete affection vitieuse qui nous porte aux choses illicites.

illicites. Je dis aussi que nous tironz ce peché de nos parens, mais ce n'est pas selon l'ame, car l'ame d'Adam au parauant qu'il engendraſt eſtant desſi iuſtifiée, il ne pouuoit transmettre à ſa lignee le peché d'ot il estoit deliuré. Et bien qu'il fust vray que cete tache eust paſſé éſ ames de ſes ſuccesſeurs, comment aujourd'huy nous pourroit-elle ſouiller, puis qu'elle a eſté effacee par le remede du baptesme? C'eſt donc ſelon la chair que ce peché nous eſt cōmuниqué, ſoit en la faſon que ie viens de de- duire, ſoit, comme S. Auguſtin l'interprete, d'autant que le moyen par lequel il eſt en nostre ame vient de la corruption de la chair. Car depuis le peché de nostre premier pe-

©BIU-Santé 230 DE L'ORIGINE
re, diest-il, la chair a esté corrompue, en sorte que l'acte charnel ne se peut accomplir qu'avec vne concupiscence & vn desir de volupté charnelle. D'où il arrive que la chair cœuë en cete concupiscence tient du deffaut de son origine, & comme par vne certaine contagion puis apres infecte l'ame qui est infuse en elle. Et tout ainsi que nous apperçevons par les effects le vice d'un vaisseau, lors que le vin qui est versé dedans commence à s'agir, aussi la corruption qui estoit en la chair au parauant l'infusion de l'ame fait reconnoistre ses effects apres que l'ame y est infuse. Je ne doute pas que l'on puisse trouuer encore aujourdhuy des gens refractaires à cete doctrine, &

que quelques nouveaux Voy-
ans se persuadent aisément que
l'ame n'estant point transmise
en nous par nos parens, ne tire
point aussi d'eux la souilleure
du peché originel. Mais si cela
est vray, A quoy dōc le baptême?
l'enfant, diront ils, est bap-
tisé en la foy des parens. Quel
besoing est il dōc de le rebapti-
ser? Voire mais d'ailleurs puis-
que cete tasche de l'ame de
nos predecesseurs a été vne
fois effacee par le sacrement
du baptême, comment se
peut il faire qu'elle passe
encore à leur posterité? Sainct
Augustin y respond par ces
similitudes. Tout ainsi que le
prepuce demeure aux enfans
dont les peres estoient circon-
cis au patauant que de les en-
gendrer, & la paille & la balle

©BIU Santé 232 DE L'ORIGINE
demeurent au fourment produict du grain qui en auoit esté separé; de mesme ce peché duquel les parens auoyent esté mondifiez par le sacré lauement ne laisse pas encore de renaiſtre aux enfans , parce qu'ils sont engendrez de ce que leurs peres & meres auoyent de vieil selon la chair, & non pas selon ce qui est de nouveau en la loy de grace, qui par le moyen d'une regeneration les auoit faicts enfans de Dieu. Mercure Trismegiste nous fournit encore d'autres comparaisons qu'on peut accommoder à ce subiect, quand il diſt que le mal & la turpitude sont passions compagnes de la generation , tout ainsi que la rouille de l'airain, & les ordures du corps, *ταῦτα γάρ οὐ ταῦτα περίσσει μετατύπων, ἀλλα*

τὸν χαλκὸν, καὶ ὁ πότος τῷ οὐρανῷ. Et
vn peu apres, Regarde, dict il,
vn laboureur qui iette en ter-
re du fourment, de l'orge, ou
quelque autre grain: qui plan-
te de la vigne ou des arbres : Il
est ainsi de Dieu qui seme au
ciel l'immortalité, en terre la
mutation, en l'univers la vie &
le mouvement. Mais si la con-
dition de nostre nature nous
oblige au peché, si la source de
nostre extractio fait que nous
sommes pecheurs dès nostre
naissance, & comme dict Pro-
cope sur le prophete Esaïe,
ἀνατολὴ ἀπομένει, pourquoi est
ce, direz vous, que nostre Sei-
gneur est franc du peché ori-
ginel, puis que son corps a été
formé d'une chair issue d'A-
dam aussi bien que les nôtres?
Certes la cause qui nous oblige

234 DE L'ORIGINE
ge à cete imperfectiō, ne vient
pas de la simple extraction se-
lon la chair ,mais de cete con-
cupiscence charnelle qui ac-
compagne la generatiō ,com-
me nous auons dict. Or nostre
Sauveur ayant esté cōceu non
avec cete commune loy du pe-
ché & cete concupiscence
charnelle, ains par l'operation
du saint Esprit , à bon droit
est exempt de cete pollution.
Ainsi pense-je auoir aucune-
ment satisfaiſt à cet argument,
sur lequel ie me suis estendu
d'autant plus au long qu'il me
semble estre l'vn des plus pres-
fans pour le party de ceux qui
tirent nos ames de la propaga-
tion des parens. Entre lesquels
vn homme docte depuis peu
de temps ayant souſtenu cete
opinion en ses escrits , auoit

raison d'employer à sa cause cette preuve comme vne des plus specieuses. Mais quant aux autres qu'il met en auant, ie les iuge si foibles qu'elles ne meritent pas la peine de les refuter. Aussi dés l'entree de son discours il proteste qu'il n'ose rien decider de certain touchant vne si haute question, qui appartient specialement à la theologie. Et ie l'excuse bié, puis que lvn des plus grands Theologiens de l'antiquité, en l'age ou il auoit le plus solide iugement, & en l'œuvre où il l'a plus faict paroistre, confesse qu'il n'a fceu & ne fçait point encore si l'ame est venue de la souche du premier homme, ou bien si chaque ame est créée de rié pour chasque personne. Quant aux autres preu-

236 DE L'ORIGINE
ues dont ce moderne se sert, il se fonde premierement sur ce passage de la Genese auquel Dieu donnant sa benediction à l'homme & à la femme qu'il venoit de creer , il leur dijt Croissez & multipliez , d'où il infere que non seulement les corps , mais toute l'espece humaine tire son origine du pere & de la mere. Puis apres il se sert dvn autre lieu de la Genese où nous lisons qu'Adam engendra vn fils à son image , & l'interprete ainsi, c'est à dire avec la souilleure du peché:dōt il conclud qu'Adam estoit le pere non seulement du corps , mais aussi de toute la nature , & par consequent de l'ame. Il adiouste encore que ces inimitiez lesquelles Dieu a mises entre la semé-

ce de la femme & celle du serpent se doivent rapporter à toute la nature tiree de la semence. Mais l'interpretation forcee de ces authoritez ne merite pas retarder le fruct de vos plus serieux discours, par lesquels ie desirerois specialement estre esclaircy de ce que ie rapportois hier d'Hippocrate. Vous, monsieur, qui faites professiō de la medecine, estes obligé d'honneur & de courtoisie de satisfaire à la semonce que ie vous feis d'y penser.

Evp. Il est vray, cete profession que i'ay plustost rencontrée par curiosité que choisie de volonté, me conuie à vous dire aujourd'huy mon aduis sur ce passage qui semble en apparence approuuer la traductiō des ames pour vo^o descou-

238 DE L'ORIGINE
vrir donc ce qui m'en semble,
les termes d'Hippocrate sont
tels, Εἰ δὲ τὸ ἀπόστημα οὐχὶ μὴ περιτη-
τὸ οὐχὶ, ἀφανὲς: où selon mon
jugement ce mot οὐχὶ ne signi-
fie ny la semence, combien
qu'en autres lieux il se trou-
ue usurpé en ce sens, ny
moins encore l'ame raison-
nable, ains seulement l'es-
prit formateur de la semence.
Ma coniecture est fondee sur
la deduction que fait Hippo-
crate de l'ordre naturel de la
generation: pour principes de
laquelle il pose le feu & l'eau,
c'est à dire la semence du pere
& de la mere. De l'eau espais-
sie il bastit la chair, du feu hu-
mide ou humefié il fait le
fang. Voy la semence posee.
Puis apres, dit-il οὐχὶ τούτην τὸ
etc. L'esprit ayant vne

temperature meslée des qualitez de ces deux principes se glisse en la masse de l'enfant, l'agit & le remuë, dispensant ces qualitez plus ou moins selon l'vsage futur des parties. Ilappele au mesme liure cet esprit vn feu tres-chaud & tres-puissant, *θερμότατον, καὶ ἵψεστατον* πῦ, & ce qui est bien plus il le fait comme maistre & superieur, disant qu'ē ce feu est *λύσις φρεγμοῦ*. Or pour le fait de l'ame ie ne veux pas entreprendre l'apologie d'Hippocrate. Bien voudrois-ie luy faire dire ce que tiennent aucuns de ses seftateurs accommodans la croyance Chrestienne à la physique, que l'ame vegetatine, sensitiue, puis raisonnable, moyennant la chaleur celeste ou esprit qui est son instrumēt,

pour

240 DE L'ORIGINE
agit par sa faculté sur les semences, les préparant jusqu'à la dernière disposition. Que si je ne le puis amener jusqu'à ce point, au moins serais-je bien aise de pouvoir par quelque subtile explication de son texte le faire tomber d'accord avec ceux qui reprenās de plus haut l'origine & le progrès des facultés qui surviennent à l'âme, posent premierement que la semence contient l'âme naturelle & sensible, si non réellement & actuellement, à tout le moins en puissance. Car encore qu'elle ne soit point véritablement animal, toutesfois elle a cette vertu cachée de le pouvoir estre par succession de temps, d'autant qu'elle est accompagnée d'une chaleur divine & céleste, qui consiste nō point

point ez elemens, mais en yn certain esprit etheree. Cet esprit, disent ils, est le siege de l'ame sensitue, & le premier instrument de son action. Car come l'ame ne peut estre sans luy, aussi ne peut il subsister sans le corps. D'où il s'ensuit que cete estroite liaison qui ioint l'ame avec la matiere nous doibt faire recognoistre vn mesme principe de l'une & de l'autre, qui est la semence. Mais cete puissance qui du commencement y demeuroit oisiue, & comme assopie, avec le temps se resueille, & produict ses operations naturelles. Premièrement des que la semence est coceuë, la vertu formatrice qui resulte de la mixtion de deux esprits cy dessus faictes vn, exerce ses fonctions tandis qu'elle

L

242 DE L'ORIGINE
trouue où les employer, puis
apres arriue la faculté nutriti-
ue, qui continue durant toute
la vie. Et ce que nous avons
dict de la faculté naturelle a le
mesme progrez en la sensitue:
laquelle du commencement
estant comme engourdie, peu
à peu devient vigoureuse, & à
mesure que l'enfant prend crois-
fance produit ses operations
plus parfaites. Le semblable
se peut dire aussi du mouue-
ment. Mais quant à cette supe-
rieure faculté qui est raisonna-
ble, & qui n'ayant aucun com-
merce avec la matière peut ex-
ercer ses operations sans le mi-
nistere des organes corporels,
elle a bien vn plus noble & pl^s
excellent principe que la se-
mence humaine. Elle n'y a ja-
mais esté enclosé ny actuelle-

ment ny en puissance, ainsi est
creée de Dieu, & infuse dedas
le corps de l'enfant aussi tost
qu'il est disposé à la receuoir.
Voila comme Fernel expli-
que cete doctrine de l'origine
& du progrez des facultez de
l'ame. Mais pour reuenir au
texte d'Hippocrate, ie dis que
cete iniure ~~αριστοτελη~~ ne regarde
point ceux qui eussent peu
croire de ce temps-là que l'a-
me venoit ~~τηλετη~~, comme a dict
Aristote, qui eust esté vn dog-
me mesme alors plus digne de
l'admiratiō d'Hippocrate que
de sa cholere. Et croy plustost
que cela s'addresse à ceux qui
eussent voulu nier ou trouver
estrange la ressemblance des
enfans tantost au pere tantost
à la mere, qui ne peut estre que
par la-melange de ces deuxes.

L ij

244 DE L'ORIGINE
pris ou idees conformatrices,
desquelles l'vn e st̄t veincue
par sa compagne, ou du moins
affoiblie, resulter neantmoins
cete troisieme idee, comme
vn troisieme feu reelement
distingué des deux tissons four-
nissans deux flâmes inégales,
& en composans vne troisieme
selon la comparaison du
mesme auteur qui suit im-
mediatement le texte dont il
est question.

T H. Ces dernières paroles de
la ressemblance des enfans à
leurs progeniteurs, me rame-
nent en memoire vne raison
de Cleanthes cy deuant rap-
portee pour la preuve de la
traduction des ames. Raison
que ie trouuois d'autant plus
recevable que l'experience
mesme l'approuue, nous fai-

sant voir que cōme les enfans bien souuent representent les perfections ou imperfections du corps, aussi font ils celles de l'ame de leurs peres ou me-
res. Ce qui me semble estre vn argument probable de la des-
cente de l'ame aussi bien que du corps par le moyen de la generation. Et le bon homme Chremes dedās Terence sceut bien s'en seruir contre Sostra-
ta, luy reprochant que son fils estoit recognoissable par la si-
militude des meurs de sa mere

*Id quod est consimilis moribus,
Conuincet facile ex te natum, nam
tui similis est probè.*

*Nam illi nihil virtutis est relictum, quin
id itidem sit tibi.*

R. F. Il confesse vrayement que l'experience nous fait souuent paroistre des marques

L iij

246 DE L'ORIGINE
de cete ressemblance , mais
vous m'accorderez aussi que
plus ordinairement elle nous
monstre le contraire : & que
cōme la figure du visage quel-
quesfois represente vn ayeul
ou vn oncle , voire même vn
estranger , plustost qu'vn pere
ou vne mere : (soit que nous
rapportions la cause de cete si-
militude à la force de la semé-
ce predominante , ou à l'ima-
gination avec Empedocles ,
soit à la sympathie des pēsees ,
& à l'euulsion de fluxions & de
rayons plustost que des ima-
ges avec les Stoiciens , soit à
l'aduenture avec la pluspart
des anciens medecins , soit au
diuers mouuement de la se-
mence avec Aristote , soit à sa
temperatute avec Galien , soit
à la vertu formatrice avec E-

DE L'AME. 247
raſſus) aussi les qualitez de l'ame sont tellement differentes, que dvn pere vitieux ſouuent naiftront des enfans vertueux, dvn ignorant des doctes, dvn coüard des genereux & vail-lans : comme dvn meschant Saul yn bon Ionathas , dvn meschant Ammon yn bon Ioab. Et au contraire dvn pere le plus accomplly ſortiront des enfans qui auront quel-qu'vn de ces deffauts. Ainsi dvn tres-bon pere Themisto-
cles naſquit vn meschant fils, ainsi le ieune Lyſimachus de-
genera de ſon pere , Patalus &
Xantippus de Pericles , Meli-
fias & Stephanus de Thucidi-
de, encore que leurs peres euf-
ſent apporté tout le ſoingqu'il
eftoit poſſible d'employer à
leur inſtructiō. Il eſt bien vray

L iiiij

148 DE L'ORIGINE
qu'aux bestes brutes la consti-
tution de ce rapport est plus infal-
lible, parce que leurs ames aus-
si bien que leurs corps n'ont
point d'autre principe que des
peres & meres qui les ont en-
gendrez. De sorte que commu-
nement se trouve véritable le
dire du poète:

*Est in iuencis, est in equis patrum
Virtus, nec imbellem feroceſ
Progenetant aquile columbam. Et
Lucrece à bon droit attribuë
cet effet à la vertu de la semé-
ce, en ces vers,
Denique cur acris violentia triste leo-
num
Seminum sequitur, vulpeſ dolus,
& fuga ceruis
A patribus datur, & patrius pa-
uor incitat artus,
Et iā catera de genere hoc cur omnia
membris*

*Ex ineunte aeo generascunt inge-
nioque,
Si non certa suo de semine seminio-
que
Vis animi pariter crescit cum corpore
quoque-*

Mais l'ame de l'homme ayant
vne autre origine, n'emprunte
point ses qualitez de la semen-
ce, sinon entant que l'estroi-
cte liaison du corps & de l'ame
cause quelquesfois la commu-
nication de certains accidens,
comme quād des peres idiots
& stupides les enfans naissent
avec ces mesmes deffauts. Et
peut-estre Eupolis auoit égard
à cete difference des hommes
& des bestes en ces vers que
nous trouuons dedans Athenee.

*Où δειρὸν δι κρέας μ' εὐγένειαν τίκνει
Οὐρανοῖς δ' ὄμοιως τὸν νεοτοὺς τῷ μαρτσί.*

L v

250 DE L'ORIGINE

De là iugeons nous aisement combien estoit impertinente la response d'Aristote à ce problème, D'où vient que les bestes brutes transmettent plustost la similitude de leur nature aux petits qu'ils engendrent que les hommes à leurs enfans, quand il en rapporte la cause, comme fait aussi Pline apres luy, à ce que l'homme en l'acte de la generation a l'esprit distraict de diuerses imaginations qui causent de la diuersité en ce qui en est produit, là où les autres animaux au contraire ont l'imagination du tout arrestee à l'actio qu'ils exercent. Les medecins qui attribuent les differentes qualitez des ames & des corps au temperament que nous tirons de l'aliment (d'autant que des

viandes est engendré le sang, du sang la semence, de la semence l'animal) diront peut-être que les bestes produisent tousiours leurs semblables à cause qu'elles vuent d'une nourriture tousiours semblable. Et pour ce aussi disoit Hippocrate que les meurs & les figures du visage des Scithes sont tousiours semblables, à cause que ces peuples obseruent perpetuellement une même maniere en leur viure, en leur vestement, & presque en tout le reste sont semblables entre eux & dissemblables aux autres. Mais soit que nous rapportions les bonnes ou mauuaises habitudes tant de l'âme que du corps à la diverse qualité des viandes, avec les medecins : soit que nous

L vij

252 DE L'ORIGINE
les imputions au tempé-
rament, à la meslange, & à
la proportion differente des
quatre elemens, avec les natu-
ralistes: ou à l'influence des
astres, avec les astrologues: ou
à la descéte des ancetres, avec
aucuns philosophes: ou au
charaëtere imprimé de Dieu,
comme d'autres ont creu: voi-
re encore que pour passer plus
auant nous veuillons mesme
attribuer à quelqu'vne de ces
causes l'inclination naturelle
qui nous porte à certains vices:
toutesfois nous n'aduoierons
iamais que le peché y puisse
estre iustement rapporté, d'aut-
tant qu'il n'est peché sinon en-
tant qu'il est volontaire, & cō-
bien que le peché originel n'e-
soit point volontaire de nostre
part, neantmoins il est cōsider-

ré tel en nous eu egard à la pre-
miere volonté d'Adam , qui
par le mouuement de genera-
tion a donné s'il faut ainsi dire
le premier branle & le mou-
vement à tous ceux qui sont
descendus de luy.

POL. Cet argument de Clean-
thes à la verité n'auoit point
tant de force que l'on en peult
necessairement conclure la
propagation de noz ames.
Mais la preuue en semble plus
apparente que ie tire de ces pa-
roles de Iob : *Quis potest facere*
mundum de immundo conceptum
semine? Nonne tu qui solus es? des-
quelles on peut vray sembla-
blement inferer que l'ame cō-
ceuë en son commencement
d'une semence impure , puis
apres est purifiée par la seule
grace de Dieu. R.F. I'ay fait

254 DE L'ORIGINE
autres fois vne cōiecture, qu'il
falloit interpreter cete senten-
ce non pas en vn sens compo-
sé, comme si Job l'eust énon-
cée de l'ame seule en cete fa-
çon, Qui est-ce qui pourra mo-
difier cete ame qui a été con-
ceue d'vne semence immode?
mais en vn sens diuisé, comme
si separant la diuerte nature de
l'ame & du corps il eust dict,
Qui est-ce qui pourra nettoyer
l'ame de celuy dont le corps a
été conceu d'vne semence im-
pure? C'est Dieu seul. C'est ce-
luy auquel pour cete occasion
Dauid demandoit la faueur de
cete purification en ce mesme
pseaume auquel il se reco-
gnoissoit conceu en peché:
Amplius lauame, disoit il, ab ini-
quitate mea, & à peccato meo muda-
me, pour le regard de l'ame: &

vn peu apres pour le regard du corps : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum &c.* Mais cete difficulté nous est esclaircie par les autres versions plus conformes au sens de l'Hebreu, dont les vnes se trouuent exprimees en ces termes , *Quis proferet purum ex immunda massa?* les autres en ceux-cy, *Quis edat operationem mundam de corde impuro?* Les septante interpretes ont traduict *nis essemus nisi deinde purificari a deo.* *Quis mundus à fordi- bus? nemo.* Toutesfois si nous voulons suivre la version ordinaire , & de laquelle pour la commune approbation de l'Eglise nous ne nous deuons departir que le moins qu'il est possible, on peut dire que l'âme est conceu d'vnese mence immonde en la mesme sorte

256 DE L'ORIGINE

que nous auons cy deuant expliqué les paroles du Psalmiste, que nous sommes conceus en peché à raison de cete dernière dispositiō que nous auons de nos parens pour receuoir vne ame.

¶ y c. I'adiousteray à ces autoritez de l'escriture deux passages qui semblent rapporter l'origine des ames à la generation. L'un est tiré de la Genese, où il est dict que Iacob a engendré seize ames, & vn peu apres *cuncteque animæ que ingressæ sunt cum Iacob in Ægyptū, & egressæ sunt de femore illius, absque uxoribus filiorum eius sexaginta sex.* L'autre est encore de la Genese, où nous lisons qu'Abraham s'acheminant en Chanaan mena quād & luÿ sa femme Sara, son neveu Loth, &

toute sa substance, & avec ce
les ames qu'ils auoyent faites
en Haran. R. F. Ces lieux en
apparence ont autant plus de
force qu'ils ne font pas mentio
du simple enfantement, mais
qui plus est de la generation.
Sainct Cyrille Archevesque
d'Alexandrie dict que la mere
enfante l'ame aussi bien que le
corps. Elle l'enfante, il est vray,
mais elle ne l'engendre pas.
Ains cōme le mesme autheur
auoit dict vn peu au parauant,
apres que le corps croissat peu
à peu dedans le ventre mater-
nel a pris en fin forme humai-
ne, Dicu luy enuoye vn esprit.
Et lvn & l'autre ensemble
puis apres sort du ventre de la
mere au bout du terme. Aussi
a il employé bien à propos ce-
te comparaison pour montrer

©BIU Santé
258 DE L'ORIGINE
que la sainte vierge est vraye-
ment mere de Dieu , parce
qu'encore que nostre Seigneur
ne tienne pas d'elle sa diuinité,
toutesfois d'autant que naif-
sant d'elle il auoit la diuinité
conioincte avec l'humanité, il
est vray de dire qu'elle a enfan-
té Dieu aussi bien qu'elle a en-
fanté Iesus-Christ selon l'hu-
manité. Et en cete facō le mot
d'engendrer aussi estant pris
vn peu plus largement, com-
me la Vierge est appellee *Di-
genitrix*, ainsi pourroit-on dire
que nos ames soient engendrees
de nos parens. Mais i'aime
mieux en ce passage *genuit Jacob
sexdecim animas*, reconnoistre la
phrase Hebraïque, qui vsurpe
ordinairement ce mot d'ame
pour la personne d'un chascū,
comme es actes des Apostres,

*Et apposite sunt in die illa anima circiter tria millia: & en un autre lieu, Eramus vero uniuersa anima in navi ducenta septuaginta sex: & encore en l'epistre de saint Paul aux Romains, *Omnis anima potest aibus sublimioribus subditas sit: & en la premiere epistre de saint Pierre, où il est parlé de l'arche de Noé, in qua pauci, id est electi anima salutis facte sunt per aquam. Quant à cet autre lieu auquel il est diit d'Abraham qu'il emmena avec sa femme les ames qu'ils auoyent faites en Haran, on peut rapporter ce mot d'ames aux personnes des seruiteurs qu'ils auoyent acquis, selon cete autre versio, sed & animas quas acquisierant. Il est vray que cete interpretation ne plaira pas peut-estre au goust delicat de ceux qui au-**

260 DE L'ORIGINE
ront obserué l'usage ordinaire
de parler des anciens, selon
lequel on appelloit les serui-
teurs corps plustost qu'âmes,
comme ailleurs nous auons
remarqué: & la raison qu'en
rend Epiphane est que les mai-
stres exercent la puissance de
leur seigneurie sur les corps
seulement, & non pas sur les
âmes de leurs seruiteurs. Di-
sons donc, si vous l'avez plus
aggreable, que ces paroles *anti-*
mas quas fecerant peuvent estre
entendues des enfans qu'Abra-
ham & sa femme auoyent
engendrez. Au moins trouue-
rez-vous à mon aduis cete ex-
position plus recevable que
les fables de ces Hebreux qui
racontent qu'Abraham par ses
predications & exhortations
publiques auoit fait & cōme

engendré spirituellement plusieurs ames en Haran.

E V P. Encore cet argument, & puis la fin. Il faut que ce soit vn mesme agent, duquel l'action se termine à la forme & à la matière. Autrement si nous établissons des agens diuers, & par consequent des actions diuerses, il en réussiroit de la diuersité selo l'estre en la chose qui auroit été faict. Or est il que l'ame est la forme du corps lequel est produict par la vertu de la semence. Il s'ensuit donc que l'ame tient aussi l'origine de son estre de la mesme cause, & non pas d'un agent séparé. R. F. Cette proposition qui fait terminer les actions de diuers agens à des effets diuers, n'est pas vniuersellement véritable, ains n'a lieu scule-

©BIU Santé
262 DE L'ORIGINE
inent qu'aux agens tellement
diuers qu'ils n'ont point d'or-
dre respectiuement lvn à l'autre. Cat autrement s'ils sont
disposez à quelque ordre mu-
tuel, ils produiront vn mesme
effect, entant que la premiere
cause agente ordone son actiō
à l'effect de la seconde cause.
Et ainsi voyons nous que l'œu-
ure elabore de la main de quel-
que ouvrier n'est pas tant at-
tribué à la vertu de l'outil que
de l'agent principal. Voire il
arrive souvent que l'action de
l'agent principal s'estend ius-
ques à quelque point de la
chose operee auquel ne peut
atteindre l'action de l'instru-
ment. Et l'experience nous fait
voir qu'entre plusieurs agens
la vertu du superieur s'aduan-
ce iusques à la derniere forme,

là où celle des inferieurs ne passe point plus auant que la disposition de la matiere. Ainsi la force vegetatiue conuertit l'aliment en vne nouuelle forme, & le conduit iusques à l'espece de la chair, à laquelle son instrument, qui est la chaleur naturelle, ne le feroit iamais arriver, encore qu'il y apporte de la disposition en resoluant & consumant la matiere. Ainsi la vertu de la semence dispose bien la matiere à la generation de l'homme, mais la derniere forme qui dépend de l'infusion de l'ame vient de l'agent principal, qui est Dieu, à comparaison duquel toute vertu actiue de la nature n'est reputee que cōme instrument. Dont ie conclus en fin qu'en vn mesme subiect engendré,

©BII Santé 164 DE L'ORIGINE
qui est l'homme, ce n'est pas
merueille si l'action de la nature
se termine à quelque chose
de l'homme, & non pas auto-
tal qui doibt estre rapporté à
l'agent superieur. Il est bien
vray que le corps humain est
formé par la vertu de la semé-
ce comme d'un second agent,
mais principalement par la
puissance superieure de Dieu
comme premier agent. Et quāt
à la production de l'ame, la se-
mence n'y contribue rien que
la disposition. Cete plus noble
substance doit tout son estre à
l'actio de Dieu, qui est la crea-
tion & l'infusion, de laquelle
j'espere plus amplement dis-
courir en nostre prochaine as-
semblee. Car ayans iusques icy
par diuerses iournees vogue
parmy les flots incertains de
tant

DE L'AME. 265
tant d'opinions, il est temps
desormais que ie vous face
voit le port auquel i'ay dés le
commencement destiné l'en-
treprise de ceste nauigation,

M



IV. DISCOVR.S.

MESSIEVR.S, si vous auez iamais veu representer sur vn theatre la fille dvn Roy, enleuee de la maison de son pere, defguisee, trainee çà & là, mal traïtee non seulement par les estrangers, mais par ceux mesme du royaume, puis en fin restablise en son honneur, & receuë des siens pour ce qu'elle estoit: vous aurez à mon aduis recogneu ie ne sçay quoy de semblable és aëtes precedens. Car ie vous ay fait voir la fille de ce grand Roy de lvnuers deshonoree par mille sortes

de desguisemens, promenée
par tout, indignement traînée
non seulement par les philosophes payens, mais par les Chrétiens mêmes. Si l'on eust demandé des nouvelles de son extraction, ceux qui luy portoyent plus de respect la faisoient descendre de Dieu, des anges, ou des hommes: les autres au contraire faisoient de la dignité, la formoyent ou de quelque élément, ou de figures imaginaires de nombres, d'atomes, d'harmonie, de vêt. Si l'on se fust enquis de sa demeure, quelques vns la logoyent au cerneau, les vns au cœur, les autres au foie, ou en la masse du sang. Si l'on parloit de ses voyages, sa première sortie estoit du ciel, de cette maison de son pere elle erroit va-

M ij

268 DE L'ORIGINE
gabonde en toutes parts, & fai-
soit sa retraite aux impures
hostelleries des corps de pour-
ceaux, de vaultours, de serpés,
de poissons. Mais apres tant
d'erreurs il est téps desormais
que ie la restablisse en sa digni-
té, & que par le consentement
de tesmoings authentiques &
irreprochables ie vous la face
recognoistre pour fille legitime
du souuerain Monarque.
On diet qu'vn iour Epicure en
son ieune age ayant entendu
quelque grammairien qui re-
citoit ces vers d'Hesiode *μηδὲ μῶνια γένεσιν*, l'interrogea
de la nature du chaos & de son
origine : auquel comme le grā-
mairien eut respondu que la
resolution de cete demande
appartenoit aux philosophes
& non aux grammairiens, aussi

tost Epicure se proposa de rechercher les philosophes, comme ceux qui auoyent vne plus asseurec cognoissance des choses. Il m'est arriué quasi le mesme en l'entreprise de la question que ie traicté, pour l'escravissement de laquelle esperat trouuer quelque lumiere en la philosophie, i'allay comme à taftons des l'entree mendier le secours des maistres muets, que ie croyois me pouuoir seruir de guide parmy les sentiers esgarez de ce fascheux labyrinthe: mais au lieu de rencontrer des Mercures qui m'enseignassent vn droict chemin pour paruenir à la cognoissance de l'origine de l'ame, les vns m'ont du bout du doigt monstré le ciel, les autres m'ont conduict parmy l'air, la

M iij

270 DE L'ORIGINE
terre, & les eaux, quelquesvns
m'ont voulu faire penetrer les
entrailles des animaux, & les
autres au lieu de la vérité que
je cherchois m'ont présenté
des idées, des entelechies, des
nombres, des atomes. Admirable
nature de ceste ame qui
a demeuré si long temps inco-
gneue à ceux avec lesquels el-
le faisoit son seiour, & parmy
lesquels elle produisoit tant de
nobles effects. *Nobiscum semper
est ipsa quam querimus. Adeſt, tra-
etat, loquitur, & si fas est inter iſta
nescitur,* disoit Cassiodore.
Mais ce n'est pas merucille si
la nature de l'ame a été igno-
ree de ceux qui ne cognoiſ-
ſoyent pas l'autheur à l'image
duquel elle est faictte. Et c'est la
raison que rend saint Isidore
de tāt d'erreurs que nous trou-

uons dans les escrits des payés & des heretiques touchant cete matiere. En fin donc ie me suis resolu d'auoir recours à ceux dont la plus certaine doctrine me pouuoit raddres-fer. Cesont les Theologiens, qui m'ont finalement appris que l'ame n'est point ny engé-dree de l'homme, ny formee d'aucune matiere, mais creée de Dieu iourniellement, & à l'instant de sa creation infuse au corps de l'enfant dés que les organes du corps sont dis-posez à la receuoir. Et comme les magiciens estiment qu'vne statue, apres que la matiere en est preparee par leurs supersti-tieuses ceremonies, reçoit aussi tost vn dæmon de l'vnivers: aussi le corps humain preparé dedans le ventre de la mere in-

M iiij

©BIU Santé
272 DE L'ORIGINE
continent reçoit de Dieu vne
ame. Pour establir le fondemēt
de cete verité ie vay mettre en
avant certaines autoritez &
raisons que ie passeray le plus
succinctement qu'il me sera
possible, afin de donner lieu
puis apres à la resolutiō de vos
doubtes, & terminer aujour-
d'huy ce traité si le temps a-
vec vostre patience me le per-
met. Sainct Hierosime apres
auoir reietté quelques opiniōs
touchāt ce subiect comme du
tout absurdes, s'arreste en fin à
celle cy que nous approuuons,
laquelle il appelle Ecclesiasti-
que, & conforme aux paroles
de Dieu, *Vtrum ex traduce iuxta
bruta animalia, vt quo modo corpus
ex corpore, sic anima generetur ex
anima? An rationabiles creature de-
siderio corporum paulatim ad terram*

*de la pse, nouissimè etiam humanis il-
ligata corporibus sint? An certè (quod
ecclesiasticum est, & secundū eloqua
saluatoris) Pater usque modò opera-
tur, & ego operor: & illud Esaie,
Qui format spiritū hominis in ipso:
& in psalmis, Qui singit per singulos
corda eorum, quotidie Deus fabricen-
tur animas, cuius velle fecisse est, &
conditor esse non cessat? Laetance
ayant aussi refuté quelques er-
reurs des philosophes touchât
la nature de l'ame, conclud
qu'elle est insinuée dans le
corps, non pas apres l'enfante-
ment, comme il semble à cer-
tains philosophes, mais apres
la conception, aussi tost que la
loy de la prouidence diuine a
formé l'enfant dedans le vêtre
de la mere. Le prophete Za-
charie commence le discours
de son chapitre douziesime par*

M v

274 DE L'ORIGINE
trois merueilles de Dieu , la
spacieuse estendue des cieux, le
solide establissement de la ter-
re, & la formatiō de l'esprit en
l'homme. *Dicit Dominus exten-
dens cœlum, & fundans terram, fin-
gens spiritum hominis in eo.* Les
quelles dernieres parolles Al-
bert le grand interprete de la
creation de l'ame: *quia*, diēt il,
*infundendo creat, & creando infun-
dit.* Et le mesme autheur accō-
mode à cete interpretation le
passage sus allegué de Dauid,
Qui finxit sigillatim corda eorum,
c'est à dire les ames que Dieu a
creées vne à vne. Comme s'il
disoit que l'ame d'Adā ne fut
point creée dés le commencement,
afin que puis apres les
autres en fussent deriuées par
succession, mais que chasque
ame est creée separement & à

part soy.

Non animas anime pariunt, sed lege latenti

Fundit opus natura suum, &c. dit
soit Prudentius. Adam le re-
cognossoit bien, lors que vo-
yant la femme qui auoit esté ti-
rée de sa coste il se contenta de
dire que c'estoit vn os de ses
os, & vne chair de sa chair, &
n'adiousta pas que l'ame estoit
aussi de son ame, parce qu'il
sçauoit bien qu'elle estoit issue
d'une plus noble origine. Peut-
estre ne trouuerez vous point
hors de nostre propos cete cō-
sideration que l'on peut faire
encore sur ce qu'en la Genese
nous voyons la production
des bestes brutes rapportee à
des causes inferieures, comme
à la terre & aux eaux, *Producant*
aque repile animæ viuentis, & vn

M vj

276 DE L'ORIGINE
peu apres, *Producat terra animam*
viuentem in genere suo, iumenta &c.
Mais quand Dieu vient à la
creation de l'homme, il luy fait
cet honneur d'y apporter luy-
mesme la main, s'il faut ainsi
parler, & le former à sa semblâ-
ce, *Faciamus hominem ad imaginem*
& similitudinem nostram. Et pour
nous donner à cognoistre que
nos ames tiennent immediate-
ment de luy le commencement
de leur estre, il est dict en la
suite de l'histoire que Dieu
forma l'homme du limon de la
terre, & souffla en sa face l'es-
prit de vie. Je scay que quel-
ques-vns pour confirmation
de cette vérité se sont aussi vou-
lu servir des paroles de cette
mère qui en l'histoire des Ma-
cabees disoit à ses enfans *Nes-*
cio qualiter in ytero meo apparuisti,
neque

*neque enim ego spiritum & animam
donaui vobis & vitam : comme
si elle eust recogneu que l'ame
& la vie de ses enfans ne ve-
noyent point de son estoc, ains
de quelque puissâce superieue-
re. Mais cete authorité ne me
semble auoir aucun poids pour
prouuer la creation des ames,
parce qu'incontinent apres il
en est autant dict du corps, &
*singulorū mēbra non ego cōpegi, sed
enim mundi creator.* Et toutesfois
il n'y auroit point d'apparen-
ce de vouloir inferer de ce pas-
sage que les corps fussent tous
les iours creez de Dieu, il ne
faut donc non plus de conclu-
re des ames. Sainct Augustin
en ses questions sur le vieil &
nouveau testament rapporte
plus à propos la loy de Moïse,
qui condamnoit à mort celiuy*

278 DE L'ORIGINE
qui frappant vne femme grosse auroit fait mourir son enfant au cas qu'il fust desia forme dedans le ventre de la mere : iugeant celuy là estre aussi bié homicide qui faisoit mourir vn enfant desia anime comme s'il estoit desia né. C'est l'argument du Pape Estienne cinquiesme respondant à la consultatiō d'un certain Euse que, *Si ille qui conceptum in utero per abortum deleuerit, homicida est, quanto magis qui unius saltem diei puerulum peremerit homicidam esse se excusare nequibit?* Où il faut entendre ces mots *conceptum in utero*, non de l'enfant conceu simplement, mais de celuy auquel desia l'ame est infuse. Et partant le Pape en la suite eust peut estre plus proprement usurpé la diction de *abortus* que

aborsus, si la distinction de Nonnius Marcellus est vraye quād il appelle *aborsum qui fit in primis mensibus*, *cum conceptus exordium factum est*: *abortum prope tempus pariendi*, *tunc enim oritur* (il faut ainsi lire, & nō pas *moritur*) *quod nascitur*. Il est bien vray que par les loix Romaines anciennement ceux qui faisoient mourir l'enfant deuant sa naissance estoient punis comme homicides. Et nous lisons dedás l'oraison qu'a faict Ciceron pour Cluentius vne histoire depuis rapportee par le iurisconsulte Triphonin, d'vne certaine femme Milesiene laquelle estant en Asie fut condamnée à mort pour s'estre faict auorter par medicamens à la suscitation des heritiers que le testateur auoit substituez à l'enfant dōt elle estoit encein-

280 DE L'ORIGINE
te. Par les conciles aussi celuy
est tenu pour homicide qui
par breuuages ou autres artifi-
ces empesche vn homme d'en-
gendrer, vne femme de conce-
uoir, ou vn enfant de naistre. Il
est bien vray dis-ie que tous
ceux là pour l'enormité du
crime sont sans distinction
punis comme homicides, mais
ils ne sont pas pourtant indif-
feremment homicides, ains
à proprement parler. En ce
cas seul auquel ils priuent
de vie celuy qui l'auoit des-
ia, sçauoir est lors que l'ame
est infuse dedans le corps au-
quel les lincamens sont for-
mez. Et pour cete cause Moïse
auoit raison d'vser de cete di-
stinction: *Si quis percusserit mulie-
rem in utero habentem, & abortum
fecerit, si formatum fuerit, det ani-
mam pro anima: si autem informa-*

tum fuerit, multetur pecunia. Car ainsi sont rapportées ces paroles par S. Augustin, & mesmés enregistrées au receuil des sacrez canons. Elles se trouuent à la vérité un peu différentes & de sens & de termes en l'Exode, où ce fragment de la loy Mosaïque est ainsi conceu selon la version commune, *Si rixati fuerint viri, & percussérunt quis mulierem pregnantem, & abortiuū quidem fecerit, sed ipsa vixerit, subiacebit damno quantum maritua mulieris expeterit, & arbitri iudicauerint. Sin autem mors eius fuerit subsecuta, reddet animam pro anima.* Mais au lieu de ces mots & *abortum quidem fecerit, sed ipsa vixerit*, il y a dedans le texte Grec, *καὶ ἐλθή τὸ μα διορ μὴ ἀγενονομένη, & ἐγρέγος fuerit infans non figuratus;* & au lieu de ces autres

©BIU Santé 282 DE L'ORIGINE
sin autem mors eius fuerit subsecuta;
le Grec porte *ταῦτα δὲ θεονομοπέρων ἔτι*
si autem figuratus fuerit. Dont il
appert que l'intention du le-
gislateur n'estoit point de di-
stinguer si la mere estoit mor-
te ou non , mais plutost si son
enfant estoit formé ou non. Et
partant que S. Augustin a eu
raison de tirer cete conséqu-
ence de la loy de Moïse , que ce-
luy qui faisoit mourir l'enfant
au ventre de la mere , n'estoit
condamné à mort sinon en cas
que l'enfant fust formé : pour
montrer qu'au parauant la
formation du corps l'ame n'y
estoit pas encore , & par ainsi
l'ame n'estant donnee qu'au
corps desia formé , on ne peut
dire qu'elle soit conceuë au
mesme temps que le corps , &
deriuée d'une mesme semen-

ce. En fin comme il faut bastir la maison premierement que d'y mettre celuy qui y doibt demeurer, & comme Dieu forma le corps d'Adam au parauant que d'y loger vne ame: aussi les ames, dict il, ne sont point infuses aux corps qui sont engendrez iusques à tant que les lineamens des mētres soyent entierement accōplis. Le trouue cete consideration de la loy de Moïse encore repetee par le mesme S. Augustin en vn autre passage, dont les parolles sont aussi rapporées dedans le corps du decret de Gratian, *Quod verò non formatum puerperium Moïses vel lex noluit ad homicidium pertinere, profectò nec hominem deputauit quod tale in utero geritur.* Où la gloſſe apres auoir mis en auant di-

284 **D E L'ORIGINE**
uerses opinions touchant la
creation de l'ame, finalement
determine que selon nostre
foy Dieu creé tous les iours de
nouuelles ames, & les enuoye
dedans des nouueaux corps,
*& infundendo creat, & creando in-
fundit.* Sainct Hierosme suiuāt
cete doctrine, en tire vne belle
cōparaison dans l'epistre qu'il
escrit à Algafia , Ne plus ne
moins, dict il, que les femences
peu à peu prennent forme de-
dans le ventre de la femme , &
ne tient on point encore vn
homicide commis au parauāt
que ces clemens estans accom-
plis reçoivent leurs images &
la distinction des membres: de
mesme le sens conceu par la
raison, s'il ne passe iusques aux
œuures, est comme retenu dās
le ventre , & peut incontinent

estre defaict par l'ennemy. Si vous me demandez le temps auquel precisement le corps humain se trouue disposé à la reception de l'ame, je pourray sans rougit confesser mō ignorance , & recognoistre avec Dauid que Dieu seul a la cognoscience assurée de tout ce mesnage caché qui tend à la perfection de l'enfant au ventre de sa mere. Ainsi les Hebreux ont entendu ce passage des pseaumes, *Non est occulatum os meum quod fecisti in occulto, & substantia mea in inferioribus terre,* c'est à dire *in utero matris, comme l'interpretent Rabi Abraham, Rabi Dauid, Rabi Salomon, & quelques autres. Et puis enore ce qui suit, *Imperfectum meum viderunt oculi tui, & in libro tuo omnes scribentur, dies formabun-**

286 DE L'ORIGINE
tur, & nemo in eis. c'est à dire Vos
yeux, Seigneur, m'ont veu au
parauant que ie fusse parfaict
& formé, vous auiez desia la fi-
gure de tous mes membres en
vostre idee, & la cognoissance
du progrez qui se faisoit par
chascque iour en la formation
de toutes mes parties. Ainsi
donc Dieu non seulemēt void
tout ce qui se passe en ces se-
crets cachots de la nature,
mais encore le preuoid deuant
qu'il se face: où l'esprit de l'hō-
me en l'vn & l'autre temps est
aueugle. Mais pour vous don-
ner d'abondant vn certain tes-
moignage de cete incertitude
par la diuersité des opinions
qui se rencontrent parmy les
philosophes & les medecins,
voyons vn peu combiē ils sont
differens les vns des autres.

Straton le Peripateticien & Diocles Carystius partisans le progrez de cete fabrique du corps humain par nombres fe- ptenaires de iours, disoyé que quand le terme de l'accouche- mēt se doibt rencontrer à neuf mois, les membres commen- cent à estre distinctement for- mez aux masles à la septiesme semaine, aux femelles à la sixié me. Varrō en ses hebdomades a laissé par escrit qu'au bout de la septiesme semaine, c'est à dire au quarante & neufiesme iour, tout le corps humain est parfaict au ventre de la mere. Quelques-vns tiennent que l'enfant comméce à auoir sen- timent apres cinq sepmaines: & quant au mouuement, Hip- pocrate l'establit aux masles à trois mois, & aux femelles à

288 DE L'ORIGINE
quatre. Aristote donne le mou-
vement aux masles le plus cō-
munement vers le quaranties-
me iour , aux femelles vers le
quatre vingts& dixiesme. L'ex-
periēce plus assurée maistres-
se de ces choses fait reconnoi-
stre que la femme sent bouger
son enfant tantost à six semai-
nes, tantost à quatre mois , &
certains autres termes qui se
trouuent differēs non tant se-
lon la diuersité du sexe qu'elle
porte en son ventre, que selon
la force & constitutiō de l'en-
fant & de la mère. Leuin Lem-
ne estime que les masles qui
doiuēt naistre au bout de neuf
mois , ont toutes leurs parties
formées au quarante & cin-
quiesme iour , & les femelles
au cinquantiesme apres la cō-
ception , & lors ont vie & sen-
timent .

timent, combié que pour leur imbecillité ils n'ayent point encore de mouvement, ou en ayent si peu que la mere ne s'en apperçoit pas, & à l'instat de ce terme, dict il, l'ame raisonnable est infuse en ces corps. Fernel tient que l'ame n'y arriue qu'apres quatre mois, lors que le cœur & le cerveau sont parfaictz. Mais il vaut mieux laisser cete curieuse dispute aux medecins, & passer aux raisons par lesquelles ie m'efforceray de vous demontrer la verité de cete resolution de la creation des ames que ie vous ay cy deuant confirmee par authoritez. Certainement quiconque considerera l'excellēce de l'ame en la multiplicité differente de ses operations, le discours de

N

290 DE L'ORIGINE
la raison, l'elancement de l'i-
maginatiō, la subtilité de l'en-
tendement, la solidité du iu-
gemēt, la fidelité de la memo-
ire, sera cōtraint de recognoi-
stre que la noblesse de son ori-
gine depend plustost de Dieu
que des hommes. Et ces diuers
offices qui font appliquer di-
uers noms à nostre ame, la-
quelle selon le dire de S. Au-
gustin, *dum corpus animat vitāque
imbuit, anima dicitur: dum vult, a-
nimus: dum scientiā ornata est, ac
iudicandi peritiam exercet, mens:
dum recolit ac reminiscitur, memo-
ria: dum ratiocinatur, ac singula dis-
cernit, ratio: dum contemplationi in-
sistit, sp̄iritus: dum sentiendi vim
obtinet, sensus: Ces differentes
fonctions, disie, nous font au-
cunement iuger quel en peut
estre l'autheur, & nous cōdui-*

DE L'ÂME. 291

fent comme par la main à la reconnaissance d'une puissance supérieure. Mais afin de fortifier cette considération vniuerselle par de plus particulières raisons, i'emprunteray la première de Cassiodore. Tout ce qui subsiste, diët il, est ou créateur ou creature. Aucune substance ne peut estre tous les deux ensemble, d'autant que pour subsister elle a besoin de Dieu, & ne peut communiquer à autrui ce qu'elle n'a reçue que pour soy. Il s'ensuit donc que l'ame vrayement est faicte par cette diuinité qui seule peut créer les choses mortelles & immortelles. La seconde raison est que toute production en estre se fait ou naturellement par la generatiō, ou supernaturellement par la crea-

N ij

292 DE L'ORIGINE
tion. L'ame de l'homme n'est point engendree, ny selon soy, d'autant qu'elle n'est pas composee de matiere & de forme: ny par accident, parce que l'ame estant la forme du corps il faudroit qu'elle fust produiête par le moyen de la generation du corps, c'est à dire par la vertu de la semence , ce que nous auons demonstré cy deuant estre faulx: il reste donc qu'elle soit supernaturellement produiête , c'est à dire creeée. Que si nous luy donnōs au contraire la generation pour principe, de cete supposition s'ensuivront deux absurditez. La premiere est que tout ce qui est engendré d'vn agent naturel est produict de quelque matiere de la puissance de laquelle il tire son estre, pource que de rié

ne se faict rien. Partant si l'ame raisonnable est engendree de quelque matiere de la puissance de laquelle elle tire son estre , il est necessaire qu'elle soit composee, & non pas d'une substance simple, telle que nous la recognoissons. La seconde absurdite est que si l'ame estoit tiree de la puissance de la matiere , son estre seroit aussi dependant de cete matiere , & partant ne pourroit subsister sans elle. Or que l'ame puisse subsister sans le corps c'est chose tellement hors de doute , qu'aucun n'y peut contredire que quand & quād il ne nie l'immortalité des ames dont aujourd'huy chacun est d'accord. Il s'ensuit donc que nostre ame a vn autre principe furnaturel , qui est la

N iiij

294 DE L'ORIGINE
creation. La troisième raison
est que l'ame non seulement a
son estre, mais aussi le principe
de sa production, & comme
disent les philosophes *non tan-*
tum esse, sed etiam fieri. Or toutes
choses qui sont de cette der-
nière qualité sont faites ou
de rien, & cela proprement est
la creation: ou de quelque sub-
stance preiacente. L'ame ne
peut estre faite d'aucune sub-
stance: ny corporelle, parce
qu'elle retiendroit la mesme
nature: ny spirituelle, parce
qu'il faudroit admettre vne
transmutation de substances
spirituelles, tout ainsi que la
production des choses mate-
rielles se fait par transforma-
tion de la matiere. Il reste donc
à conclure qu'elle est faite de
rien, & par consequent creée

de Dieu. Et à la verité puisque communement les choses qui sont comprises soubs vn mesme genre ont vne mesme sorte de production en leur estre, & que l'ame est du genre des substances intellectuelles, il s'en suit que comme les anges & les autres semblables substances n'ont point d'autre principe de leur estre que la creatiō, aussi l'ame qui est soubs le mesme genre est produict de la mesme sorte. Et que comme la propagatiō des nouvelles formes se fait es elemēs par trāsmutation, es metaux par apposition, es animaux par generation, aussi se fait elle aux ames par la seule creatiō. Voilà ce que i'auois à vous deduire, Messieurs, sur ce dernier article, duquel comme des pre-

N iiii

296 DE L'ORIGINE
cedés i'espere plus d'esclaircissement
par la lumiere de vos discours.

Th. Cete maxime qui vous vient d'eschapper, Que toutes choses qui sont cōprises sous vn mesme gēte ont vne mesme maniere de productiō en leur estre, me donne iuste occasion ce me semble d'en destourner la poincte contre vous mesme par vn argument que ie forme en cete facon. L'homme est animal en tant qu'il a vne ame sensitue. Or cete qualité d'animal luy est commune avec les autres animaux, il s'ensuit donc que l'ame sensitue de l'homme est de mesme genre avec celle des autres animaux. Et partant qu'en l'homme cōme en eux l'ame sensitue est produicté en son estre par la

vertu de la semence, parce que par vostre propre confession les choses qui sont d'vn mesme genre ont vne mesme sorte de production en leur estre. Que si nous admettons cete conclusion au regard de l'ame sensitue, il s'ensuira qu'elle est aussi receuable en l'ame intellectuelle, d'autant qu'en l'homme l'ame intellectuelle & la sensitue ne different point de substance, ains de faculte seulement. R. F. Vostre argument est subtil, mais la captio ce me semble cōsiste en ce que vous avez vn peu trop generalement suppose comme veritable que les choses qui sont comprises soubs vn mesme gēre doivent auoir vne mesme sorte de production en leur estre. Ce qui n'est pas à mon

N v

298 DE L'ORIGINE
aduis vniersellement neces-
faire , ains doit estre restreint
selon mon iugement aux espe-
ces semblables , comme sont
tous les hommes entre eux , &
toutes les bestes entre elles: nō
pas estendu generalement aux
especes dissemblables, comme
seroyent les hommes & les be-
stes comparez ensemble. Car
encore que l'ame sensitue de
l'homme conuienne avec cel-
le des bestes brutes à raison du
genre, elles sont toutesfois en-
tre elles différentes d'espece,
tout ainsi que les corps qui en
sont informez. La difference
consiste en ce que l'ame des
bestes n'est que sensitue , la
nostre est sensitue & intelle-
tuelle tout ensemble. D'où il
s'ensuit que l'ame des bestes
n'ayant rien que de sensitif , &

par consequent ny son estre ny ses operations n'estat esleuees au dessus de leurs corps, lvn & l'autre a necessairement vn mesme principe de generatio, & vne commune issue de corruption. Au contraire nostre ame par dessus la faculte sensitiue ayant aussi l'intelle&uelle, qui rend & son estre & ses operations esleuees au dessus du corps, il s'efuit qu'elle n'est ny engendree avec le corps ny corrompue avec luy.

P o l. Je seconderay s'il vous plaist cet argumet d'vn autre, par lequel ie veux montrer que l'on ne peut establir cete iour- naliere creation de nouuelles ames sans accuser d'imperfection les ouurages de Dieu. Car vne chose ne peut estre iugee parfaite a l'accomplis-

N vj

300 DE L'ORIGINE
fement de laquelle defaillent
plusieurs de ses principales par-
ties. Or entre les principales &
pl^e nobles parties de l'vnivers
sont les substâces intellectuel-
les, soubs lesquelles sont com-
prises les ames humaines. Si
donc autât d'ames sont créées
tous les iours que l'on void
naître d'hommes , il s'ensuit
que l'vnivers est defectueux
au regard de ces parties qui
journellement y sont adiou-
stées. R. F. I'ay souuenance
d'auoir veu cet argument tou-
ché par Nemesius , lors qu'il
reprend Eunomius, lequel sui-
vant les traces de Platon &
d'Aristote definissoit l'ame v-
ne substance incorporelle fa-
briquée dedans le corps , *τὸν
τοιούτον εἰς τούτον ἀπλούσαν*. S'il est
ainsi,dict il, le monde n'est d'oc-

DE L'AME. 301
pas encore accomply, veu que
tous les iours cinquante mille
substances intellectuelles tout
au moins y suruiennēt de nou-
veau. et ce qui est pl^e fascheux,
au mesme instant du terme de
sa perfection il trouera sa fin,
les derniers hommes accom-
plissans le reste du nombre des
ames lors que les morts resus-
citeront. Ce qui semble fort
esloigné de raison, & sembla-
ble aux jeux de ces petits en-
fans qui dressent des bastimēs
sur le sable, & puis aussi tost
qu'ils les ontacheuez les ab-
battent. Mais pour resoultre
en fin cete difficulté, ie respōs
que pour la creation ordinaire
de nouuelles ames on ne doit
point estimer le monde impar-
faict, d'autant qu'il faut iuger
la perfection de l'vniers selo

302 DE L'ORIGINE
les espèces, & non pas selo les
indiuidus. Autrement tous les
nouueaux indiuidus qui sont
produictz de iour en iour se-
royent autant d'argumens de
l'imperfection de l'vnuers, le-
quel toutesfois nous n'estimōs
pas auoir esté moins accompli
au parauant la naissance de ces
indiuidus, pource qu'ils sont
compris soubs des espèces qui
estoyent desia creées des long
temps. Or est il que les ames
humaines ne sont point diuer-
ses d'espèce, mais seulemēt de
nombre: elles n'apportent d'oc-
rien de nouveau à la perfectiō
de l'vnuers.

Py c. Voire mais, commēt
satisferez vous à l'autorité de
l'escriture sainte, qui tesmoi-
gne que le Createur ayant cō-
sommé sō ouurage en six jours

DE L'ÂME. 303
se reposa le septiesme, & cessa
desormais d'operer? Que re-
pondrez vous à saint Augu-
stin, qui dans ses liures sur la
Genèse escrit que quand dez
le commencement Dieu crea
toutes choses il crea aussi l'a-
me humaine pour l'inspirer au
corps puis apres en son temps?
R. F. Il est aisé d'interpreter
en ce premier passage le repos
de Dieu en la mesme maniere
que ie viens de distinguer ses
operations selon les especes &
les indiuidus. Sçauoir est que
comme en ce nombre de iours
il consomma la creation des
especes & non pas des indiui-
dus, aussi depuis il se reposa,
c'est à dire il cessa de produire
des especes nouuelles, mais nō
pas des indiuidus de sembla-
ble nature que les autres qui

©BII Santé 304 DE L'ORIGINE
estoyent desia compris soubs
vne mesme espece : Puisque
mesme nous en auons ce tes-
moignage d'ailleurs, *Pater meus
usque modo operatur, & ego operor*,
lequel outre plusieurs autres
saint Hierosme a bien à pro-
pos employé à la decision de
nostre question en vne epistre
qu'il escrit à Pammachius cō-
tre les erreurs de Ieā Euesque
de Hierusalem. Plus à propos
certes que ne faisoit Eunomi⁹,
qui rapportoit ces paroles à la
prouidence & non pas à la
creation, & croyoit que les a-
mes estoyent faictes non par la
productiō d'une nouuelle sub-
stance, ce qui est le propre de
la creation : mais par la multi-
plication de celle qui estoit, ce
qui appartient à la prouidéce.
En quoy ou il ignoroit la dif-

ference qui est notable entre la creation & la prouidence, ou il estoit contrainct de rendre les ames mortelles. L'office propre de la creation est faire quelque chose de rien. Mais conseruer par la vicissitude de la propagation la substance des animaux caduques, c'est vn œuvre de la prouidence. Or si les ames sont produictes par cete propagatio ~~de l'ame mortelle~~ comme l'appelle Nemesius, elles seront caduques, tout ainsi que les autres choses qui ont vn pareil commencement de leur estre. De peur donc de tomber en cete absurdite, rapportons la nouvelle production des ames à la creation plutost qu'à la prouidence. Quant au passage que vous avez rapporté de S. Augustin, la source doit

306 DE L'ORIGINE
il est tiré monstre assez euidé-
mét qu'il parle en cet endroit
de la formation du premier
homme, duquel il dict que
Dieu deu le commencement
crea l'ame qu'il inspira depuis
aux membres de ce corps qu'il
auoit formé du limon de la
terre. Mais outre ce encore est
il remarquable que S. Augu-
stin propose cet article plus-
tost en forme de question que
de resolution, n'osant rien af-
feurer temerairement de ce qui
ne se trouve point manifeste-
ment prouué par l'Escriture,
comme il conclud luy-mesme
à la fin de son discours. De là
je vous laisse à iuger quelle foy
nous deuons adiouster à la glo-
se d'un certain canon auquel
le Pape ayant dict que l'ame
sans le corps ne peut viure cor-

porellement, la gloſe y appor-
te cete interpretation exercendo
sensus corporeos : alias falsum est,
cum antequam sit in corpore viuat.
Il eust eſt plus vray de dire
que l'ame peut viure fans le
corps apres qu'elle en eſt for-
tie, qu'au parauant qu'elle y
ſoit entree.

EVR. Siſ il eſt ainsi que Dieu
cree les ames pour eſtre infu-
ſes ez corps nouuellement for-
mez, trouuez vous pas qu'il en
reueſſisse vne absurdite, de ren-
dre par ce moyen Dieu coope-
rateur aux pecheurs? A tout le
moins ſiſ il dōne auſſi des ames
à tant d'enfans qui naiffent
d'vne conionction defendue,
comme d'adultere ou d'ince-
ſte, il ſembla aucunement fa-
uorifer les actiōs illicites, aux-
quelles il contribue de ſa part

308 DE L'ORIGINE
la production de nouvelles a-
mes. Et cete difficulté me dō-
ne encore ouverture à vne au-
tre. Car si les enfans, dira quel-
qu'vn, naissent avec le peché
originel, il faut par conséquēt
cōdamner le mariage, duquel
& l'acte est cause de ce mal-
heur, & les peres & mères qui
l'exercent pechent, occasion-
nant le peché originel en leurs
enfans. R. F. Je fçay que cete
premiere considération prin-
cipalement que vous auez re-
marquée a induit autres fois
Apollinarius à croire que les
ames n'estoyent point crées
de Dieu, mais engendrees des
parens : Et tout ainsi que nos
corps sont issus premierement
des corps, aussi nos ames estoy-
ent produictes des ames de
nos predecesseurs. Mais la for-

ce de cet argumēt n'estoit pōt si violēt qu'el ledēust le reduire à cete nouuelle inuention, & le faire chopper cōtre vn es-ceil en euität la rencōtred'vn autre. Car certes il y a bien de l'absurdité en ce que faisant naistre nos ames de celles de nos parens il leur ostē l'immortalité, puisque les choses qui sont produictes en leur estre par vne successiue propagatiō du genre naturellement sont mortelles, leur generation ne tendant à autre fin qu'à conseruer le genre des choses ca-duques & perissables. Mais il n'y auoit point d'absurdité à confesser la creation des ames, comme si Dieu pour cela contribuoit du sien aux coniunctions illicites des adulteres ou des incestucux. Car en ces

310 DE L'ORIGINE
actions vicieuses il faut con-
siderer deux qualitez diuerses,
l'une mauuaise, qui est la volu-
p^té desordonnee, & à celle là
Dieu ne coopere point: l'autre
bonne de soy, qui est l'acte na-
turel de la generation, & à cel-
le cy Dieu coopere, selon sa
coustume qui est de cooperer
à chascune des choses conue-
nablement à leur nature, aux
naturelles pour agir naturelle-
ment, aux raisonnables pour
agir librement. Mais au mal
entant qu'il est mal Dieu ne
coopere iamais. Vous me di-
rez peut estre qu'il sembleroit
plus à propos que Dieu ne fist
point l'honneur aux enfans qui
naissent hors de legitime ma-
riage de leur donner des ames.
Le respons avec saint Augu-
stin que la faute des parens ne

DE L'AME. 311
doit pas preiudicier à ceux qui
sont à naistre, puis que ceux cy
n'ont point de part au peché
de ceux là. Et que cōme Dieu
ne denie point sa benediction
au grain mis en terre pour le
faire germer & fructifier, en-
core qu'il ait esté desrobé: aussi
ne laisse il pas d'animer les
corps en la conception des-
quels il se sera trouué de l'of-
fense. C'est la comparaison de
laquelle vse à ce mesme pro-
pos sainct Hierosme en l'epi-
stre susmentionnee qu'il escrit
à Pammachius, *Nasci de adulterio non eius culpa est qui nascitur, sed illius qui generat. Quomodo in seminibus non peccat terra que sonet, non semen quod in sulcis iactatur, non humor & calor qui bis temperata frumenta in germe pullulant, sed verbi gratia fur & la*

312 DE L'ORIGINE
tro qui fraude & vi eripit semina: sic
in generatione hominum recipit ter-
ra id est vulva quod suum est, & re-
ceptum confouet, confotum corporat,
corporatum in membra distinguit,
& inter illas secretas ventris angu-
stias Dei manus semper operatur.
Nemesius toutefois plus crain-
tif en ce point n'en ose rien
determiner, ains aime mieux
en rapporter la raison à la pro-
uidence diuine qui nous est in-
cognueë, que tenter vne resolu-
tion perilleuse. Sinon' que
donnant quelque lieu puis a-
pres à la cōiecture, il iuge que
la prouidence de Dieu qui co-
gnoist toutes choses preuoyât
que ce qui doit naistre sera pro-
fitable ou à soy ou à la vie des
hommes, permet que l'ame y
soit infuse, comme l'on void
en l'exemple de Salomon issu
de

de Salomon issu de Dauid & de la femme d'Vrie. quant à la seconde difficulté, ie respons que ny le mariage n'est condamnable pour la consideration qui a esté mise en auant, ny les parens ne pechent procreans des enfans. D'autant que ny l'acte de mariage selon foy, ny les personnes mariees par aucun acte ne sont cause du peché originel, ne faisant rien en cela dont le peché tire precisement son origine. Et à la verité puisque mesme en l'estat d'innocence on eust exercé le mesme aëte, comme de soy n'estant determiné à autre chose qu'à la procreation des enfans, & toutesfois le peché originel ne s'en fust ensuiuy: on peut conclure aisemēt que le peché originel ne doit point

O

314 DE L'ORIGINE
estre rapporté à cete action se-
lon soy comme à sa cause, mais
à la seule faulte d'Adam qui a
infecté toute la nature.

TH. Puisque le temps me
permet de rentrer encore vne
fois en la lice, ie desire donner
vne nouvelle touche à ce que
i'ay dict n'agueres, que l'ame
sensitiue & intellectuelle en
l'hommen'est qu'vne: & forti-
fieray ce que i'en ay mis en
auant par l'autorité d'Aristo-
te qui dict que l'enfant cōceu
au ventre de la mere est pre-
mierement animal & puis hō-
me. Or quand il n'est encore
qu'animal il n'a que l'ame sen-
sitiue, laquelle en luy comme
aux bestes brutes est produict
par la vertu actiue de la semen-
ce. Et combien qu'elle soit ca-
pable d'estre puis apres intelle-

etuelle, toutesfois c'est vne
mesme substance. Il s'ensuit
donc que cete mesme ame qui
n'est qu'vne en nous, a mesme
origine qu'és bestes brutes,
sçauoir est la semence. R. F.
Afin de mieux iuger la force
de cet argument, permettez ic
vous prie que ie m'estende vn
peu sur l'examen de cete que-
stion qui en est comme le fon-
dement, Si l'enfant au ventre
de la mere est animal ou non.
Quelquesvns ont creu que les
operations de vie qui paroif-
sent en l'embryon au parauat
sa perfectiō ne procedēt point
tant d'aucune ame qui soit en
luy que de celle de la mere.
Telle estoit l'opinion des Stoi-
ciens, qui nioyent que l'em-
bryon fust vn animal separé,
ains le tenoyēt seulement pour

O ij

316 DE L'ORIGINE
vne partie du ventre de la me-
re, qui au bout de son terme en
comptoit tout ainsi que les
fruits tombent des arbres en
la saison de leur maturité. Et
comme nos Jurisconsultes en
plusieurs autres points ont
suy les traditions des Sto-
iques, aussi semblent-ils en ce-
luy-cy ne s'en estre pas eslo-
gnez. Car Vlpian mesme es-
crit que l'enfant au para-
uant sa naissance est vne por-
tion de la femme ou de ses en-
trailles. Et quand Marcellus
faict mention de cete ancien-
ne loy par laquelle il estoit or-
donné de surseoir la sepulture
des femmes qui estoient mor-
tes enceintes, *Quiconque fe-
ra, dicit il, au contraire spem ani-
mantis cum grauida peremisse vide-
tur.* Il ne dicit pas que c'est estei-

dre vn animal, mais seulement l'esperance d'un animal. C'est aussi en consideration de cette esperance qu'ailleurs Vlpian a dict que celuy qui n'est pas co-
ceu n'est pas encore animal: non pas qu'incontinent apres la conception il soit animal, mais à tout le moins dès lors commence l'on à auoir espe-
rance du futur animal. Et quand la loy des douze tables appelle à la succession du def-
unct celuy qui estoit en natu-
re lors du decez de celuy des biens duquel il s'agit, Celsus adiouste cete interpretation qu'il doit au moins auoir esté conceu dès lors, *quia conceptus*, dict il, *quodammodo in rerum na-
tura esse existimatur*, à raison de l'espoir qu'on a de sa naissan-
ce. Ce grand coryphe des Iu-

O iij

318 DE L'ORIGINE
risconsultes Papinian apres
auoir subtilement distingue le
fruct d'vn heritage & l'enfant
d'une seruante, en ce que les
fructs qui estoient meurs au
temps que le testateur est de-
cédé augmentent l'estimation
de l'heritage, & pour autant
sont imputez en l'heredité, ce
qui n'a pas lieu en ceux qui
lors n' estoient encore meurs:
mais quant à l'enfant on ne
faict aucune distinction de
temps pour estimer la mere
d'autant plus pretieuse qu'elle
estoit proche de son accou-
chement: il adiouste cete rai-
son, d'autant que l'enfant qui
n'est pas encore né ne peut
estre dict homme. Simplicius
sur le manuel d'Epiстete con-
damne de pareille faulseté ces
trois propositions, que le cui-

ure ietté en fonte seulement est vne statue, que le fruct cō-
ceu dans le ventre est vn hom-
me, & que celuy qui va tous
les iours proffitant est desia
philosophe. Certes tout ain-
si cōme ceux qui regardoyent
l'aduenir ont appellé l'em-
bryon esperāce d'animal, aussi
ceux au contraire qui considé-
royent le passé, ont quelques
fois appellé l'enfant desia né
vne partie des entrailles de la
mere : comme Quintilian en
vne de ses declamatiōs *Filiū
matri eripere conaris, & partem vi-
scerum auellis.* Et Artemidore
pour la mesme consideration
estimoit que quand on songe
en dormant qu'ō vomit ses en-
trailles, c'est vn presage de la
perte d'enfans. *καὶ γὰρ οἱ παιδεῖς
στρατάγχα λέγοντας ἀνταθία,*

O iiiij

320 DE L'ORIGINE
cōme il escrit en vn autre lieu.
Empedocles disoit que l'en-
fant estant au ventre de la me-
re n'est point encore animal,
& toutesfois qu'il a vie : que le
commencement de sa respira-
tion est à l'enfantement, lors
que l'humidité superflue se re-
tirat faict place à l'air exterieur
qui s'introduict aussi tost, &
occupe le vuide des vaisseaux
ouuerts : qu'auparauant cete
sortie le frui&t du vêtre est par-
tie de la matrice , ne plus
ne moins que les plantes sont
partie de la terre. Hierophile
ne s'escartant pas beaucoup
de cete opinion , laissoit bien
le mouuement naturel , mais
non pas la respiration, au frui&t
enclos au ventre de la mere: &
tirant ce mouuemēt des nerfs
cōme de leur cause instrumen-

taie, estimoit que l'enfant de-
uenoit animal parfaict lors seu-
lement qu'à l'issuë du ventre
maternel il commençoit à pré-
dre l'air. Et pour ne vous en-
nuyer point d'vn plus long
denombrement de ceux qui
suiuoyent ce party, ie conclu-
ray par l'orateur Lysias, lequel
au rapport de Theon le sophi-
ste disoit que l'embryō n'estoit
point animal, & partant qu'il
ne falloit point condamner la
femme qui s'estoit faict auor-
ter. Mais l'opinion semble
plus véritable de ceux qui tié-
nent au contraire que l'em-
bryon est vrayemēt animal, &
non partie de l'animal seule-
ment, comme fait Galien en
plusieurs endroits, & nomme-
ment au liure qu'il a fait ex-
pres sur ce subiect, à ζῶντας

O v

322 DE L'ORIGINE
jusq[ue]s, où mesme il emploie
pour confirmation de son dire
les loix de Lycurgue & Solon.
Aussi l'opinion de Lysias n'a
pas esté suiuie par ces Empe-
reurs qui ont puny du bannis-
sement (les Basiliques y adiou-
stent le fouet) celle qui s'est
faict auorter. Et le passage de
Tertullian à ce propos merite
vous estre rapporté. *Nobis verò
homicidio semel interdicto, etiam
conceptum in utero, dum adhuc san-
guis in hominem delibatur dissolnere
non licet. Homicidij festinatio est
prohibere nasci, nec refert natam
quis eripiat animam, an nascituram
disturbet. Homo est & qui est futu-
rus, & fructus hominis iam in se-
mine est.* Quant à ceux qui ap-
pellent l'enfant portion de la
mere, leur opinion n'a esté
nō plus approuuée ny de ceux

qui decident *partum non esse partem rei furtivæ*, ny de ceux qui en inferent que l'enfant d'vne seruante defrobee conceu & né chez l'heritier du larron peut estre acquis par *vsucapiō*, d'autant qu'il n'est pas portion de la mere. Par la mesme raisō nos Iurisconsultes tiennēt que celuy qui a vendu vne seruante enceinte n'est point tenu de l'evection de l'enfant, comme estant vn animal separé, & partant non compris en la vente qu'on a fait de sa mere. De là depend la decision d'vne controverse qui s'est trouuee autresfois debattue, sçauoir est si apres qu'vne femme a esté baptisee durant sa grossesse il estoit besoing de baptiser encore l'enfant apres sa naissance. Et les sacrez canons ont iu-

O. vj

324 DE L'ORIGINE
stement ordonné que l'enfant
devoit estre baptisé, comme
ayant vne ame distincte de cel-
le de sa mere. Je ne veux point
icy vous attedier par le ramas
importun de diuerses questiōs
qui pourroyēt estre rapportees
à ce subiect: comme de celle
en laquelle Vlpian a respondu
que la femme qui est accou-
chée en vn nauire n'est point
tenue pour cela d'augmenter
le prix de la voïcture: & de ce-
te autre que traictent nos in-
terpretes, de celuy qui a tué
vne louue ayant deux louue-
teaux dans le ventre, s'il doit
auoir plus grande recompense
és pays où certain' salaire est
ordonné pour chasque loup
qu'on aura fait mourir, com-
me à Florence dix escus, &
anciennement à Athenes ¹⁴⁰

φορεύεται τάκνον, πάλαι τον ἐλάσματος δὲ τάκνον, δύο. Plustoſt reprenant mō propos ie concluray que cete opinion ne peut estre approuue, que l'ēbryō face ſes opera- tiōs vitales par le moyē de l'ame maternelle, d'autāt que les operations de la vie ne peuēt auoir vn principe actif exter- ne, mais ſeulement vne vertu interne qui cause & le mouue- ment & les autres actions qui diſcernent les chofes viuantes d'avec celles qui n'ont point de vie, tout ainsī que les opera- tions de nos ſens proceſtent de la vertu qui eſt en nous, & non de celle qui eſt en autruy. Pla- ton plus iudicieusement a de- terminé que l'enfant enclos au ventre de la mere eſt ani- mal, d'autant qu'il a ſon pro- pre mouuement, & qu'il tire à

326 DE L'ORIGINE
part sa nourriture dans le ven-
tre. Mais pour retourner à ce
que vous avez obieſté d'Ari-
ſtote qui fait l'embryon suc-
cessivement animal & puis hō-
me, voyōſi l'ō peut en tirer la
conſéquence dōt il eſt queſtō,
ſçauoir eſt que l'amē raiſonna-
ble ſoit iſſue de la ſemence.
Certes comme en ce poinct ie
me renge volontiers au party
de S. Thomas qui n'en eſt pas
d'auis, auſſi crains ie que la rai-
ſon ſur laquelle il ſe fonde ne
vous ſatisfache pas pleinement,
en ce qu'il ſuppoſe que l'amē
ſeſtiue par laquelle l'embryō
eſtoit animal ne demeure pas,
mais à elle ſuccede vne amē
qui eſt & ſenſtiue & intelle-
tuelle tout ensemble. Pour
appuyer cete ſucession des
ameſ il met en auant que tant

plus vne forme est excellente & distin^{te}e de la forme elem^{taire}, plus elle requiert de formes moyennes pour la faire acheminer par degrez au po^{it} de sa derniere perfection, & partant sont necessaires à cet effect plusieurs generations & plusieurs corruptions, entant que la generation de l'vne est la corruption de l'autre. Dont il conclud qu'en la formation de l'homme, comme le plus accompli de tous les animaux, l'ame vegetatiue par laquelle l'embryon vit premierement vne vie de plante se corrompt, & que de sa corruption s'engendre vne ame plus parfaite, qui est la nutritiue & sensitiue, par laquelle l'embryon vit vne vie d'animal: & en fin que celle-cy se corrompant de

328 DE L'ORIGINE
recheff succede en sa place vne
autre plus accomplie, qui est
l'ame raisonnable, laquelle est
enuoyee de dehors, encore
que les autres, diet-il, proce-
dent de la vertu de la semence.
Il trouue cete corruption soit
des premieres ames soit de
leurs facultez, & la substitu-
tion des nouuelles, approu-
uee non seulement par ce do-
cteur angelique, mais aussi par
Auicenne & plusieurs autres
qui ont pense que la vertu for-
matiue apres auoir fait son
operation s'euauoit comme
inutile à l'aduenir, puis apres
que la nutritiue succede, qui
neantmoins aussi tost s'esteint
en l'embryon pour faire place
à vne autre plus vigoureuse: de
rechef qu'à l'arriuee de l'ame
sensitiue la nutritiue se perd, &

en fin que la raisonnable sur-
uenant , laquelle à leur dire
comprend en soy toutes les au-
tres facultez , les precedentes
s'envuyent & luy cedent la
place. Or si la vertu formatiue
se retire cōme superflue apres
la formation de l'enfant , qui
est ce donc qui luy forme les
dents long temps apres? Et en
general pourquoy nous figu-
rons nous vn aneantissement
de toutes ces facultez des-
quelles nous voyons rester de
si manifestes effects? Pourquoy
ne disons nous que la vertu
formatiue intermet plutost
qu'elle ne perd son office , &
qu'elle cesse seulement d'ope-
rer là où elle a faute de matie-
re? Que ne disons-nous que la
nutritiue & les autres se re-
nouuellent, se renforcent , &

©BII Santé 330 **D E L ' O R I G I N E**
se perfectionnent , plustost
qu'elles ne s'esteignent ? Ainsi
le semble auoir iugé saint
Gregoire de Nyffe , accommo-
dant à ce propos la similitude
d'un reiettron mis en terre , le-
quel par la nourriture qu'il en
retire peu à peu deuient arbre .
Que si dés le commencement
il n'a porté du fruct , ce n'est
pas merueille , non plus que la
semence du fourment ne pro-
duist pas incontinent des es-
pics : mais sans aucun change-
ment de sa nature acquerant
seulement tous les iours nou-
ueaux degrez d'accroissement
par la force de l'aliment arriue
en fin à l'estat de sa perfection .
Il en est de mesme , diet il , de la
formation des hōmes , esquels
selon la grandeur & les dispo-
sitions du corps l'ame faiet

successiuemēt paroistre diuerses faculitez: premierement de la nourriture & de l'augmentation dedans le ventre de la mere, puis du sentiment apres la naissance, & finalement de la raison, qui selon le progrez encore de l'age s'accroist, & de temps en temps se rend plus parfaict. Entre les modernes qui ont traicté de ce subiect, le docte Scaliger remarque ces absurditez qui resulstent de la succession de diuerses ames: Que la premiere estant esteinte il faut quel l'enfant meure, & puis qu'il renaisse à l'arriuee de la seconde, & celle cy encore estant destruite qu'il meure de rechef, & puis qu'il renaisse vne autre fois à l'aduenement de la derniere ame, ce qui est hors de toute apparence de

332 DE L'ORIGINE
verité. Dauantage il arriuera,
dict il, vn accident estrange &
miserable, qu'en la premiere
generation ne sera pas engen-
dré vn Cæsar Dictateur, mais
vne beste ou vne laïtue. Ces
diuerses considerations peut-
estre ont esté cause que quel-
ques-vns ont mieux aimé ad-
mettre en l'homme la concur-
rence que la succession des
ames, & voulans se destourner
d'un precipice sont tombez en
vn autre. Car introduisans vne
intolerable confusion des fa-
ultez & de l'essence, ils ont
estimé qu'en vn mesme corps
se trouuoyent trois ames diffe-
rentes d'essence, d'organes, &
de situation : ausquelles ils at-
tribuoient diuerses operatiōs
de vie, & establissoient le do-
micle de la nutritiue au foye,

de la concupiscente au cœur,
de l'intellectuelle au cerveau.
Mais de cette opinion résulte
une absurdité manifeste, en ce
que l'animal ne seroit pas sim-
plement un, puis qu'il auroit
plusieurs ames. Car s'il est ainsi
que l'ame est la forme de l'hom-
me, & que la forme est celle
qui donne l'estre à la chose, de
la multiplicité d'ames s'ensui-
ura multiplicité d'estre en un
même sujet. Et par ce moyen
si l'homme tient d'une forme,
qui est l'ame végétative, ce
qu'il est animal: & de la raison-
nable, ce qu'il est homme: on
pourra tirer cette conséquence
que l'homme n'est pas simple-
ment une même chose. Où
mais, disent ils, quel inconve-
nient y a-t-il d'admettre l'assem-
blage de ces trois ames, en for-

334 **D E L ' O R I G I N E**
te que la premiere soit conte-
nue dedans la seconde qui sur-
uient, & celle cy de rechef soit
comprise dedas la troisieme?
Certes il ne va pas de nos ames
comme des pelleures d'oignōs
qui sont enuelopees les vnes
dans les autres, ou comme de
ces poids de cuiure dont les
plus petits sont entassez dedas
la capacité des plus grands.
Non, les ames ne sont point
comprises les vnes dans les au-
tres comme la forme triangu-
laire est contenue dedans la
quadrangulaire. Chasque ame
a sa forme à part qui donne vn
estre propre au corps qu'elle
informe, & partāt establir trois
ames diuerses dedans vn mes-
me corps, c'est admettre trois
formes en vn composé, ce qui
est esloigné de toute apparen-

ce. Que faut il donc en fin re-
souldre? Vrayement s'il nous
estoit loisible de tenter quel-
que chose apres de si grands
personnages, nous diriōs qu'il
n'est pas vray-semblable que
l'homme ait trois ames succe-
sives les vnes apres les autres,
& que d'icelles les vnes ayent
vn principe externe, les autres
vn interne: encore moins qu'ē
vn mesme corps logent trois
ames ensemble. Et peut estre y
auroit il plus de couleur de di-
re que nous n'auons qu'vne a-
me, qui est toute créeē de dieu
lors que les organes du corps
se trouuent disposez à la rece-
uoir, comme nous auons dis-
couru cy deuant: que les prin-
cipales facultez de cete ame
font seulement la sensitue &
l'intellectuelle: que la vegeta-

©BIU Santé
336 DE L'ORIGINE
ciue n'est pas tant proprement
vne ame qu'une propriété na-
turelle aux creatures qui reçoi-
uent accroissement & augmé-
tation. Car autrement les plâ-
tes qui ont cete propriété de-
uroyent estre appellees ani-
maux de cete ame vegetatiue,
comme les bestes de la sensiti-
ue, & les hommes de la raison-
nable. En somme que ces deux
facultez, encore que dès la
creation de nostre ame elles
y soyent par puissance, ne com-
mencent toutefois à agir que
successiuement, à mesure que
la disposition & les objets né-
cessaires se rencontrent. Et
ainsi pourroit on interpreter
ce qui a esté rapporté d'Aristo-
te, que l'enfant apres la conce-
ption est premierement ani-
mal & puis homme. Il n'a pas
dit

dict plante, parce que tout ce qui vit en la maniere d'vne plante, pour cela n'est pas plante: mais il a dict animal, de cette faculte sensitue de l'ame: & puis homme, de la faculte raisonnable & intellectuelle. Voila ce qui m'en semble. Mais comme les plus beaux esprits n'ont point eu de honte en cette matiere de confesser leur irresolution, aussi ne veux ie tellement m'opiniastrer à la defense de cette opiniō que ie ne donne lieu volontiers à d'autres que l'on me fera recognoistre mieux fondees.

POLID. Il me reste vne petite difficulte sur ce que posant la creation des ames vous donnez à vn mesme homme deux principes diuers, & qui plus est

P

558 DE L'ORIGINE
avec diuersité mesme de tēps,
ce que ie veux monstrer estre
impossible par cete raison. De
l'ame & du corps est faict l'hō-
me qui n'est qu'vn ,or si vous
supposez que le corps est for-
me deuant l'ame, ou l'ame au
contraire creée au parauant
le corps , il s'ēsuira qu'vn mes-
me hōme est prieur ou poste-
rieur à soy mesme , ce qui ne
se peut faire. Il fault doncq
pour obuier à cete impossibi-
lité admettre vne concurren-
ce d'origine au corps & à l'a-
me. Et d'autant que la premie-
re origine du corps depend de
la semence, on pourra par con-
sequant iferer que par la mes-
me vertu l'ame est produitte
en son estre .R.F. Sainct Gre-
groire de Nyffe faict vn ample

discours pour montrer qu'
l'ame & le corps ont vn mes-
me principe de leur existence,
& luy donne l'entree par cete
raison que vous mettez en
auat, qu'il faudroit autrement
aduouer qu'vn mesme hōme
seroit d'vne part plus ieune &
de l'autre plus ancien que soy-
mesme. Il adiouste que ce se-
roit rendre aucunement imper-
faict le puissance de Dieu, cō-
me ne pouuant accomplir cet
œuvre entier à vne fois, mais
interrompant ce semble son
labeur pour former les parties
successiuement les vnes apres
les autres. Et puis encore il ar-
gumente ainsi, La chair de soy
n'est qu'vne matiere morte &
inanimee, & la mortalité n'est
autre chose que priuation de
l'ame. Si donc nous faisons

©BIU 342

DE L'ORIGINE

naistre cete chair morte auparauant l'ame, nous tomberons en ceste absurdité de rendre la priuation premiere quel l'habitude. Mais laissant à part ces dernieres raisons, desquelles & vous recognoissez ce me semble assez la foibleesse, & le temps qui nous presse ne permet pas que i'en face l'examen à present, ie resouldray seulement cete principale difficulté que vous auez proposee: & respondray que si le corps de l'homme simplement & son ame simplement estoit homme, vous auriez iuster raison de conclure de cete diuersité de productions qu'un mesme homme seroit premier que soy mesme. Mais l'ame & le corps n'estans que diuerses parties de l'homme, il n'y a aucun incon-

uennent d'aduouer que l'vne soit premiere que l'autre. Tout ainsi donc que la matiere disposée seulement à la susceptiō de la forme est premiere que la forme, mais estant actuellemēt perfaitte par l'aduenement de la forme qui donne l'estre à la chose, elle est ensemble avec la forme : aussi le corps en tant qu'il est disposé seulement à la reception de l'ame est premier qu'elle, & lors n'est point en- core corps humain actuelle- ment, ains seulement en puif- fance. Mais aussi tost que l'a- me luy ayant apporté sa perfe- ction l'a rendu actuellement corps humain, il n'y a plus en- tre eux de priorité ny de poste- riorité de temps. La successiō du temps est principalement remarquable en la diuersité

P iiij

342 DE L'ORIGINE
des fonctiōs de l'ame , comme
nous auons touché cy dessus.
Et le mesme sainct Gregoire
en la poursuite du discours
qu'il en fait , compare à ce re-
gard l'ame avec le corps , en ce
que comme cete matiere dont
le corps est composé du com-
mencement n'est point encore
actuellement ny chair , ny os ,
ny poil , ny autre chose de ce
qui est puis apres distingue en
la fabrique de l'homme , mais
en puissance elle est tout cela:
aussi combien qu'on ne reco-
gnisse pas incontinent en l'a-
me la faculté ratiocinatiue ,
concupisble , irascible , elles
y font neantmoins en puis-
sance , & à mesme mesure que
le corps reçoit son accroisse-
ment , l'ame aussi fait son
progrez , & commence à pro-

duire ses operations, premièrlement par la faculté vegetatiue & nutritiue, comme vne racine cachee soubs la terre: puis apres la sensitue paroist, comme vne plante qui sort en lumiere & fleurit en son téps: & en fin ayant acquis vn plus hault degré de perfection, elle monstre son fruit, qui est cete faculté raisonnable, laquelle encore selon la disposition des organes du corps s'augmente par degréz. Voila, messieurs, ce que nostre ame parmy les tenebres du monde a peu descouvrir de son origine, & attendant qu'un iour despoüilee de ces empeschemens exterieurs qui l'enuironnent elle puisse acquerir vne plus certaine cognoissance de soy-

P iiiij

344 DE L'ORIGINE
mesme en la contemplation
de ce miroir vnuer-
sel où l'on void tou-
tes choses.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 5, ligne 8. *Adeo.* Pag. 19, lig. 1. *autu.*
Page 27, lig. 8. *Nemesius.* Pag. 35, lig. 4 le
premier motif. Page 41, lig. 19, naturele
Pag. 56, l. 1. *routes,* lig. 2. *soub vn mesme*
Pag. 93, lig. 8 & 9, de ce particulier
Pag. 119, lig. 13. *παλινηδια.* P. 152, li. 13
ἀπειγασ. P. 165, l. ou comme. P. 139, lig.
derniere. preseruees. P. 227, lig. 1, en cas
Pag. 231, lig. 12. *tache.* P. 233, lig. 17. *ἀμαρ-*
ταο P. 161, lig. 8 *establissions,* P. 280 lig. 11
parler en.